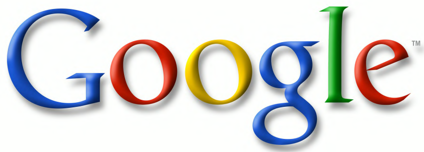


SOUVENIRS DE VOYAGE

LES HÉBREUX

DANS L'ISTHME DE SUEZ

PAR

LE D[R] CONSTANTIN JAMES

Passage de la mer Rouge,
Pluie de la Manne,
Eaux amères rendues douces,
Autres prodiges.

AVEC DEUX CARTES DE L'ISTHME.

(Extrait des STATIONS D'HIVER de la huitième édition du *Guide aux eaux*)

PARIS
VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR
25, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25

1872

SOUVENIRS DE SUEZ

L'ODYSSÉE ET LA BIBLE.

L'Égypte a été recommandée de tout temps comme séjour favorable aux poitrinaires. C'est qu'il était impossible de ne pas apprécier les avantages d'un climat où le ciel est ordinairement d'une pureté admirable, l'atmosphère d'un calme et d'une limpidité sans égale, et le sol si merveilleusement doué qu'il réunit, dans une même splendeur, la végétation de l'Orient et celle de l'Occident. Il y a plus, l'hiver en Egypte est si peu l'hiver que c'est précisément l'époque de l'année où les céréales acquièrent leur complément de croissance et de maturité. On y fait la moisson alors que, dans l'Europe, tout est plongé encore dans un sommeil hivernal.

Les conditions dans lesquelles j'ai visité l'Égypte pour étudier son climat ont été privilégiées entre toutes, et ont singulièrement agrandi le champ de mes observations. Ainsi j'ai assisté dans ses diverses phases à cette imposante solennité, l'une des plus grandioses du siècle, qui a eu pour objet l'inauguration du canal de Suez. Du reste l'Orient a été, à toutes les époques, la terre des prodiges et des miracles. N'est-ce pas en Orient que les sciences, les arts, l'humanité elle-même ont pris naissance?

Le merveilleux spectacle dont j'ai été témoin a laissé dans mon esprit des impressions trop vives pour qu'il me soit possible de ne pas en esquisser le récit. Mais il ne m'absorbera pas au point de m'empêcher de jeter de temps à autre un coup d'œil en arrière, car, si le présent a ses prodiges, le

passé a ses légendes qui, fictions ou réalité, offrent un intérêt non moindre. Ainsi, parmi ces îles dont est semée notre route à travers la Méditerranée, il en est peu qui n'aient été visitées par Ulysse et chantées par Homère. De même, nous ne pourrons faire un pas sur le sol égyptien, sans y retrouver les traces encore vivantes de Moïse et du peuple de Dieu. Seulement ici s'offriront à nous les problèmes les plus graves, en ce qu'ils touchent à la fois aux questions scientifiques et aux questions religieuses. Nous les aborderons d'autant plus volontiers que leur solution, rendue plus facile par les travaux de l'isthme, nous permettra de combattre bien des préjugés et de réfuter bien des erreurs.

Il sera donc fréquemment question dans ces « Souvenirs de Suez », de l'Odyssée et surtout de la Bible.

DÉPART DE MARSEILLE.

Je m'embarquai le 6 novembre 1869, à sept heures du soir, sur *le Thabor*, bâtiment à aubes des Messageries impériales et excellent marcheur. Nous étions une quarantaine de passagers, tous à destination de Suez. Il y avait, de plus, sur le pont une véritable colonie d'Arabes, hommes, femmes et enfants, qui venaient d'Alger et se rendaient en pèlerinage à la Mecque.

Nous quittâmes le port de la Joliette par une mer assez houleuse; mais le lendemain matin « les flots s'étaient calmés. » Comme nous devions faire une halte ou plutôt — car j'ai maintenant le droit de me servir des termes du métier — comme nous devions *faire escale* à Messine, notre bâtiment s'éloigna peu des côtes, passant à travers les îles qui les bordent. Dès le même soir nous étions en vue du détroit de Bonifacio.

Jusque-là nous avions été très-sobres d'admiration. D'abord peu de sujets nous en avaient paru réellement dignes; puis, quand on part pour de lointains climats, on est assez enclin à faire bon marché de tout ce qui est de son propre pays. En revanche, à peine a-t-on touché la terre étrangère qu'on se croit obligé de s'extasier, à chaque pas, sur des objets qui souvent en valent bien moins la peine que ceux que l'on a dédaignés chez soi comme trop vulgaires.

Toutefois, en approchant du détroit de Bonifacio, l'aspect sauvage du paysage et des sites ne laissa pas que de nous im-

pressionner assez vivement. A notre gauche, se dessinait l'île de Caprera où le hasard voulut que nous aperçussions Garibaldi debout devant la porte de sa maison blanche. A notre droite, sur la crête la plus élevée de la pointe de la Sardaigne, se dressait un ours.... en granit. Il est de fait que le rocher qui surplombe la mer à cette place, rappelle assez exactement, par la bizarrerie de sa forme, le profil d'un ours marin : d'ou le nom de « montagne de l'Ours. » Enfin, nous longeâmes les brisants à fleur d'eau de l'île de Lavezzi où périt corps et biens, en 1855, la frégate *la Sémillante* qui portait huit cents de nos soldats en Crimée, dont pas un n'en réchappa ; ces brisants sont voisins du détroit de Bonifacio.

Le jour suivant nous atteignîmes le groupe des îles Eoliennes. A ce moment, on peut le dire, nous entrions en pleine Odyssée, car c'est là que se passèrent les principaux événements dont Ulysse fut le héros. Essayons de nous orienter, un Homère à la main.

ULYSSE DANS LA MÉDITERRANÉE.

Stromboli, que nous laissons en arrière et que distingue encore aujourd'hui son volcan en activité, est l'île embrasée où se trouvaient les forges de Vulcain. Cette autre île que nous avons devant nous et qui fait partie également des îles Eoliennes, est l'île de Lipari. Là régnait Éole, ce roi des vents. qui fit présent à Ulysse de l'outre où ils étaient renfermés, mais que l'imprudente curiosité de ses compagnons déchaîna pour sa perte et la leur.

Sur notre droite, est la côte occidentale de la Sicile où se trouvait le pays des Cyclopes. L'antre de Polyphème, d'après la description qu'en donne Homère, devait être tout près du rivage, sur le territoire de Marsala, renommé de tous temps pour ses vignobles, et qu'on appelait alors Lilybée. Nous nous représentions Ulysse grisant le monstre, puis profitant de son sommeil pour lui crever l'œil unique qu'il portait au front. La scène dans laquelle il l'enivre rappelle assez celle dite « du chambertin, » dans le *Nouveau Seigneur*. Ainsi il lui avait déjà versé plusieurs fois à boire, lorsque Polyphême lui dit : « Donne, ô mon ami, donne encore, et apprends-moi ton nom. Je veux t'accorder un présent qui répandra la joie dans ton âme. » Puis, après une pose dont il profite pour vider de nouveau la coupe, il reprend d'un ton ému : « La terre des Cyclopes produit, elle aussi, un vin délicieux, qui ruisselle de

grosses et longues grappes que gonflent les pluies de Jupiter, mais il n'approche aucunement de cette divine liqueur, digne de figurer sur la table des Immortels. » Et il continue de boire, entremêlant ainsi chaque rasade de petites réflexions sentimentales ou bachiques, jusqu'à ce qu'enfin, vaincu par l'ivresse, il s'endorme profondément.

Homère ne nomme pas le vin qu'Ulysse servit ainsi à Polyphème. Il se contente de dire que « c'était un présent du fils d'Evanthes, Maron, sacrificateur d'Apollon, et roi d'Ismare, » ce qui n'en apprend pas bien davantage. Ce devait, en tout cas, être un vin très-capiteux, puisque Polyphème se trouva grisé presqu'aussitôt après en avoir bu, lui qui était accoutumé au vin de son pays, que nous savons maintenant être le vin de Marsala, lequel vin ne laisse pas non plus que de porter assez facilement au cerveau.

Une simple réflexion. Combien de personnes boivent aujourd'hui du vin de Marsala, sans se douter que c'est ce même vin qui faisait, il y a trois mille ans, les délices de Polyphème!

Mais laissons Polyphème et continuons de promener ainsi nos souvenirs autour de nous.

Sur notre gauche, s'étend le littoral de la Calabre, dont chaque étape rappelle de même quelque aventure d'Ulysse. Ainsi voilà, vis-à-vis de Formies, le pays des Lestrigons, peuple anthropophage comme les Cyclopes, qui dévora plusieurs de ses compagnons; plus à l'ouest, à côté d'un promontoire, l'île de l'enchanteresse Circé, qui changea les autres en animaux immondes; plus à l'ouest encore, tout près de Pouzzoles, l'antre où il s'engagea pour pénétrer aux Enfers, et que j'ai visité à mon tour, il y a quelques années, mais sans y rencontrer les mêmes apparitions qu'Ulysse.

Suivons-le également par la pensée lorsque, revenant sur ses pas, il longe l'île des Syrènes qui regarde Pœstum, puis franchit le detroit de Charybde et Scylla, pour aborder l'île d'Ogygie, aujourd'hui Malte, où régnait Calypso, et où il se reposa de ses fatigues pendant sept ans.

Sept ans! C'est beaucoup pour un homme aussi impatient qu'il disait l'être de regagner sa chère Ithaque, surtout quand on est l'hôte d'une déesse comme Calypso. Je sais bien que le nom de Pénélope était à tout instant sur ses lèvres, comme une sorte de correctif et de talisman. Mais alors pourquoi, lorsque Calypso lui dit : « Je crois n'être inférieure à Pénélope « ni par les agréments du visage, ni par les dons de l'esprit, » avoir répliqué si vite : « Je conviens, que la beauté de la sage

« Pénélope s'évanouit devant vos charmes et votre port ma-« jestueux? » Sans doute, le compliment était obligé, mais Ulysse aurait pu y mettre certains adoucissements dans la forme. Je ne m'étonne plus maintenant que lorsque, plus tard, il racontait ses aventures à la plus vertueuse des épouses, il passât un peu rapidement sur son séjour chez Calypso.

Mais nous voici arrivés en face du fameux détroit qui sépare la Sicile de l'Italie. Ne quittons Ulysse qu'après l'avoir franchi avec lui, afin de pouvoir comparer ce qu'était ce détroit de son temps avec ce qu'il est actuellement.

CHARYBDE ET SCYLLA.

Voici la description de ce détroit que met Homère dans la bouche de Circé, au moment où elle se sépare d'Ulysse :

« Tu verras s'élever, en regard l'un de l'autre, deux rochers voisins, contre lesquels les flots noirs d'Amphytrite roulent avec le bruit du tonnerre. Aucun vaisseau n'approche de ces lieux sans y trouver sa perte ; hommes et débris, tout disparaît au même instant, emporté par les vagues et par les tempêtes plus terribles que la flamme.

« De ces deux rochers, l'un cache dans la profondeur des cieux sa tête pyramidale, toujours environnée de sombres nuages ; jamais, ni dans l'automne, ni dans le printemps, n'y régna la fécondité. Aucun mortel, fut-il un géant armé de vingt bras et de vingt pieds, ne pourrait gravir jusqu'au faîte de ce rocher, ni en descendre, tant son pourtour est lisse et glissant. Au centre s'ouvre une caverne ténébreuse, tournée vers l'Occident et l'Erèbe. Là demeure Scylla, qui fait entendre d'horribles hurlements, tels que les cris lugubres que pousse en sa jeunesse une meute aboyante. Il n'est point de monstre si difforme ni si funeste ; ses gueules sont toujours béantes, hérissées d'un rang triple et serré de dents voraces.... Aucun pilote ne s'est encore glorifié d'avoir, sans infortune, passé devant ce roc. Autant le monstre a de gueules, autant il ravit d'hommes du vaisseau fuyant à toutes voiles.

« Voisin de celui-ci, l'autre rocher est moins élevé. Là, sous un figuier sauvage qui, chargé d'un feuillage épais, étend sur la mer une ombre ténébreuse, la redoutable Charybde ouvre sa gueule dévorante. Trois fois par jour elle vomit les noires vagues et trois fois par jour elles les engloutit avec d'affreux rugissements L'onde, dans une vaste circonférence, aussi troublée que l'eau d'une cuve qui mugit sur la flamme ardente,

bouillonne avec un menaçant murmure et bondit dans les airs. Malheur à tout navire qui en approche, lorsque les torrents se perdent dans ce gouffre! Neptune voulût-il lui-même l'en retirer, que vous verriez échouer Neptune. »

Écoutons maintenant Ulysse reconter son passage à travers cet affreux défilé :

« Nous entrons en pâlissant. D'un côté nous menace Scylla, de l'autre Charybde. La terreur hérisse les cheveux de nos guerriers. Mais tandis que nos regards sont fixés sur Charybde, Scylla, tout à coup, ravit du fond de mon navire six de mes plus forts et plus valeureux compagnons. Je tourne la tête, et j'aperçois encore ces amis infortunés agitant en l'air les mains et les pieds; j'entends leur voix qui m'implore en me nommant et qui retentit, hélas! pour la dernière fois à mon oreille. Le monstre les jette dans son antre et les dévore. De tous les spectacles dont mes yeux furent épouvantés dans mes longues et funestes courses, voilà le plus lamentable. »

Ainsi s'exprime Ulysse. L'avouerai-je? Ce ne fut pas sans une certaine émotion que, l'esprit tout plein encore de ces effrayantes peintures, je vis notre bâtiment s'acheminer vers le détroit. Sans doute il nous fallait faire la part des exagérations de la poésie, mais enfin il était évident que nous abordions là un lieu fécond en naufrages. Ne dit-on pas encore aujourd'hui : *Tomber de Charybde en Scylla?* Heureusement les choses se passèrent beaucoup mieux que je ne l'avais espéré. Je n'eus même pas l'occasion de déployer le courage et le sang-froid dont j'avais fait mentalement provision. Voici, en effet, quel est l'état actuel des localités :

Le détroit de Messine, que limitent Scylla du côté de l'Italie et Charybde du côté de la Sicile, se présente sous l'aspect d'un véritable bras de mer, d'une largeur de sept à huit kilomètres. Quant à un défilé quelconque, à des mugissements et à des écueils rappelant les émouvantes peintures d'Homère, soit que, depuis lui, la configuration des lieux ait changé, soit que tout cela n'ait existé que dans son imagination, on n'en voit pas de traces. Il y a bien du côté de l'Italie certaines falaises, dont quelques-unes sont creusées d'excavations qu'avec un peu de complaisance on peut appeler des « cavernes »; mais, du côté de la Sicile, la plage est unie et plate. D'ailleurs, je le répète, entre les deux rives existe un écartement tel que toute une flotte pourrait y passer de front.

Cependant on ne saurait nier que la navigation n'offre ici certains dangers. C'est que le détroit est traversé par des cou-

rant sous-marins dont le siége, la direction et la puissance n'offrent rien de fixe; parfois, dans la même journée, ils subissent les plus étranges variations. Par conséquent, les bâtiments à voile — et il n'y a pas longtemps encore que c'étaient les seuls que l'on connût — peuvent, à cause de leur peu de résistance, être entraînés à la dérive et échouer sur l'une ou l'autre côte. Mais, pour ce qui est des bâtiments à vapeur, tels que celui que nous montions, il n'y a rien de semblable à redouter.

Nous entrâmes donc sains et saufs dans le port de Messine, n'ayant subi d'autres pertes que celles de nos illusions à l'endroit des deux gouffres.

ARRÊT A MESSINE.

Il était déjà nuit quand nous *stopâmes* — décidément je deviens marin — au milieu du port. Bien que le capitaine nous eût prévenus que nous ne pouvions disposer que de quelques heures, nous préférâmes aller à terre que de rester à bord, et bientôt l'une des petites embarcations qui grouillaient autour de notre bâtiment nous eut déposés sur le rivage.

Nous nous répandîmes de suite dans la ville. Celle-ci, vue ainsi à la lueur de la lune et du gaz, qui semblaient rivaliser d'éclat, nous parut fort belle, tant par la régularité de ses rues que par le cachet pittoresque de ses édifices. Nous admirâmes surtout la façade de la cathédrale, la fontaine allégorique qui est à côté, la statue de Don Juan d'Autriche et le magnifique panorama dont on jouit du haut du plateau qui avoisine le couvent de San-Gregorio. C'est ce couvent qui a joué un si grand rôle lors de l'insurrection de la Sicile, provoquée par les « mille » de Garibaldi, et appuyée sous-main par la flotte anglaise qui stationnait dans le port avec les apparences d'une mensongère neutralité. Nous terminâmes notre excursion par la visite des quais que borde une longue rangée de constructions monumentales.

Mais déjà notre « permission » était expirée. Aussi nous hâtâmes-nous de regagner *le Thabor* et, dès le point du jour, nous reprenions la route d'Alexandrie.

SUITE DE NOTRE NAVIGATION.

Lorsque nous eumes quitté les eaux de Messine, nous tournâmes vers l'est, dans la direction de l'Égypte, laissant der-

rière nous le détroit de Charybde et Scylla, qui, vu de ce côté, nous parut encore plus inoffensif que la veille. Nous continuâmes ainsi notre route, ayant à droite la Sicile et à gauche la Calabre; la première, admirable de fertilité, la seconde, stérile et nue comme un désert.

Sur la côte de la Calabre et presque en face de Messine, on aperçoit la ville de Reggio qui, bâtie en amphithéâtre, produit de loin un bel effet. A peu de distance se trouve le Pizzo, où débarqua Murat en 1815, à l'exemple de Napoléon au golfe Juan. L'un fut impitoyablement fusillé dans une salle d'auberge, comme un vulgaire malfaiteur, mais au moins il n'avait compromis que lui-même. L'autre, au contraire, nous ramena pour la seconde fois l'étranger, avant d'aller tristement s'éteindre dans une île perdue de l'Océan.

Quand nous eûmes dépassé la pointe de la Sicile, nous commençâmes à distinguer l'Etna, que sa situation sur la partie orientale de l'île et tout près de la mer, avait jusqu'alors dérobé à nos regards. A mesure que nous avancions, sa masse se détachait plus nettement de la chaîne dont il fait partie. Il est d'ailleurs très-reconnaissable à l'élévation de son cône qui a la forme d'un pain de sucre ; à ce moment, son sommet était entièrement couvert de neige. Il fallait que nous sussions que nous avions devant nous un volcan pour nous en douter, car à peine avec nos longues-vues apercevions-nous un petit nuage de fumée planant au-dessus de son cratère. Nous ne pûmes donc nous écrier avec le poëte : « Nous avons vu l'Etna bouillonner à travers les déchirures de sa fournaise : »

Vidimus undantem ruptis fornacibus Etnam.

Cependant peu à peu, l'Etna ainsi que les côtes qui l'avoisinent, s'effacèrent puis disparurent ; la houle du large se fit sentir ; nous étions en pleine mer.

Quand on flotte depuis quelque temps entre le ciel et l'eau, et qu'aucun objet, dans l'immensité de l'horizon, ne vient frapper les regards ou parler à l'âme, on ne tarde pas à être pris d'un vague sentiment de tristesse. C'est que la pensée, perdue ainsi dans les espaces, a besoin de se reposer sur quelque chose de stable, comme ces oiseaux de passage qui, lassés de leur vol, s'abattent un moment, pour reprendre haleine, sur les vergues du navire.

Dans cette disposition d'esprit, la moindre nouveauté devient un événement. Aussi nous nous divertîmes fort de voir quel-

ques marsoins se livrer à leurs ébats, nageant au-devant du *Thabor* avec une rapidité qui devançait la vapeur et semblait la défier. Or, les marsoins ne sont autres que les anciens dauphins, lesquels ont passé de tout temps pour des poissons mélomanes. Ceux que nous avions sous les yeux seraient-ils sensibles également aux accents de la musique? L'un de nous, qui avait un cor d'harmonie, joua à leur intention quelques morceaux bien sentis. Mais pas un n'en fut ému ou du moins ne suspendit ses jeux pour mieux entendre. Il essaya d'autres accords, sans plus de succès. Aussi je crains bien qu'il ne nous faille renoncer aux légendes des dauphins virtuoses, comme nous avons dû renoncer à celles de Charybde et de Scylla.

Ainsi s'écoulaient les heures plus rapidement encore que nous ne l'eussions cru. Le temps, du reste, continuait d'être magnifique et la mer ressemblait à un lac.

SANGSUE FIXÉE DANS LA GORGE.

Il y eut un moment où nous eûmes une assez vive alerte, par l'incident que voici :

On vint nous dire qu'un des Arabes qui s'était embarqué avec nous sur *le Thabor* et que nous avions déjà remarqué à sa pâleur extrême et à sa bouche constamment ensanglantée, était au moment de périr d'hémorrhagie. On ajoutait que cette hémorrhagie ne dépendait pas, comme on l'avait cru, des progrès de la phthisie dont on le supposait atteint, mais bien de la morsure d'une sangsue qui s'était fixée dans sa gorge pendant qu'il se désaltérait dans une mare en Algérie. L'événement datait de huit jours.

Je me rendis de suite près de lui avec le chirurgien de bord, et nous vîmes effectivement l'extrémité d'une sangsue pendre au fond de son gosier, juste en arrière de la luette. Nous pûmes facilement alors la saisir et l'enlever avec une pince à pansement ; elle était de grosseur moyenne et paraissait très-vivante. A dater de ce moment, l'hémorrhagie s'arrêta d'elle-même, pour ne plus se reproduire. Quant à l'Arabe il se rassit tranquillement, sans manifester ni joie, ni émotion, et redevint aussi impassible qu'auparavant.

Cet accident qui, paraît-il, est assez fréquent en Algérie, me surprit d'autant plus que je n'aurais pas cru possible qu'une sangsue pût ainsi s'arrêter en chemin, au lieu d'être entraînée par la boisson jusque dans l'intérieur de l'estomac.

Quant au fait en lui-même, on sera peut-être étonné que

nous en ayons été informés si tard puisque, depuis notre départ de Marseille, il se passait en quelque sorte sous nos yeux. C'est que les Arabes que nous avions à bord étaient si sales et si déguenillés qu'il avait fallu, dès le début, les parquer sur le pont, dans la partie réservée aux animaux, absolument comme des parias. Ils n'avaient donc de communication avec personne. Par contre les deux officiers de spahis qui les accompagnaient et que recommandait leur parfaite distinction, vivaient avec nous sur le pied de la plus complète égalité. Comme ils parlaient très-bien le français et qu'ils avaient déjà fait le pèlerinage de la Mecque et de Médine, nous les accablions de questions pour obtenir d'eux quelques renseignements sur les deux villes saintes interdites aux *giaôurs* (chrétiens). Ils résistèrent d'abord, puis ils finirent par nous les donner. J'en prenais note à mesure, de telle sorte que les détails dans lesquels je vais maintenant entrer ont été, je puis le dire, écrits sous leur dictée.

UN PÈLERINAGE A LA MECQUE ET A MÉDINE.

Il part tous les ans de Constantinople une caravane sacrée, laquelle passe par Damas où elle reçoit une seconde caravane formée de musulmans accourus de tous les coins de l'Asie. Ces deux caravanes sont rejointes dans le désert, au delà de Suez, par une troisième venue du Caire. Celle-ci est constituée par les principales peuplades de l'Afrique, dont quelques-unes viennent jusque des confins du Cap. Il en résulte une agglomération d'individus dont le chiffre, dans certaines années, n'est pas inférieur à cinq ou six cent mille. Parmi eux, nous l'avons vu par nos Arabes du *Thabor*, se rencontrent des enfants. Seulement, tant que ceux-ci n'ont pas atteint l'âge voulu (quatorze ans), le pèlerinage ne saurait leur profiter; mais il n'est pas perdu pour cela : ce sont les grands parents ou les infirmes, restés forcément au logis, qui en recueillent les bénéfices.

Chacune de ces caravanes apporte en grande pompe un magnifique tapis destiné au tombeau du prophète. Le rendez-vous général est la Mecque, la première des deux villes saintes dont Médine est la seconde.

Pour que le pèlerinage soit plus méritoire, la route doit être faite à pied. Cependant, comme elle exige huit à dix jours à travers le désert, beaucoup s'embarquent aujourd'hui à Suez

pour gagner par la mer Rouge le port de Djodda, sur la côte asiatique. De Djodda à la Mecque, il n'y a que pour deux jours de marche.

L'arrivée des pèlerins à la Mecque coïncide avec l'époque que l'on assigne au sacrifice d'Abraham, l'une des plus grandes fêtes de l'Islamisme. Ce sacrifice, d'après la tradition, aurait eu lieu sur une montagne voisine de l'endroit où est né Mahomet. C'est là que chaque pèlerin est tenu d'immoler un mouton, en souvenir d'Isaac. Il faut que ce mouton ait la tête tranchée et complétement séparée du corps par le pèlerin lui-même. La plupart amènent avec eux leur mouton; d'autres se contentent de l'acheter sur place; enfin ceux qui n'ont pas le moyen de faire une pareille dépense (environ six francs par animal), se bornent à s'unir d'intention. Il se consomme ainsi de quatre-vingts à cent mille moutons. Chaque mouton est rendu ensuite à son propriétaire qui s'en nourrit comme d'un mets sacré.

Jusque dans ces derniers temps, les animaux étaient saignés sur le sable et les débris en étaient dispersés çà et là, ce qui, par la température torride qui règne dans ces contrées, constituait autant de foyers pestilentiels. Aussi le retour des caravanes était-il habituellement le signal de quelque nouvelle épidémie de choléra. Ne sait-on pas que la dernière qui a ravagé l'Europe n'a pas reconnu d'autre cause? Heureusement les gouvernements s'en sont émus. Une « Commission sanitaire internationale » a été nommée et, entre autres mesures d'hygiène, il a été décidé que la Porte ferait construire un abattoir au pied de la montagne. Cet abattoir existe aujourd'hui. C'est là qu'ont lieu les sacrifices, au grand désespoir des vieux musulmans, ennemis-nés de toute reforme.

Les sacrifices achevés, les pèlerins se rendent processionnellement à la célèbre mosquée de Beith-Allah, le lieu Saint par excellence, et la seule mosquée qui ait sept minarets. Au fond d'une espèce de sanctuaire se voit la Kaaba. C'est une maison carrée, de dix mètres environ dans tous les sens, qui fut construite, assure-t-on, par Abraham et son fils Ismaël sur l'emplacement même où s'arrêta Adam après son expulsion du Paradis terrestre. Je crains qu'il n'en soit de l'authenticité de cette legende comme de celle des fameux autographes de M. Chasles[1].

1. Allusion à l'indigne mystification dont un savant distingué, M. Chasles, a été récemment l'objet à propos de prétendus autographes, dont quelques-uns auraient remonté jusqu'aux époques bibliques.

Chaque pèlerin, à son entrée dans la mosquée, se rend sous une espèce de coupole pour y faire ses ablutions à la fontaine exclusivement réservée à cet usage, qu'entoure un triple rang de colonnes des marbres les plus rares. Puis, pénétrant dans l'enceinte même du temple, il va mêler sa voix à celle de ses coreligionnaires qui en font retentir les voûtes de leurs accents peu mélodieux. La cérémonie terminée, chacun se retire, et la fin de la journée est consacrée à la prière.

Après s'être arrêtée environ une semaine à la Mecque, la caravane reprend sa marche vers Médine. Mais alors le nombre de ceux qui la composaient se trouve infiniment réduit. C'est que le pèlerinage à la Mecque est le seul qui soit obligatoire pour tout musulman; celui de Médine est purement facultatif. Il n'y a par conséquent que les plus fervents et surtout les plus robustes qui poussent jusqu'à la ville où mourut Mahomet. Je dis les plus robustes. C'est qu'il faut une constitution de fer pour résister à un surcroît de quatorze jours de marche à travers une plaine embrasée, sans abri, sans eau, sans un brin d'herbe. Aussi la route est-elle semée sur tout son parcours d'ossements humains, funèbres jalons qui en représentent comme les étapes.

Enfin on arrive à Médine. Alors les « imans » portant eux-mêmes les précieux tapis, se rendent en grande pompe à la mosquée qui renferme le tombeau de Mahomet. Ce tombeau est voisin de la fameuse Pierre Noire où l'on montre l'empreinte des pieds du prophète. Je croyais, comme tout le monde, qu'il était suspendu en l'air à l'aide de liens invisibles et mystérieux qui ne seraient autres que des aimants. Le fait est inexact. Il repose au contraire dans une espèce de crypte, à la partie centrale de la mosquée, sous la principale coupole. Sa forme rappelle celle de ces sarcophages que l'on figure dans nos grands enterrements. Du moins on l'affirme, car personne ne peut s'en assurer, chaque nouveau tapis apporté par les caravanes, étant immédiatement étalé à sa surface comme une sorte de drap mortuaire. Or, il y en a ainsi toute une pyramide dont la hauteur reste toujours la même, car on enlève chaque fois de la base autant de tapis qu'on en place au sommet.

Un pèlerinage à Médine ou seulement à la Mecque est donc un rude labeur. En revanche, tout musulman qui l'a accompli est sûr de pouvoir, quand son heure est arrivée, traverser sans encombre le « Sirate » ce pont tranchant comme un glaive qui mène au paradis peuplé par les houris.

L'ILE DE CRÈTE (CANDIE).

Tandis que par la pensée nous faisions, nous aussi, le pèlerinage de la Mecque et de Médine, notre bâtiment continuait sa marche vers l'Égypte. Il venait même d'atteindre l'île de Crète, aujourd'hui Candie, que nous aperçûmes à notre gauche. Son voisinage nous fit d'autant plus de plaisir qu'il y avait trois jours que nous avions perdu toute terre de vue. Puis la Crète était pour nous comme un avant-goût de l'Egypte. N'est-ce pas là que régna Minos avec une sagesse qui lui valut de devenir plus tard le juge des Enfers? N'est-ce pas là également que fut construit le fameux labyrinthe qui servait de repaire au Minotaure, tué par Thésée que guida le fil d'Ariane? Enfin n'est-ce pas de l'île de Crète que s'élevèrent, pour leur mémorable voyage aérien, Dédale et son fils Icare, voyage si fatal à ce dernier? Nous nous trouvions donc en pleine mythologie. Mais bientôt la Crète, elle aussi, s'évanouit à l'horizon, comme les souvenirs que sa vue avait rappelés à notre mémoire.

Enfin, dans la matinée du lendemain, l'air s'attiédit sensiblement, annonçant le voisinage d'une terre plus chaude. Nous nous tenions debout sur le pont, les regards fixés vers l'orient, lorsqu'une ligne grisâtre, comme déchiquetée, sembla peu à peu sortir de l'eau. Nous crûmes d'abord à une simple brume; mais les objets ne tardèrent pas à se dessiner davantage. Quelques palmiers, des moulins à vent, une forêt de mâts, un phare apparurent dans le lointain : c'était Alexandrie.

ALEXANDRIE.

J'essayerais vainement de décrire tout ce que cette terre d'Égypte me fit éprouver d'étonnement et d'émotions. Comment ! Me voici transporté à huit cents lieues de chez moi, aux confins de l'Afrique et en face de l'antique cité que fonda le héros macédonien ! Mais n'est-ce pas là déjà un effet de mirage? Non; ce que nous apercevons existe bien réellement, et le rivage que nous allons aborder ne va pas fuir devant nous comme les forêts enchantées du Tasse.

Nous débarquons. Mais, à ce moment, une plaie non moins terrible que les dix dont Moïse frappa le peuple d'Israël, vint nous assaillir; cette plaie c'est celle des portefaix. Qu'on se

figure toute une armée de fellahs, de Nubiens, de Turcs, de Grecs, de Maltais, de Cophtes, etc., vous guettant sur la jetée et se ruant avec furie sur vos bagages. Vainement vous essayez de garder avec vous ne fût-ce qu'un sac de nuit; vingt langues de nationalités diverses vous apostrophent pour le réclamer, et vingt bras de couleur différentes se dressent pour le saisir. Même empressement de la part des cochers de fiacre pour s'emparer de votre personne. Il n'est pas jusqu'aux âniers qui ne luttent avec la même énergie pour vous placer sur leurs montures. Cependant nous finîmes par rester maîtres de la situation, et nous pûmes nous faire conduire place des Consuls, à l'hôtel où nous étions attendus.

L'aspect d'Alexandrie cause à l'étranger une véritable déception. A part quelques minarets, la ville n'a rien d'oriental : c'est un pêle-mêle de constructions sans goût et sans style. Les seuls monuments qui valent un peu la peine d'être visités sont : la colonne de Pompée, les aiguilles de Cléopatre et le palais du vice-roi.

Colonne de Pompée. — C'est un beau monolithe, en granit rouge, qui se dresse hors de la ville, au voisinage d'un cimetière musulman. L'inscription grecque qu'on peut y lire encore, bien qu'à demi effacée, prouve qu'il fut érigé en l'honneur de l'empereur Dioclétien, après sa victoire sur Achillée. La dénomination traditionnelle de « colonne de Pompée » est donc sans aucun fondement historique.

Non loin de ce monument se trouvent les débris d'un portique, qu'entouraient 400 colonnes, lequel contenait la célèbre bibliothèque, brûlée par ordre du calife Omar.

Aiguilles de Cléopatre. — Ce sont deux obélisques de granit rose dont Cléopatre avait autrefois orné la façade du temple d'Héliopolis. Un seul est encore debout, mais il n'a pas de piédestal; puis les hiéroglyphes ne sont bien conservés que sur deux de ses faces.

L'autre est couché à trente pas du premier, et tellement enterré dans le sable qu'on le devine plutôt qu'on ne le voit. Méhémet-Ali en avait fait cadeau aux Anglais, en même temps qu'il nous donnait celui qui se dresse aujourd'hui sur la place de la Concorde; mais, après plusieurs tentatives infructueuses pour l'emporter, ils y renoncèrent. Cette dernière circonstance, je n'ai pas besoin de le dire, ne contribua pas peu à nous le faire regarder.

Palais du vice-roi. — Ce palais, d'un style mauresque assez pur, est délicieusement situé sur le bord de la mer. Il

faut, pour le visiter, une permission spéciale que nous obtînmes très-facilement.

A peine entré, on vous introduit dans une splendide galerie, dont tout d'abord l'aspect éblouit. De chaque côté se profile une double rangée de colonnes, du plus pur albâtre oriental, que couronnent des chapiteaux fouillés de délicates arabesques. Une charmante corniche, ébène et or, règne tout autour, tandis que le plafond, par un heureux assemblage de marbres et d'émaux habilement assortis, figure un ciel étoilé. Enfin les murs sont dissimulés par des peintures à fresques, représentant des chasses à courre, des épisodes de guerre et des scènes de la vie maritime. J'étais dans le ravissement. Mais, la première émotion passée, je voulus examiner ces merveilles de plus près. Hélas! quelle profonde et amère déception! Ces peintures murales ne sont que du papier imprimé, provenant des fabriques de Mulhouse; ces marbres et cet albâtre, du stuc; ce ciel étoilé, un trompe-l'œil fait à l'aide d'un badigeon à la détrempe; enfin ces délicates arabesques, des moulures rapportées, les unes en carton-pâte, les autres en caoutchouc durci ou bitumé. Mon admiration, par un revirement que l'on comprend, fit donc subitement place à un très-vif sentiment de dédain, et je jetai à peine un regard distrait sur les autres pièces.

Je voulus du moins me dédommager en allant voir le fameux phare des Ptolémées, qui occupait la pointe de l'île de Pharos; d'où le nom de *phare*, qui servit plus tard à désigner tous les édifices du même genre. Mais, au lieu de la grandiose tour de marbre qui faisait l'admiration des anciens, je ne vis plus qu'une lourde construction moderne. Décidément je n'avais pas de chance.

C'est à Alexandrie que je bus pour la première fois de l'eau du Nil, « la meilleure eau du monde » disent tous les connaisseurs. Certes les musulmans, par cela même qu'ils font de l'eau leur boisson exclusive, sont beaucoup plus aptes que nous à juger des mérites d'un *cru*. Aussi, l'avouerai-je? sans vouloir nier aucunement les qualités de cette eau, ce fut seulement en y ajoutant un peu de vieux vin de Bordeaux que je parvins à en développer l'arome.

— Un mot maintenant sur Alexandrie comme station hivernale, car il ne faut pas perdre de vue que l'étude de ces stations est l'objectif de notre voyage en Égypte.

Le climat d'Alexandrie est un climat capricieux et inégal. Telle est même la fréquence des variations météorologiques

que vous pourrez, dans la même journée, voir le thermomètre présenter des écarts de 15 à 20 degrés. Souvent à des périodes d'une extrême sécheresse succèdent des périodes de pluies torrentielles. Aussi le khédive a-t-il complétement renoncé à en faire sa résidence, d'autant plus qu'il ne pouvait y passer, ne fussent que quelques jours, sans y être atteint de bronchite. Ce n'est donc pas Alexandrie que nous choisirons pour ceux de nos malades dont la poitrine a besoin d'être surveillée, nos plages de la Provence offrant, en plus de leur proximité, des conditions hygiéniques infiniment préférables.

DÉPART POUR PORT-SAÏD.

Nous nous rembarquâmes sur *le Thabor*, le 15, à une heure d'après-midi, par une mer un peu agitée. A peine sorti de la rade, notre bâtiment tourna brusquement vers l'est, par conséquent dans la direction de Port-Saïd, qui occupe la pointe orientale du Delta, comme Alexandrie en occupe la pointe occidentale. Nous longeâmes ainsi la côte égyptienne, perdant rarement de vue la terre, et quelquefois nous en rapprochant assez pour distinguer les objets à l'œil nu. Or, il n'est peut-être pas un point du littoral qui ne rappelle quelque important souvenir.

Voici, par exemple, à notre droite, le cap d'Aboukir. Hélas! ce nom seul nous fit éprouver à tous un véritable frisson. L'un des officiers du bord, qui avait précisément étudié sur les lieux tous les incidents de la bataille, voulut bien nous en donner un rapide aperçu.

C'était le 1er août 1798. La flotte française, commandée par Brueys, qui venait de transporter en Égypte Bonaparte et son armée, était mouillée dans la rade que nous avions sous les yeux, et les treize vaisseaux de haut bord dont elle se composait se déployaient en une ligne semi-circulaire, parallèle au fond de la baie. Il était six heures du soir. Tout d'un coup Nelson, dont rien n'avait pu faire soupçonner la présence, se présente avec une escadre forte également de treize vaisseaux, et commence immédiatement l'attaque par une manœuvre dont l'audace assura la réussite. Ainsi il ordonna à six de ses vaisseaux de tourner la gauche de la ligne française, et d'aller se placer en arrière, en franchissant, sous l'îlot d'Aboukir, une passe étroite et dangereuse, que Brueys avait négligé de défendre, la regardant comme

inabordable. Le premier bâtiment échoua sur les bas-fonds, mais les cinq autres réussirent à aller prendre position entre notre flotte et la terre. Pendant ce temps, Nelson, avec ses sept autres vaisseaux, s'était déployé sur notre front, de sorte que nous nous trouvions pris entre les deux feux de la ligne ennemie. On sait le reste. L'amiral Brueys fut tué sur son banc de quart et notre flotte, après quinze heures d'une lutte acharnée, fut détruite, à l'exception de deux vaisseaux que Villeneuve, dont la déplorable inaction nous fut si fatale, put ramener à Malte.

Continuant notre route vers l'est, nous ne tardâmes pas à apercevoir la pointe de Rosette. A la bonne heure! Au moins voici un lieu qui ne nous rappelle que de glorieux et pacifiques souvenirs. Ce fut, en effet, un ingénieur français qui, en 1799, trouva, près de cette ville, la fameuse pierre bilingue, dite « de Rosette[1] », qui devait donner à un Français aussi, à Champollion, la clef des hiéroglyphes.

Plus à l'est encore, nous distinguâmes la ville de Damiette, j'ai presque dit la ville de saint Louis, tant ces deux noms sont inséparables. On sait en effet que, fait prisonnier après la bataille de la Massoure, qui fut livrée non loin de là, le chevaleresque et malheureux monarque rendit cette ville aux musulmans, comme prix de sa rançon.

Enfin, si nous voulions reporter nos souvenirs encore plus dans le passé, nous nous attendririons sur le sort de Cléopatre qui, jetée en fugitive sur ces côtes, en fut réduite à se faire piquer le bras par un aspic. Nous consacrerions de même quelques larmes à Pompée, le glorieux vaincu de Pharsale qui, débarqué à Péluse, fut traîtreusement assassiné par les ordres du roi dont il se réclamait l'hôte.

Mais montrons-nous plus économes de temps et de sensibilité, et arrivons à Port-Saïd.

PORT-SAÏD.

Il était sept heures du matin quand nous fîmes notre entrée dans la rade de Port-Saïd, où se trouvaient déjà nombre de bâtiments venus comme nous pour les fêtes de l'inauguration.

1. Cette pierre contenait trois inscriptions en trois langues différentes, la langue grecque, la langue égyptienne et la langue hiéroglyphique, qui étaient toutes la reproduction d'un même texte. Elle est aujourd'hui au muséum de Londres, tandis que sa véritable place serait à celui du Louvre.

Mais il nous fallut attendre, pour débarquer, l'arrivée de *l'Aigle* que montait l'Impératrice, à laquelle était réservé l'honneur de poser la première le pied sur le rivage. Nous profitâmes de ce temps d'arrêt pour nous rendre compte de la position de Port-Saïd.

Port-Saïd est situé à égale distance à peu près — quinze lieues — de Péluse et de Damiette. Ce n'était, il y a dix ans à peine, qu'une plage sablonneuse, une sorte de marécage que se disputaient tour à tour la Méditerranée et le Nil. C'est là que fut donné, le 25 avril 1859, le premier coup de pioche, qui, suivant l'expression aussi vraie que pittoresque de M. de Lesseps, « retentit dans le monde entier ». Et, en effet, de ce coup de pioche devaient sortir un port nouveau et une ville nouvelle, qui reçut le nom de Port-Saïd, en l'honneur de l'ancien vice-roi, Saïd-Pacha, le signataire de l'acte de concession du canal.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire les obstacles de toute nature qu'il fallut surmonter pour l'accomplissement de cette œuvre gigantesque. Qu'il me suffise de dire qu'on a construit un avant-port qu'entourent de solides jetées, composées toutes de blocs artificiels qui ont la solidité du granit, et qu'on a creusé à sa suite un bassin intérieur de 52 hectares, dans lequel débouche le canal et qui est accessible en tous temps aux bâtiments du plus fort tonnage.

Cependant *l'Aigle*, qui depuis quelque temps déjà était en vue, finit par faire son entrée dans le port. L'Impératrice se tenait debout sur le pont, en toilette du matin. Elle fut accueillie à son passage par de bruyantes acclamations et les détonations de l'artillerie, puis elle se dirigea vers l'élégant pavillon qu'on avait élevé en son honneur sur la partie la mieux située du quai. Quand elle fut descendue, nous descendîmes à notre tour et allâmes nous répandre dans la ville.

Port-Saïd, bien que né d'hier, compte déjà plusieurs rues bien bâties, et quelques édifices. Le chiffre de sa population est de huit mille âmes, et il ne pourra qu'aller en augmentant, à mesure que la navigation prendra la voie de l'isthme. Si on en juge par l'activité qui règne dès maintenant dans son port, la jeune cité rivalisera sous peu avec les principales villes commerciales. Du reste fut-il jamais situation géographique plus privilégiée? Port-Saïd est le point de jonction de l'Occident avec l'Orient et le transit obligé de tout navire se rendant de la Méditerranée dans la Mer Rouge, à travers le canal que nous sommes venus inaugurer.

Mais, avant de parler de ce canal et de son inauguration, disons un mot de l'isthme lui-même[1].

DE L'ISTHME DE SUEZ.

Une langue de terre s'étendant du nord au sud, sur une longueur de quarante lieues, à travers le désert, voilà l'isthme de Suez : imperceptible point si on la considère sur la carte du globe, mais région fameuse entre toutes si on réfléchit à son rôle dans l'histoire de l'humanité.

L'isthme, avant son percement, formait une barrière absolue entre la Méditerranée et la mer Rouge. D'où la nécessité pour les bâtiments de faire un immense détour en doublant le cap de Bonne-Espérance. Et encore, avant que Vasco de Gama n'eût découvert cette voie, toute communication entre les deux mers paraissait-elle impossible.

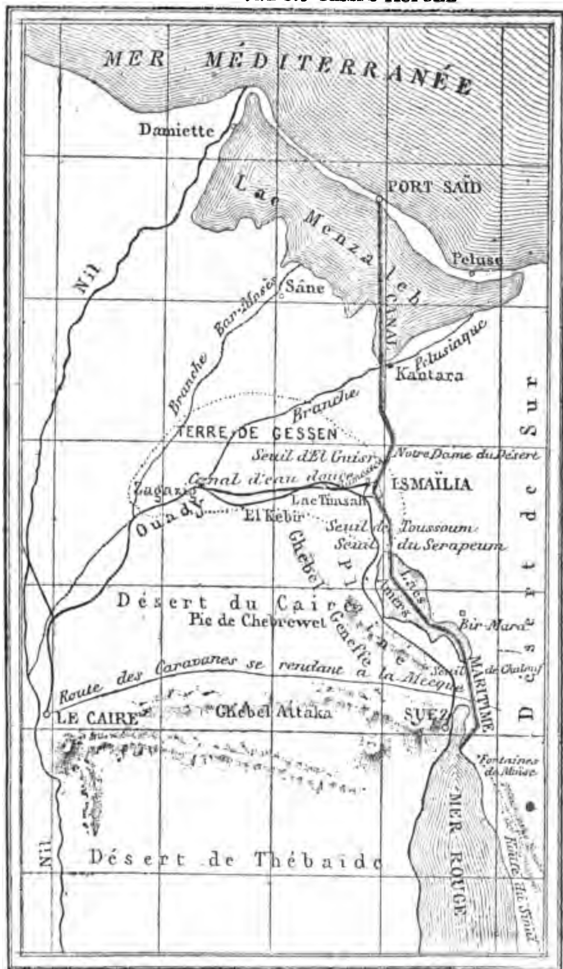
Quand on songe aux immenses avantages qui devaient résulter de leur jonction, on a lieu d'être étonné que les anciens, au lieu de se borner, comme ils le faisaient, à passer d'une mer dans l'autre par l'intermédiaire du Nil, n'aient jamais tenté de les réunir par un canal direct. Ce qui les effrayait, ce n'était pas la difficulté de l'entreprise, mais bien la crainte d'amener les plus grandes perturbations dans le régime des deux mers. On partait de cette idée que le niveau de la mer Rouge était de beaucoup supérieur à celui de la Méditerranée, — les estimations variaient entre quinze et trente pieds, — et par suite on se figurait qu'en les faisant communiquer ensemble, la première se déverserait dans la seconde, dont elle inonderait les ports en même temps que les siens propres seraient mis à sec. Sans doute cette prétendue différence de niveau était une erreur; mais c'est précisément ce qui lui donna un crédit qu'obtient rarement la vérité.

Et cependant Fournier et la Place avaient démontré, par des calculs irréfragables, que le niveau des deux mers devait être forcément le même, par cela seul qu'elles communiquaient par l'Atlantique. Plus tard le père Enfantin[2], qui de Père

1. Voir les deux cartes ci-après où j'ai figuré, à l'exemple de M. Lecointre, l'*Isthme au temps actuel* et l'*Isthme au temps de Moïse*.

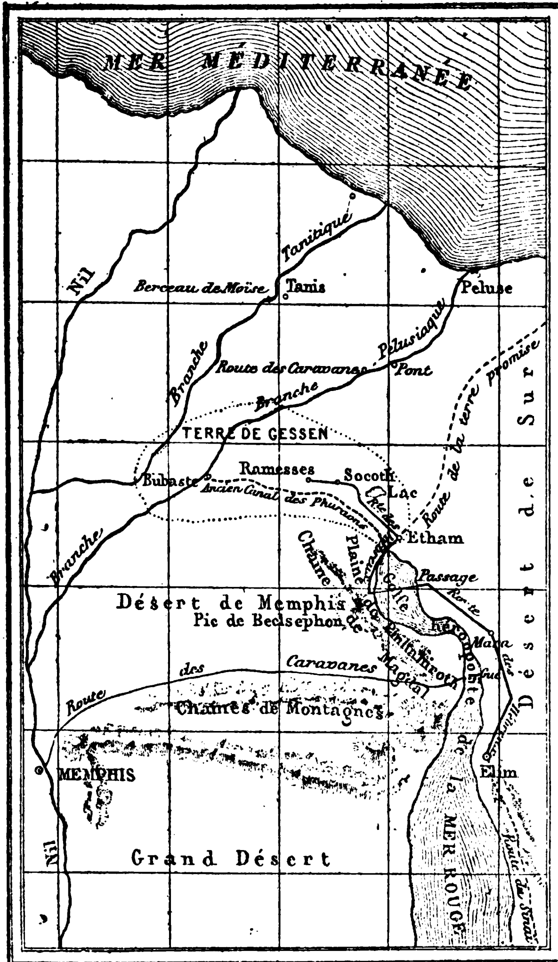
2. C'est à la suite de désagréments judiciaires qui l'obligèrent à fermer son temple, que le père Enfantin, l'inventeur et le pontife de la religion saint-simonienne, fit son voyage en Orient. C'était un homme d'une prestance magnifique. Seulement, à l'époque où je le connus, il commençait à « prendre du « ventre, » ce qui nuisait un peu à ses prétentions à la divinité.

ISTHME DE SUEZ AU TEMPS ACTUEL



Dressé par Constantin James

ISTHME DE SUEZ AU TEMPS DE MOÏSE



Gravé chez Erhard

Éternel en disponibilité était devenu ingénieur, prouvait le même fait par des démonstrations analogues. Mais il fallut la précision si parfaite des expériences de M. Bourdaloue pour le faire accepter. C'est alors que M. de Lesseps, fécondant cette idée et y apportant l'appoint de son génie, entreprit le percement de l'isthme de Suez.

CÉRÉMONIE RELIGIEUSE DE L'INAUGURATION DU CANAL.

Cette solennité, qui devait donner au canal sa consécration officielle, eut lieu le 16 novembre. En voici le compte rendu sommaire :

A peu de distance de la rade, en plein champ ou plutôt en plein sable, s'élevait une élégante tribune destinée aux souverains, au corps diplomatique et aux gros bonnets du conseil d'administration. En face avaient été dressés deux kiosques, l'un, celui de droite, disposé en autel pour le clergé catholique, l'autre, celui de gauche, figurant une chaire à prêcher pour le clergé musulman. Tous les deux étaient de même grandeur et avaient une même ornementation, tant on craignait, en ne tenant pas la balance égale, de froisser quelques susceptibilités. Leur seul caractère distinctif, c'est que les draperies du premier étaient semées de petites croix, et les draperies du second de petits croissants. L'espace compris entre la tribune et les deux kiosques représentait une enceinte réservée où quelques privilégiés furent seul admis ; j'eus la bonne fortune d'être de ce nombre. Enfin une double rangée de troupes égyptiennes formait la haie sur le passage du cortége que saluaient les acclamations de la foule.

Arrivèrent ainsi successivement l'Impératrice, le Khédive, l'Empereur d'Autriche, le Prince de Prusse, le Prince et la Princesse de Hollande, lesquels prirent place au premier rang, l'Impératrice au milieu. Puis vinrent les autres invités pour qui on avait disposé, plus en arrière, des fauteuils et des plians dans l'ordre prescrit par l'étiquette. Nous remarquâmes surtout les monarques d'Asie, reconnaissables à leur longue barbe et à la magnificence de leur costume. Abdel-Kader fut de même l'objet d'une attention toute spéciale : il me parut vieilli. C'était M. de Lesseps qui faisait les honneurs, parlant à celui-ci, souriant à celui-là, s'occupant de tous avec l'aisance d'un maître de maison.

A trois heures, l'assistance était au grand complet. Alors commença la cérémonie religieuse par le culte musulman.

Un beau vieillard à turban blanc, et à barbe plus blanche encore que son turban, se drapant majestueusement dans les plis d'une houpelande verte, monta lentement les quelques marches du kiosque qui lui était destiné, puis, se tenant debout, ouvrit le cahier qu'il avait à la main et lut son discours. Comme c'était en langue turque, on n'exigera pas que j'en donne la traduction. Mais, lors même que cette langue me serait aussi familière qu'elle me l'est peu, je n'en serais pas plus avancé, car il parlait tellement bas que pas un mot ne parvint jusqu'à l'oreille de personne, Ce fut seulement à la cessation du mouvement de ses lèvres et au geste qu'il fit pour s'asseoir, qu'on reconnut qu'il avait fini de parler.

A ce moment, une salve de coups de canon se fit entendre, puis ce fut le tour du clergé catholique.

L'archevêque d'Alexandrie revêtu de ses plus beaux ornements, la mitre en tête et la crosse en main, s'approcha de l'autel, brûla l'encens et entonna le *Veni creator*. Les prêtres de son clergé y répondirent en chœur. Quand les chants eurent cessé, Mgr Bauer, en simple mosette, s'avança de quelques pas vers la tribune et, après avoir salué profondément les souverains, prit la parole. Quels éclats! Et surtout quel contraste avec l'aphonie de l'orateur musulman! C'était bien « la voix de celui qui crie dans le désert » (*vox clamantis in deserto*).

Son discours tout entier ne fut qu'un long hymne — un peu trop long même — de triomphe et d'enthousiasme. L'orateur, après quelques compliments obligés à l'adresse de l'auguste assistance, s'étendit sur les merveilles qu'allait produire le percement de l'isthme. A l'en croire, « de la jonction des « deux mers daterait une ère toute nouvelle pour l'humanité. « La vieille Europe et le splendide Orient seraient désor- « mais étroitement unis par le mutuel apport de leurs civi- « lisations respectives. A côté du commerce mercantile s'opé- « rerait le glorieux échange des idées; la fusion des intérêts « amènerait celle des esprits et des cœurs; le catholicisme « et l'islamisme abdiqueraient leur antagonisme séculaire; « ce serait en un mot la véritable fraternité des peuples. Or, « l'auteur de toutes ces merveilles était M. Ferdinand de Les- « seps dont le burin de l'histoire graverait le nom, en carac- « tères rayonnants, à côté de celui de Christophe Colomb. »

Telle fut, en substance, la chaleureuse improvisation de Mgr Bauer. Immédiatement après un *Te Deum* fut chanté, puis on se sépara au son des fanfares. La fête fut terminée par un brillant feu d'artifice et l'illumination de la flotte.

NOTRE NAVIGATION DANS LE CANAL.

La date du 17 novembre 1869 occupera noblement sa place dans les annales de l'Égypte, car c'est ce jour-là que fut réellement inaugurée, par l'entrée de la flotte, la jonction de deux mers qui jamais jusqu'alors n'avaient confondu leurs eaux. Seulement à quoi tiennent parfois les événements !

Nous apprîmes, la veille même de l'inauguration, qu'un des principaux navires de la marine égyptienne, *le Latif*, qui était parti en éclaireur pour s'assurer que la voie était libre, l'avait au contraire obstruée en s'ensablant à moitié chemin. Comme il barrait le canal en travers, tout passage était rendu impossible. Que faire? M. de Lesseps fut de suite en porter la nouvelle au vice-roi qui se trouvait, en ce moment, au bal donné par l'amiral anglais à bord de son bâtiment. Son Altesse réfléchit un instant, puis répondit avec ce flegme particulier aux Orientaux : « Qu'on le fasse sauter. « Je veux passer demain à tout prix. » Tout prix était bien le mot, *le Latif* ayant coûté quelque chose comme six à sept millions. Heureusement on parvint à le rejeter le long de la berge, et à dégager le canal pour le lendemain.

Le lendemain donc, à dix heures précises du matin, une salve d'artillerie donna le signal du départ. Ai-je besoin d'ajouter que nos cœurs battirent à l'unisson !

L'entrée du canal est large et spacieuse, sans offrir toutefois rien de monumental. Il y a bien deux obélisques qui se dressent fièrement de chaque côté; mais on reconnaît à certaines lézardes qu'ils sont en bois peint.

L'Aigle se mit le premier en marche se dirigeant vers le canal où il pénétra avec une majestueuse lenteur. Il fut suivi d'un second bâtiment, puis sucessivement des autres, au nombre d'environ cinquante, et bientôt tous s'avancèrent dans l'ordre qui leur avait été assigné. On avait ménagé entre chaque un intervalle de quatre à cinq cents mètres pour éviter les accidents et favoriser les manœuvres. Notre *Thabor* occupait le centre de cette longue file dont la tête se trouvait déjà

engagée fort loin dans le canal que la queue ne l'avait pas encore atteint. Vus à cette distance, *l'Aigle* et les navires qui le suivaient produisaient le plus singulier effet. Comme on n'apercevait autour d'eux que le désert et pas d'eau, le canal se trouvant masqué par les berges, ils semblaient glisser sur le sable, puis aller se perdre en fuyant à l'horizon.

— Racontons maintenant les principales étapes[1] de notre navigation jusqu'à Ismaïlia, où nous ferons un temps d'arrêt, et d'Ismaïlia à Suez, où finit le canal.

LAC MENZALEH.

Toute la première partie du canal est creusée à travers une immense plaine marécageuse connue sous le nom de « lac Menzaleh. » Ce lac, qui est un mélange d'eau douce et d'eau salée, et dont le fond n'est autre qu'un bourbier fangeux, n'a pas moins de cinquante lieues de contour. Son emplacement, dans l'antiquité, représentait une vaste plaine, bien arrosée et très-fertile, sur la limite de la terre de Gessen.

La terre de Gessen! Nous voici donc déjà en pleine Bible. Et, en effet, au sud du lac s'élevait l'ancienne capitale de l'Égypte, Tanis, aujourd'hui Sane, dont il ne reste plus que quelques ruines, laquelle était baignée par la branche du Nil où Moïse fut sauvé des eaux : d'où le nom de *Bar Moès* (mer de Moïse) qu'elle porte encore maintenant. On montre même l'endroit où les roseaux arrêtèrent son berceau.

La portion du lac Menzaleh que traverse le canal représente une véritable mer de boue et de sable ; aussi est-ce là que les travaux de percement offrirent les difficultés les plus grandes. Voici comment on parvint à les surmonter.

Sur les rives du lac habite toute une population de pêcheurs remplis de bonne volonté et accoutumés aux plus rudes travaux. On profita de cette bonne volonté pour leur en imposer de plus rudes encore. Ainsi on leur demanda, d'une part, d'ouvrir un chenal au milieu des vases et, d'autre part, de construire des berges solides sur un sol mobile. Ce double problème qu'à l'aide des dragues seules nos ingénieurs européens n'eussent pu résoudre, fut un jeu pour ces hommes primitifs. Ils entraient dans la boue jusqu'à la ceinture, prenaient dans

1. On pourra très-facilement suivre ces diverses étapes, sur la carte représentant l'*Isthme au temps actuel* (page 20).

leurs mains autant de vase qu'elles pouvaient en contenir, la pressaient fortement sur leur poitrine pour en exprimer l'eau, puis l'accumulaient en bourrelets de droite et de gauche pour en former des berges. Ces berges acquéraient bientôt la dureté de la pierre par le desséchement de la vase qu'opérait l'action si puissante du soleil. Ainsi fut construit un chenal parfaitement navigable sur une longueur de plus de 45 mètres.

Triste vicissitude du sort! Ces populations misérables, réduites ainsi à la plus infime des conditions, sont les descendants directs de cette fière tribu des Pasteurs qui, pendant plus de cinq cents ans, donna des rois à l'Égypte. On retrouve encore, sous leurs haillons, certains airs de noblesse qui décèlent leur race[1].

Le lac, par l'énorme quantité de poissons et de coquillages qu'il renferme, représente un immense vivier; mais les véritables consommateurs sont moins encore les habitants de la côte que les myriades d'oiseaux qui en peuplent la surface. Ce sont surtout le flamant, la mouette et le pélican.

Je viens de nommer le pélican, ce touchant emblème de l'amour et du dévouement maternels. Mais est-il vrai qu'il donne à ses petits son propre sang en pâture? C'est là une pure fiction qu'il ne faut pas prendre trop à la lettre, et qui probablement a dû son origine à la circonstance suivante : De sa mandibule inférieure part une espèce de sac où il emmagasine les aliments qu'il vient d'engloutir. Veut-il donner à manger à sa progéniture, il appuie sur ce sac l'angle crochu qui termine son bec et, par suite, fait remonter par regurgitation les aliments qu'il leur distribue. C'est l'histoire de beaucoup d'oiseaux. Seulement, telle est l'activité fiévreuse qu'il déploie dans cette manœuvre, que parfois il s'entame la peau et que ses plumes en sont ensanglantées. D'où la croyance « qu'il se perce le flanc. »

Mais quelle est cette apparition fantastique qui vient tout à coup, dans la partie du désert opposée au lac, de surgir à l'horizon? Voici tout un groupe d'élégantes villas, des bosquets ombragés, de hautes murailles, et tous ces objets paraissent entourés d'eaux vives qui en reflètent l'image! Sommes-nous donc au voisinage de quelque oasis, ou bien est-ce là encore un de ces miracles comme la Compagnie de Suez sait

1. Une preuve encore, c'est que le type des colosses et des sphynx découverts à Tanis offre une complète ressemblance avec celui des populations actuelles et des tribus nomades qui avoisinent le lac.

seule en faire naître ? Approchez de plus près, et bientôt vous verrez toute cette fantasmagorie s'écrouler. Les villas deviendront de vulgaires amas de pierres, les bosquets des touffes de tamaris, les murailles de simples accidents de terrain, enfin les eaux vives de bizarres jeux de lumière par la réverbération du sable imprégné encore de l'humidité des nuits. Nous venions donc d'être le jouet de l'étrange phénomène appelé « mirage. » Nulle part, du reste, il n'est plus accentué que dans cette partie de l'Egypte.

Quand nous eûmes atteint l'extrémité du lac, nous arrivâmes à l'endroit appelé Kantara.

KANTARA.

Kantara, de même que Tanis, était l'une de ces grandes cités qui faisaient l'ornement du Delta égyptien. Ainsi que l'indique son nom (*Kantara* en arabe signifie *pont*), un pont y avait été jeté sur la branche du Nil qui se rend à Péluse. C'est sur ce pont, dont il a fallu détruire les piles pour creuser le canal, que passaient les nombreuses caravanes qui, parties les unes de la Nubie et les autres de la Palestine, allaient échanger les riches produits de leurs contrées respectives. Que reste-t-il aujourd'hui de tant d'opulence? Quelques magasins en planches et de grossières cabanes.

Nous avions à peine dépassé Kantara que nous rencontrâmes *le Latif*, ce bâtiment du vice-roi qui, échoué de la veille, avait failli compromettre l'inauguration. Il était toujours ensablé près du talus. Nous le longeâmes, en le regardant avec une curiosité quelque peu ironique, laquelle contrastait avec l'air humble de ceux qui le montaient.

Dans toute cette portion du canal, les berges sont extrêmement basses, mais peu à peu elles s'élèvent pour représenter deux murailles dans la tranchée du seuil d'El-Guisr.

SEUIL D'EL-GUISR.

El-Guisr, en arabe, veut dire *dune*. Et en effet, le terrain offrait à cet endroit une montagne de sable à travers laquelle il fallut creuser le lit du canal. Une armée de vingt mille fellahs, embrigadés par les ordres du vice-roi, fut lancée à l'assaut de ce formidable rempart. Là, sous l'active surveillance de chefs

nommés par la Compagnie, ces soldats d'un nouveau genre déployèrent, nuit et jour, une activité surhumaine. Les uns creusaient le sol avec leurs pioches triangulaires; les autres ramassaient les déblais avec leurs mains; d'autres en remplissaient des « couffins », espèce de petits paniers du pays; enfin des porteurs les charriaient sur leur tête ou sur leurs épaules jusqu'au sommet des berges, qui offrent aujourd'hui une élévation de plus de soixante pieds. Or, savez-vous ce qu'un pareil travail nécessita de couffins? On a calculé qu'en les mettant tous à côté les uns des autres sur un seul rang, ils formeraient une ligne qui ferait trois fois le tour du monde! Ces chiffres donnent une idée de la grandeur de l'œuvre.

Il n'y a vraiment que l'Égypte où l'on puisse exécuter, à bras d'hommes, des entreprises aussi gigantesques. C'est que les malheureux fellahs ont été, de tous temps, la « gent taillable et corvéable à merci. » Quand Nécos, au dire d'Hérodote, voulut relier la mer Rouge à la Méditerranée par le Nil, cent vingt mille terrassiers succombèrent à la peine; de même quand, à une époque voisine de la nôtre, Mehemet-Ali creusa le canal Mahmoudieh, qui rattache Alexandrie au Caire, trente mille individus moururent en six mois. Hâtons-nous toutefois d'ajouter qu'on n'avait eu rien de semblable à déplorer parmi les ouvriers de Suez, lorsque tout à coup le choléra vint à éclater dans l'isthme. Alors la mortalité devint si considérable que les travaux durent être suspendus, les fellahs congédiés, et que les chantiers devinrent déserts.

C'en était fait peut-être de l'avenir du canal si aux forces physiques de l'homme on n'eût substitué les forces mécaniques de la vapeur. C'est alors que furent inventées ces dragues-monstres qui assiégèrent l'isthme, comme la baliste antique assiégeait les villes. Figurez-vous une fois et demie la longueur de la colonne vendôme, toute bardée de fer, et formant au milieu du canal comme un pont volant. Telle est l'impression que produisit sur nous l'aspect de ces Léviathans de l'industrie qui logeaient dans leurs flancs l'énorme machine à vapeur destinée à en mouvoir les ressorts. Dirigés par douze hommes, ils faisaient le travail de mille, remuant en dix heures trois millions de kilogrammes de déblais. La masse qu'il fallut déplacer de la sorte couvrirait l'avenue des Champs-Elysées d'une montagne de sable dont la hauteur dépasserait cent pieds.

L'immense tranchée qui coupe ainsi le seuil d'El-Guisr communique par un escalier de cent dix marches avec le plateau qui en couronne la cîme. On nous fit remarquer sur ce pla-

teau la petite église catholique que M. de Lesseps y a fait élever à *Notre-Dame du Désert*, en souvenir de la « fuite en Égypte. » C'est là, en effet, au dire de la tradition, que la Sainte-Famille fit une halte en fuyant la persécution d'Hérode. Jésus, enfant, aurait donc séjourné non loin de l'endroit où Moïse, au berceau, avait été sauvé des eaux.

Sur ce même plateau se trouve une chapelle mahométane appelée la *Mosquée de Mariam* [1].

Nous avions à peine atteint l'extrémité du seuil d'El-Guisr que *le Péluse* heurta l'une des berges, et s'ensabla presque en travers du canal. Comme nous venions immédiatement après, nous dûmes nous arrêter à notre tour. Ses efforts pour se dégager ayant été inutiles, il nous fallut nous résigner à coucher à bord.

Il pouvait être alors neuf heures du soir. C'était par une de ces belles nuits, comme on n'en voit qu'en Orient, où tout respire autour de vous la douceur et la mélancolie. La transparence de l'air était si largement saturée de

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

qu'on aurait pu se demander si la colonne de feu qui éclairait autrefois, à cette même place, la marche des Hébreux, ne continuait pas à se promener à travers l'isthme.

Mais ce spectacle, tout enchanteur qu'il fût, ne laissa pas que de nous trouver un peu froids, tant nous étions contrariés de ces retards. Nous nous amusions donc, faute de mieux, à voir passer les caravanes le long des berges, lorsque notre attention fut appelée par le petit incident que l'on va lire.

UN BOUC ÉMISSAIRE.

Un bouc, qui marchait en compagnie d'une troupe de chameaux, s'étant arrêté pour nous regarder, et les chameaux en ayant fait autant, l'Arabe qui les conduisait s'en prit au bouc seul, bien qu'il ne fût pas plus coupable que les autres, et le corrigea avec une brutalité qui, en France, l'eût rendu justi-

1. Il ne faudrait pas croire, en lisant ce nom de « Mariam, » que cette mosquée est dédiée à la vierge Marie. Non. Les musulmans n'admettent pas le culte de la Vierge. Ils croient, au contraire, un peu en Jésus-Christ, ainsi que le prouve cet extrait d'un cantique des marabouts : « Notre Seigneur Abra- « ham est le chéri de Dieu. — Notre Seigneur Moïse est le parleur de Dieu. « — Notre Seigneur Aïssa (Jésus-Christ) est l'âme de Dieu. — Mais notre « Seigneur Mahomet est le prophète de Dieu. »

ciable de la loi Grammont. L'un de nous alors s'écria : « Voilà le bouc émissaire d'Israël. » Cette plaisanterie qui, en toute autre circonstance, fût passée inaperçue, eût, au contraire, ici beaucoup de succès, car elle avait le premier de tous les mérites, celui de l'à-propos. N'étions-nous pas en effet en pleine terre de Gessen et par suite en pleins souvenirs bibliques ?

Profitons-en pour rappeler à ceux qui l'auraient oublié et apprendre à ceux qui ne l'ont jamais su, d'où vient cette expression de « bouc émissaire. »

On lit dans le Lévitique :

« Le Seigneur parla ainsi à Moïse : « Dites à votre frère « Aaron qu'après avoir purifié le sanctuaire, le tabernacle et « l'autel, il prendra le bouc désigné par le sort et, lui ayant « uni ses deux mains sur la tête, il confessera toutes les ini- « quités des enfants d'Israël, toutes leurs offenses et tous leurs « péchés ; il en chargera avec imprécation la tête de ce bouc « et l'enverra au désert par un homme exprès.

« Après que le bouc aura porté toutes les iniquités dans un « lieu solitaire, et qu'on l'aura laissé aller dans le désert, « Aaron retournera au tabernacle du témoignage où, ayant « lavé son corps, il revêtira ses plus beaux habits. Quant à « celui qui aura été conduire le bouc, il lavera dans l'eau ses « vêtements et son corps, puis rentrera dans le camp. »

Tel était le bouc émissaire d'Israël. Or celui dont les infortunes nous avaient un peu émus, ne venait-il pas, lui aussi, d'expier seul les iniquités de tous ? Il est vrai qu'il devait descendre en ligne plus ou moins directe de ceux dont parlent les livres saints.

LAC TIMSAH.

Dès le lendemain matin, *le Péluse* parvint à se remettre à flot, ce qui nous permit de continuer notre route et de gagner le lac Timsah.

Ce magnifique bassin, qui représente aujourd'hui le port d'Ismaïlia, est sans contredit l'une des plus grandes curiosités du canal. Ce n'était avant les travaux qu'un immense cratère, de huit à dix kilomètres d'étendue, qu'on traversait à pied sec, mais dont le fonds et les bords couverts de roseaux indiquaient que l'eau avait dû y séjourner autrefois. Effectivement Séti Ier, père du grand Sésostris, l'avait fait communiquer avec le Nil par un canal, le transformant ainsi en un vivier où

on élevait de jeunes crocodiles ; d'où son nom actuel, crocodile, en arabe, se disant *timsah*. Seulement peu à peu le canal s'oblitéra, les eaux s'évaporèrent et il ne resta plus qu'une sorte de marécage. Tel était l'état du lac quand le percement de l'isthme y appela de nouveau les eaux, mais cette fois des eaux salées, et en fit une véritable mer intérieure.

L'événement eut lieu le 18 novembre 1862 avec une mise en scène quelque peu théâtrale. M. de Lesseps avait convoqué pour ce jour là une assistance d'élite. Chacun prit place le le long des berges, disposées en gradins. S'avançant alors, la tête haute, le regard fier, il étendit la main vers le canal et s'écria d'une voix tonnante : « Au nom de Son Altesse Mo« hammed-Saïd, je commande que les eaux de la Méditerranée « soient introduites dans le lac Timsah, par la grâce de Dieu. » Au même instant, un flot impétueux, immense, s'élança à travers la coupure du barrage et bondit dans le bassin du lac. Ai-je besoin d'ajouter que d'unanimes applaudissements saluèrent cette prise de possession des eaux ?

L'opération du remplissage dura cinq mois et exigea 90 millions de mètres cubes d'eau. C'est ainsi que ce qui n'était qu'un simple accident de terrain devint un admirable port, dont la profondeur moyenne est de 8 mètres et qui rappelle, par ses dimensions, la petite rade de Toulon.

Mais nous voici arrivés à Ismaïlia qui occupe la partie nord et occidentale du lac. Descendons à terre.

ARRÊT A ISMAÏLIA.

Ismaïlia, doit son nom à Ismaïl-Pacha, le Khédive actuel. Cette ville, par ses rues tirées au cordeau, l'élégance de ses boutiques et le cachet de ses monuments, donne l'idée d'une cité européenne transportée en Orient. Il y a même jusqu'à un établissement de bains de mer. Mais, d'un autre côté, les matériaux employés à sa construction reportent les souvenirs vers l'antiquité les plus reculée. Qui n'a entendu parler des fameuses briques que les hébreux fabriquaient à Ramessès ? Celles dont on s'est servi pour bâtir la nouvelle ville provenaient des mêmes carrières, Ramessès, sur lequel nous aurons bientôt l'occasion de revenir, n'étant qu'à une petite distance de là, et les fouilles exécutées sur son emplacement ayant mis à découvert les anciens bancs d'argile des Hébreux.

Ismaïlia, bien que situé en plein désert, possède des prome-

nades ombragées, des jardins bien plantés et jusqu'à des squares. D'où lui vient cette magnificence de végétation? Il la doit au CANAL D'EAU DOUCE. Disons un mot de ce canal car sans lui, il n'y eût pas eu de percement d'isthme possible. Mais d'abord indiquons comment on s'approvisionnait d'eau avant qu'il fût construit.

Au début de l'entreprise, alors qu'il s'agissait de désaltérer les vingt mille fellahs fournis par le vice-roi, on était obligé d'aller chercher l'eau, à une soixantaine de kilomètres, jusqu'à Damiette et, en fait de moyens de transport, les ressources du pays n'offraient que des chameaux. On mettait un jour pour aller et un pour venir, par conséquent deux jours par voyage. Chaque chameau portait dans deux barils plats environ 125 litres d'eau, c'est-à-dire de quoi fournir à vingt cinq hommes une ration quotidienne de cinq litres par tête. C'était donc, pour un chantier de vingt mille travailleurs, un double courant de 800 chameaux se croisant sans cesse sur le même chemin. Il y eut même un moment où la compagnie fut obligée d'élever le nombre de ces animaux jusqu'à deux mille!

Évidemment un pareil état de choses, si peu en harmonie avec les besoins et la grandeur de l'entreprise, ne pouvait durer. C'est alors que fut exécuté le canal qui, partant de Zagazig, devait amener l'eau du Nil, à travers le désert, jusqu'au cœur même de l'isthme, à l'endroit où s'éleva plus tard Ismaïlia. Ce canal une fois achevé, M. Ch. Lasseron, l'habile ingénieur, organisa tout un système de conduites qui firent arriver l'eau à Port-Saïd et remplacèrent ainsi le mode d'approvisionnement par bêtes de somme. Puis on prolongea le canal d'Ismaïlia à Suez, non plus par des conduites, mais par une voie navigable sur la totalité de son parcours. Grâce à ce canal, l'isthme tout entier est abondamment pourvu aujourd'hui d'une eau excellente.

C'est à Ismaïlia, qu'en sa qualité de capitale de l'isthme, furent données les fêtes dont il nous reste maintenant à parler.

LES FÊTES.

Je m'étendrai peu sur ces fêtes. Comme toutes les solennités de ce genre, elle durent leur principal intérêt aux circonstances du moment. Bornons-nous donc à en signaler les particularités les plus originales.

Ce qui nous frappa tout d'abord, ce fut l'immense luxe dé-

ployé en plein désert. On se serait réellement cru le jouet d'une de ces féeries des *Mille et une Nuits*, qui ont eu précisément l'Orient pour théâtre. Ainsi de longues tables dressées dans des pavillons improvisés étaient chargées des mets les plus succulents, des primeurs les plus rares, des vins les plus exquis. Argenterie, cristaux, service, tout était à l'unisson. Là chacun avait le droit de s'asseoir, tout le monde sans distinction étant traité à Ismaïlia comme invité du Khédive.

Un peu plus loin se trouvait le camp arabe formé de plusieurs tribus, qu'on avait fait venir à grands frais de la haute Égypte pour l'agrément et la variété du coup d'œil. Là aussi la « restauration » jouait un grand rôle; seulement l'art culinaire et l'ordonnance des mets rappelaient moins les festins de Balthasar que les noces de Gamache. Dans d'énormes marmites disposées sur des fourneaux en terre cuisaient pêle mêle des chèvres et des moutons parmi lesquels nageaient, comme de simples accessoires, des canards et des poulets. Une de ces marmites contenait même une vache toute entière. Oui, une vache. On l'apercevait d'autant mieux que, le vase n'ayant pas assez de profondeur, ses pieds se dressaient en l'air comme les mâtures d'un vaisseau naufragé. Il est vrai que ces animaux sont loin d'égaler en taille et surtout en embonpoint ceux qui broutent nos gras pâturages de la Normandie. On y retrouverait bien plutôt le type des fameuses vaches maigres du songe de Pharaon.

Les chefs en grande tenue et debout devant leurs tentes, nous adressaient, en passant, le salut oriental, lequel consiste à porter successivement la main droite au front, à la bouche et à la poitrine, ce qui veut dire: « Mes pensées, mes paroles et mon cœur sont à vous. » Nous leur répondions de notre mieux soit en simulant leur pantomime, soit en nous découvrant à l'européenne. Ils se montraient tout particulièrement flattés quand nous voulions bien prendre place sur leur divan et accepter la pipe et le café traditionnels. La pipe, je n'ai rien à en dire, n'étant point fumeur. Quand au café, il ne diffère du nôtre que par la manière de le préparer. Ainsi on le brûle moins, on le fait bouillir au lieu de l'infuser, et jamais on ne le passe; enfin on se garderait bien de le sucrer. Ce peuvent être là de grandes qualités, mais j'avoue les avoir appréciées médiocrement.

Vers les quatre heures, nous nous rendions à la fantasia arabe, lorsque nous vîmes passer l'Impératrice en amazone. Elle chevauchait sur un chameau pur sang (*méhari*) avec au-

tant de grâce que d'aisance, encore bien que l'allure saccadée de sa monture imitât le roulis d'un navire en détresse. Et chacun d'applaudir ! Quant à elle, elle paraissait aussi heureuse de ce petit succès d'amour-propre que s'il se fût agi de quelque grand triomphe. Pauvre femme ! Qui aurait dit alors que, dix mois plus tard, elle serait forcée de quitter Paris furtivement dans un fiacre, pour aller demander à l'exil la sécurité et un abri ?

Un bal costumé, donné au palais du khédive, termina dignement les splendeurs de la journée. Je dis un « bal costumé ». C'est que, par suite du nombre et de la diversité des nationalités, chacun semblait s'être paré d'un déguisement particulier, encore bien qu'il fût resté fidèle aux modes de son pays. Le souper — je renonce à en raconter les magnificences — fut servi dans une espèce de bocage artificiel rappelant par ses eaux vives, ses fleurs et ses tentures, les plus belles fêtes de notre hôtel de ville, alors, hélas ! que Paris avait un hôtel de ville. Enfin le jour était déjà venu que les danses et le souper duraient encore.

Je dois dire, à propos de ces danses, que nous nous attendions généralement à ce que, pour faire diversion aux valses et aux quadrilles par trop classiques, tout un bataillon d'almées se livrerait sous nos yeux à ces exercices de haute chorégraphie dont elles seules possèdent encore, assure-t-on, le secret. Il n'en fut rien. Tout se passa comme dans nos bals officiels, sans qu'on y retrouvât la moindre couleur locale. Tant il est vrai que souvent, dans les voyages, ce sont précisément les choses sur lesquelles on comptait le plus qui vous font le plus défaut ! Ainsi je n'ai pas vu plus d'almées en Égypte que je n'y ai vu de crocodiles. Or, en fait de curiosités, c'étaient là mes deux grands objectifs.

DÉPART D'ISMAILIA.

Nous ne restâmes qu'une journée à Ismaïlia, mais jamais peut-être journée ne fut mieux remplie. Le lendemain matin nous étions tous à bord, attendant le signal du départ.

A midi *l'Aigle* se remit en marche, prenant comme toujours la tête de la flotte, puis les autres bâtiments suivirent. Seulement les questions de préséance amenèrent quelques désordres et même quelques discussions. Voici, par exemple, un fait dont nous fûmes témoins.

Un bâtiment anglais voulut dépasser un bâtiment français, mais, calculant mal ses mouvements, il lui causa quelques avaries, en en subissant lui-même. Le commandant français s'écria alors assez haut pour être entendu du bâtiment opposé : « Voilà qui n'est pas manœuvré comme un Anglais. — C'est vrai, riposta le commandant britannique, c'est manœuvré comme un Français. » Quelques paroles un peu vives s'ensuivirent, mais heureusement l'incident en resta là.

Il y eut bien encore quelques « faux départs », ce qui ne laissa pas que de nous faire perdre beaucoup de temps. Ainsi il était près de quatre heures quand nous levâmes l'ancre. Nous marchions à toute vapeur, impatients de pénétrer dans le canal, lorsque tout à coup le capitaine donna ordre de stoper. Qu'y avait-il donc encore ? C'était *le Péluse* qui venait de s'ensabler juste à l'entrée du canal, et cela si malheureusement qu'il en barrait l'accès. Comme notre *Thabor* n'avait qu'un faible tirant d'eau, on nous dépêcha pour lui venir en aide, ce que nous fîmes avec d'autant plus d'empressement que sa délivrance était la nôtre. Mais, au moment où nous allions lui jeter l'amarre, il se remit à flot de lui-même et reprit sa marche. Nous quittâmes donc avec lui la rade d'Ismaïlia, devenant ainsi de nouveau, pour notre malheur, son satellite.

SEUIL DE TOUSSOUM.

Au sortir de la rade d'Ismaïlia, que nous savons être le lac Timsah, nous passâmes au pied d'une falaise à pic qui n'est autre qu'une montagne de sable stratifié. C'est là, si on en croit la tradition, que se retira Marie la prophétesse, sœur de Moïse, et qu'elle passa les sept jours que dura la lèpre blanche dont Dieu l'avait frappée parce qu'elle avait mal parlé de son frère, qui avait pris une femme éthiopienne. Évidemment, ici, la tradition se trompe, car il est dit dans la Bible que l'événement eut lieu près du Sinaï, quinze jours après que les Hébreux eurent quitté l'Egypte.

En continuant notre route, nous aperçûmes à notre gauche le tombeau du cheik Ennedek, mort en odeur de sainteté musulmane. Voici ce qu'on raconte de ce pieux personnage, car l'islamisme, lui aussi, a ses légendes qu'il se plaît à opposer à celles de la Bible.

Né dans une condition opulente, il distribua de bonne heure tout son avoir aux pauvres, et consacra désormais sa vie au

jeûne, à la prière et aux œuvres de charité. Telle était la vénération qu'il inspirait que, de tous les coins de l'Égypte, accouraient de nombreux pèlerins pour lui demander des services ou des conseils. Jamais il ne refusa personne, se montrant affable et bienveillant pour tous, et ne voulant accepter d'autres souvenirs qu'une simple petite pierre prise à l'un des bancs de gypse qui s'étalent, à fleur de terre, dans toute la campagne environnante. C'est avec la réunion de ces petites pierres qu'on a construit son tombeau, dont la forme rappelle assez celle d'un colombier.

Enfin, plus loin encore, on traverse la tranchée du seuil de Toussoum, hameau composé de baraques et de chantiers de piètre apparence. C'est le plus ancien campement que la compagnie ait établi dans l'intérieur du désert. C'est, de plus, la seule partie de l'isthme où les travaux aient mis à découvert d'intéressants objets fossiles. Ce sont surtout des fragments de bois pétrifiés d'une teinte noirâtre et d'une nature schisteuse, représentant de fortes tiges de palmier, d'une espèce différente de la nôtre. Ce sont également des ossements provenant de races disparues, telles que l'hippoterium ou cheval avant le déluge; l'anthracotherium ou cochon gigantesque dont on se nourrissait bien avant Noé et dont peut-être Noé s'est nourri lui-même; l'ours aux grandes lèvres et d'autres animaux encore. On montre enfin des portions de squelette qui paraissent avoir appartenu à un homme antédiluvien.

LES ENSABLEMENTS DU PÉLUSE.

Nous vivions ainsi par la pensée autant dans le passé que dans le présent, lorsqu'un brusque arrêt du *Thabor*

Vint d'un calme si doux retirer nos esprits.

Qu'était-il donc survenu? On le devine d'avance. *Le Péluse* recommençait ses éternels ensablements!

On se demandera sans doute pourquoi c'était toujours au *Péluse* que survenaient de pareils échecs. C'est qu'il avait l'insigne mais dangereux honneur de porter le Conseil d'administration du canal de Suez. Non pas, sans doute, qu'il en résultât pour le navire un plus fort tirant d'eau, l'importance d'un personnage ne se traduisant pas par une augmentation sensible de son poids; seulement on avait tenu à

avoir, pour la circonstance, un bâtiment majestueux. Il fallait de plus, et c'était là le point capital, que ce bâtiment fût connu par son fort tonnage et ses grandes dimensions. Vous comprenez de suite quel devait être l'effet, en Europe et ailleurs, de ce simple télégramme : « *Péluse* a franchi canal. » Oui; mais ce qu'on se garderait bien d'ajouter, c'est qu'à chaque pas, « canal arrêtait *Péluse* » et, par ricochet, « arrêtait *Thabor* », dont *Péluse* devenait ainsi le cauchemar.

Quoi qu'il en soit, nous nous occupâmes de suite de venir en aide au naufragé. Une de nos plus fortes amarres fut solidement fixée à ses flancs, puis nous lançâmes *le Thabor* de toute la puissance de sa vapeur dans la direction opposée, espérant qu'il l'entraînerait avec lui ; mais l'amarre se cassa net. Une seconde, une troisième, eurent le même sort. Il fut donc évident que *le Péluse* était trop enfoncé dans le sable pour qu'on pût l'en dégager.

Cependant nous avions obtenu un résultat important, du moins à notre point de vue, c'était de l'avoir suffisamment rapproché de la berge pour qu'au lieu de barrer le canal en travers, il en diminuât simplement la largeur. Mais *le Thabor* pourrait-il franchir l'espace resté libre? Notre commandant, le capitaine Rival, après avoir pris ses mesures et fait ses calculs, déclara la chose possible. Il donna ses instructions à ses hommes, puis commanda la manœuvre. Celle-ci fut exécutée avec une telle précision que *le Thabor*, rasant *le Péluse*, sans le heurter, put heureusement prendre les devants.

Nous voilà donc redevenus libres et naviguant de nouveau, tandis que *le Péluse*

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Ce brillant succès ne profita pas qu'à nous seuls. Nous venions d'indiquer aux navires qui nous suivaient qu'on pouvait franchir la passe, et tous imitèrent notre exemple. Aussi ce fut plus tard à qui nous féliciterait de notre manœuvre. Oui, *notre* manœuvre. Je sais bien que, nous autres passagers, nous étions un peu la mouche du coche; mais enfin nous nous trouvions dans le coche et n'est-ce pas déjà quelque chose?

Notre bâtiment toutefois paya son triomphe de quelques avaries. Ainsi on s'aperçut que la barre du gouvernail avait été faussée, ou plutôt violemment tordue, ce qui nous empêcha d'aller plus loin par la nécessité de la réparer. Nous biva-

quâmes donc tout près du théâtre de notre triomphe, à l'entrée du seuil du Sérapéum.

SEUIL DU SÉRAPÉUM.

Le seuil du Sérapéum, de même que celui d'El-Guisr, représente une dune élevée. Son nom de Sérapéum lui vient de ce qu'on a trouvé sur son emplacement les vestiges d'un temple dédié à Ser-Apis, ce dieu par excellence de l'Egypte, pays essentiellement agricole, dont le bœuf Apis[1] était l'emblème.

Nous ne dirons rien des travaux que son percement nécessita ; ce fut la répétition de ceux dont nous avons parlé à propos d'El-Guisr. Toutefois nous ne saurions taire un grave incident qui faillit, en réalité comme au figuré, devenir la pierre d'achoppement de l'inauguration. Le voici :

La tranchée touchait à sa fin et, comme on n'avait rencontré jusqu'alors qu'un terrain facile et meuble, on se figurait que le reste serait de même nature, et, par suite, que tout pourrait être terminé pour l'époque fixée. Aussi quelle ne fut pas la surprise ou plutôt la stupeur lorsque, trois jours avant l'inauguration, on tomba sur un banc de gypse cristallisé ! A ciel ouvert, le gypse est facile à extraire ; mais une drague qui travaille sous l'eau ne saurait aucunement y mordre. Il semblait donc que tout était perdu.

Je me trouvais à Alexandrie au moment où la fatale nouvelle y parvint. Elle produisit beaucoup moins d'impression que je ne l'aurais cru ; il me sembla même que la perspective d'un échec était accueillie avec une satisfaction mal déguisée. C'est qu'Alexandrie a beaucoup à redouter du percement de l'isthme, les bâtiments en destination des Indes devant prendre la voie du canal, au lieu de relâcher comme ils le font actuellement dans son port.

Cependant on ne perdit pas une seconde pour attaquer la roche. Trente mille fellahs furent employés nuit et jour à creuser des mines qu'on chargeait de plusieurs centaines de kilogrammes, et dont l'explosion faisait voler en éclat les arêtes les plus saillants du barrage. Grâce à ces moyens énergiques, on put obtenir une profondeur de $5^m,30$, tout juste ce qu'il fallait pour ne pas intercepter la voie. Et encore les bâtiments

1. C'est ce bœuf qu'adorèrent un moment les Hébreux, au pied du Sinaï, dans l'idole du *Veau d'or*, idole faite par Aaron lui-même des boucles d'oreille et des bagues d'or des femmes israélites.

un peu forts durent-ils, avant de quitter Ismaïlia, s'alléger en se débarrassant de tout ce qui n'était pas de première nécessité pour la traversée. Quelques-uns même, n'osant affronter le terrible écueil, restèrent prudemment dans le port. Tel fut, entre autres, le yacht du vice-roi, le souverain étant parti dès le matin sur une petite « mouche » comme un simple particulier. Pourquoi *le Péluse* voulut-il tenter l'aventure?

Quant au *Thabor*, son faible tirant d'eau lui permit de traverser librement le Sérapéum et de pénétrer sans crainte aucune dans les Lacs Amers.

LACS AMERS.

Les Lacs Amers, primitivement au nombre de deux, un grand et un petit, sont réunis aujourd'hui en un seul pour former une mer intérieure, dont la longueur est de 40 kilomètres et la largeur de 10 à 12. Avant le percement de l'isthme, c'étaient, comme le lac Timsah, des lacs sans eau, figurant, au lieu d'un bassin liquide, une simple excavation. L'expression de *lac*, par laquelle on les désignait, rappelait donc leur ancien état et non leur état présent. Seulement, tandis que le lac Timsah avait un fonds simplement marécageux, sans dépôts salins, les Lacs Amers, au contraire, étaient entièrement tapissés d'une couche de sel tellement énorme qu'elle atteignait en moyenne une épaisseur de quinze à vingt pieds. On ne saurait mieux s'en faire une idée qu'en se représentant une pareille masse couvrant une superficie plus grande que celle de Paris.

Quant à la nature et à la provenance de ce sel, l'analyse chimique a établi d'une manière irréfragable qu'il fallait n'y voir qu'un dépôt formé par l'évaporation successive des eaux de la mer. Ainsi, point de doute possible: la mer avait occupé autrefois l'emplacement de ces lacs.

Mais quelle était cette mer? La Méditerranée ou la mer Rouge?

Ce ne pouvait être la Méditerranée, sans quoi le lac Timsah, que nous avons dit se trouver entre elle et les Lacs Amers, eût nécessairement été envahi par ses eaux, lesquelles, en s'évaporant, y eussent laissé des dépôts de sel. D'ailleurs la Méditerranée se trouve à cent kilomètres de ces lacs!

Tout démontre au contraire que ce devait être la mer Rouge. D'abord elle n'est séparée des Lacs Amers que par une quin-

zaine de kilomètres. Puis les preuves matérielles et les témoignages historiques en font également foi.

Comme preuves matérielles, je citerai l'existence sur les bords des Lacs Amers de coquillages et de petits galets complétement analogues à ceux que l'on rencontre dans la mer Rouge. Je ferai remarquer de même que, tout au pourtour de ces lacs, régnent des dépressions circulaires dont le niveau correspond parfaitement à celui des marées de cette mer. Or comment expliquer ces concordances si réellement, à une certaine époque, les Lacs Amers et la mer Rouge n'avaient pas formé un seul et unique bassin?

Les témoignages historiques n'ont pas moins de valeur ici que les preuves matérielles. Ainsi les anciens auteurs parlent d'un golfe, le golfe Héroopolite, comme terminant la mer Rouge dans sa partie nord. Eh bien! la description qu'ils en donnent se rapporte de tous points aux Lacs Amers. Mais voici qui tranche plus complétement encore la question

D'après Hérodote, dont on connaît l'exactitude, la distance de la Méditerranée à la mer Rouge serait de 1,000 stades, ce qui correspond à 100 kilomètres de nos mesures. Or, cette distance de 100 kilomètres est, nous venons de le dire, celle qui existe entre la Méditerranée et les Lacs Amers; par conséquent ces lacs, du temps d'Hérodote, faisaient très-réellement partie de la mer Rouge. Si, en effet, celle-ci se fût, comme aujoud'hui, terminée à Suez, elle eût été séparée de la Méditerranée, non plus par 100 kilomètres, mais par 160, ces 60 kilomètres en plus représentant la distance comprise entre l'extrémité nord des Lacs Amers et Suez.

Enfin, j'emprunterai une dernière preuve à la Bible. Il y est dit que, lors de la huitième plaie d'Égypte, un vent d'OUEST très-violent enleva les sauterelles et les jeta dans la mer Rouge. (*Ventus* AB OCCIDENTE *vehementissimus arreptam locustam projecit in mare Rubrum.*) Or nous savons que les Lacs Amers se trouvent à l'est du delta égyptien. C'est donc dans ces lacs que le vent d'ouest dut précipiter les sauterelles, et puisque la Bible nomme précisément la mer Rouge, il fallait bien qu'à cette époque elle ne fît qu'un avec eux. Si elle s'était arrêtée, comme aujourd'hui, à Suez, Suez étant tout à fait au sud, les sauterelles n'auraient pu aller s'y noyer.

De tout ceci nous devons conclure qu'autrefois les Lacs Amers furent le prolongement de la mer Rouge, sous le nom de golfe Héroopolite.

Maintenant par quels cataclysmes ces lacs cessèrent-ils de communiquer avec cette mer? C'est ce qu'il est bien difficile d'indiquer. Peut-être une trombe, comme celle qui engloutit les armées de Cambyse, ensabla-t-elle l'une des parties rétrécies du golfe. Peut-être aussi fut-ce simplement la conséquence des atterrissements successifs produits par le dépôt des marées. Peut-être enfin un tremblement de terre analogue à celui qui, en 740, désola toutes ces contrées, souleva-t-il le sol en un point de manière à former barrage. Nous verrons dans un instant que cette dernière supposition est une des plus vraisemblables. Toutefois, il n'est pas impossible non plus que plusieurs causes aient ainsi contribué à isoler les Lacs Amers de la mer Rouge.

Quoi qu'il en soit, l'idée d'utiliser ces lacs pour en faire une mer intérieure, ne fut pas un des projets les moins grandioses du percement de l'isthme. Il y avait, en effet, une difficulté de plus que pour le lac Timsah, laquelle consistait dans la présence du banc de sel. Comment, en faisant arriver dans ces lacs une eau déjà aussi chargée de sel que l'eau de mer, cette eau se comporterait-elle à l'égard de ce banc? Sans doute, si elle en amenait la fonte, l'emplacement des lacs deviendrait un bassin magnifique; mais, si elle échouait, qui ne voit que le plancher formé par le banc de sel nuirait singulièrement à la navigation, si même il ne la rendait impossible? Cependant l'événement a prouvé, une fois de plus, que « la fortune aime à couronner l'audace. » *Audaces fortuna juvat.*

Ainsi le remplissage des Lacs Amers, qui avait commencé l'année même de l'inauguration du canal, amena si rapidement la dissolution du sel que, lors de notre passage un mois après, nous n'en trouvâmes plus de traces.

C'est donc dans les Lacs Amers que, pour la première fois, la Méditerranée et la mer Rouge ont marié leurs eaux. Seulement celle-ci n'a fait que rentrer en possession du bassin qu'elle avait occupé jadis, tandis que l'autre s'est trouvée transportée sur un sol où elle n'avait jamais pénétré.

C'est dans ces lacs également qu'on eut, pour la première fois, la preuve expérimentale que la prétendue différence de niveau entre les deux mers ne reposait que sur des erreurs de calcul. A peine, en effet, leurs eaux se furent abouchées, qu'elles se mélangèrent sans conflit, et sans tendance aucune à se porter vers l'une plutôt que vers l'autre mer.

La vue dont nous jouissions du haut de notre bâtiment nous avait paru d'abord un peu monotone. A droite, la chaîne

aride des montagnes de Gebel-Geneffe que surmonte le pic de Chebrewet, et qu'une plaine sépare des lacs (prenons note de ces particularités géographiques sur lesquelles nous reviendrons bientôt) ; à gauche, le désert dans toute sa nudité. Puis la scène changea et nous nous trouvâmes en face d'une forêt tout entière qui semblait sortir du sein des eaux, comme par un coup de baguette de l'enchanteur Merlin. Nous n'apercevions, il est vrai, que les cimes folles de leurs chevelures se balançant mollement dans l'atmosphère. C'est qu'il existait dans ces lacs, au moment de leur remplissage, tout un bois de tamaris que « l'onde amère » envahit et qui cependant continua de vivre et de prospérer, comme si c'eût été son élément naturel. On l'appelle la *forêt noyée*.

Mais bientôt l'élévation des berges l'eut dérobée à nos regards. C'est que nous pénétrions dans le seuil de Chalouf.

SEUIL DE CHALOUF.

Le seuil de Chalouf s'ouvre dans cette partie du canal qui relie les Lacs Amers à la mer Rouge, comme le seuil du Sérapéum s'ouvre dans cette autre partie du canal qui relie ces mêmes lacs à la Méditerranée. Ces deux seuils représentent donc chacun comme la clef de ces deux lacs.

La distance entre les Lacs Amers et la mer Rouge n'est que d'une quinzaine de kilomètres. Nous n'avons pas oublié que c'est par là que ces lacs communiquaient autrefois avec cette mer pour former le golfe Héroopolite. Le nouveau canal n'a donc fait, en définitive, que ramener les choses à l'état où elles étaient primitivement.

Le percement du seuil de Chalouf présenta, comme celui du Sérapéum, d'assez grandes difficultés à cause de la présence d'un banc de rochers offrant les caractères des terrains tertiaires. Mais, cette fois, on eut tout le temps pour le faire sauter. L'existence de ce banc vient à l'appui de l'opinion qui veut (et cette opinion est aussi la mienne), que les alluvions n'aient pas suffi pour intercepter la communication entre les Lacs Amers et la mer Rouge, sans quoi, une fois ces alluvions enlevées, la communication se fût trouvée rétablie immédiatement. Or, il fallut abaisser le niveau du sol, en attaquant la roche. N'est-ce pas là une preuve que quelque commotion souterraine souleva le lit du golfe et compléta ainsi le barrage?

Toujours est-il que nous franchîmes heureusement et sans le

moindre temps d'arrêt — il est vrai que nous n'avions plus *le Péluse* — le seuil de Chalouf, et que nous pénétrâmes dans la mer Rouge.

MER ROUGE.

La voilà donc enfin cette fameuse mer Rouge qui nous a tant de fois impressionnés par ses terribles légendes, à cet heureux âge où l'on ne connaît encore d'autre lecture que la Bible, et où c'est le seul livre qui nous apprenne les premiers rudiments de tout enseignement! Il n'est pas jusqu'à son nom qui ne parlât puissamment alors à nos jeunes imaginations. Et cependant la mer Rouge n'est pas plus rouge que la mer Noire n'est noire et que la mer Blanche n'est blanche. Sa couleur est celle de toutes les mers. Certains auteurs, qui ne l'ont pas vue, parlent d'infusoires donnant à ses eaux une teinte plus ou moins rougeâtre : le fait est inexact. L'expression de mer Rouge est un terme de pure fantaisie, que nous n'avons fait d'ailleurs qu'emprunter à la Grèce, cette mer s'appelant anciennement « mer Erythrée » du mot Ερυθρος (rouge).

Quand on débouche ainsi du canal dans la mer Rouge, le premier objet qui frappe les regards dans le lointain est une montagne dont la cime semble se perdre dans les nues. Cette montagne, c'est le Sinaï. Ai-je besoin d'ajouter que ce seul nom nous fit tressaillir ?

Du reste, il ne faut rien moins ici que la magie des souvenirs pour animer et poétiser la scène, car la mer Rouge, en cet endroit, figure plutôt un bras de mer qu'une mer véritable. On ne se douterait jamais qu'elle s'étend sur une longueur de cinq à six cents lieues.

Le paysage non plus n'offre rien de bien varié. A votre gauche est le désert qui mène à l'oasis appelée « Fontaine de Moïse; » à votre droite la chaîne aride de l'Attaka ; enfin, au pied de cette chaîne, la ville de Suez, que nous savons devoir être le terme de notre navigation sur le canal.

SUEZ.

Les navires n'arrivent pas jusqu'à la ville elle-même, à cause du peu de profondeur de l'ancien port. Ils vous déposent à une distance de cinq kilomètres sur une jetée, de construction récente, d'où vous vous faites conduire jusqu'à Suez.

Suez n'est point, comme Port-Saïd et Ismaïlia, une cité moderne ; sa fondation remonte même aux temps les plus reculés. Et cependant on peut dire que c'est seulement du percement de l'isthme que date son existence. C'est que Suez, depuis des siècles, n'était plus que la « ville de la soif ».

Quel autre nom donner en effet à une ville n'ayant ni sources, ni puits, ni citernes, et placée sous un soleil torride, aux confins d'un désert où il ne pleut presque jamais ? Nombre de ses habitants naissaient et mouraient sans avoir pu seulement se faire une idée de ce qu'était une fleur ou un brin d'herbe. C'est que, sans eau, il n'y a pas de végétation, et qu'il fallait aller la chercher jusqu'au Caire, distant d'une quarantaine de lieues, et la transporter à travers les sables à dos de chameau. Aussi se débitait-elle à de telles conditions que le bas peuple en était réduit à faire venir des Fontaines de Moïse, de l'autre côté de la mer Rouge, une eau saumâtre et malsaine qu'il payait encore un prix relativement élevé, et qu'il consacrait exclusivement à ses usages domestiques.

L'établissement d'un chemin de fer, il y a quelques années, entre Suez et le Caire, fut déjà un très-grand progrès, en ce que l'eau put arriver plus économiquement et en beaucoup plus grande abondance; mais les finances des pauvres fellahs n'en éprouvèrent pas pour cela un allégement bien sensible. En voici le motif :

Le gouverneur de la ville, sous prétexte de mieux assurer l'approvisionnement de ses administrés, s'attribua le monopole des eaux. Il n'était mû, bien entendu, que par les sentiments de la plus haute philanthropie. Seulement, les philanthropes turcs sont un peu comme les nôtres : ils oublient rarement leurs petites affaires. Celui dont je parle trouva donc moyen de prélever, sur les tarifs officiels, une surtaxe énorme qui lui assurait de magnifiques bénéfices. Venait-on à se plaindre, l'excellent homme faisait répondre par son collecteur, muni du « courbache » (gourdin) traditionnel : « Mes bons amis, si vous n'avez pas d'eau, buvez du vin; mais vous savez que Mahomet vous le défend. » La crainte d'indisposer le Prophète et plus encore peut-être le gouverneur, imposaient silence aux plus récalcitrants, et chacun finissait par s'exécuter. Suez continuait donc d'être la ville de la soif.

Tel était le triste état des choses lorsque le canal d'eau douce, dont nous avons parlé à propos d'Ismaïlia, fut prolongé de cette ville jusqu'à Suez. C'était l'abondance, la fertilité, la richesse succédant aux privations, à la stérilité, à la

misère[1]. Aussi avec quel enthousiasme fut accueillie l'arrivée du précieux liquide! On voyait les fellahs se jeter dans le lit du canal, y boire à longs traits, en ressortir pour s'y plonger encore; quelques-uns même s'empressaient d'emporter chez eux des provisions d'eau, comme si c'était une apparition fantastique qui allait bientôt leur échapper. Heureusement le bienfait devait avoir un caractère durable. L'eau continue de couler dans les murs de la ville, où elle répand la salubrité et la fraîcheur; elle s'épanche de même dans la campagne, et partout où elle pénètre le sable est fécondé. En un mot, Suez a subi une transformation véritable.

Si tels ont été les bienfaits du canal d'eau douce, quels ne seront pas ceux du canal maritime, maintenant que la voie ouverte entre la Méditerranée et la mer Rouge supprime l'immense détour par le cap et abrége ainsi de *trois à quatre mille lieues* la distance des ports d'Europe aux mers d'Asie! Suez deviendra l'entrepôt de l'Orient, comme Port-Saïd l'entrepôt de l'Occident. Je crois donc à la durée du canal, je crois à sa prospérité, je crois à son avenir. Par contre, ma confiance est beaucoup moindre dans les produits matériels de l'entreprise, et je crains bien que, de longtemps encore, les dividendes ne soient pour les actionnaires un simple effet de mirage.

DU PASSAGE DE LA MER ROUGE PAR LES HÉBREUX.

Nous en avons fini avec l'inauguration du canal et, comme Suez en était le terme, nous devrions peut-être songer au retour. Toutefois, nous ne saurions quitter la mer Rouge sans parler du passage de cette mer par les Hébreux. Ce fut là sans contredit le fait le plus important dont jamais l'isthme ait été le théâtre; or celui dont nous venons d'être les témoins en est, à tous égards, le digne pendant. Je dirai plus, il y a entre ces deux faits une singulière analogie ou plutôt un étrange contraste. Dans le premier, toute une mer s'ouvre devant un peuple qui la traverse à pied sec; dans le second, tout un désert s'ouvre devant une flotte qui y navigue à pleines voiles. Quels événements! Et comment ne pas les rap-

1. Il se consommait à Suez pour plus de 1 200 000 francs d'eau par an. Maintenant que l'eau ne coûte rien, la ville bénéficie de cette somme.

procher l'un de l'autre, alors surtout qu'ils se sont accomplis sur les mêmes lieux, à la même place et dans des circonstances également retentissantes !

D'ailleurs si, à propos de la Méditerranée, j'ai pu faire allusion aux pérégrinations d'Ulysse, c'est bien le moins qu'à propos de la mer Rouge, j'aie un souvenir pour celles du peuple hébreu. Je prendrai la Bible pour guide, comme j'avais pris l'Odyssée. Il y aura toutefois cette différence entre les deux livres que, dans le premier, tout est fiction, tandis que, dans le second, tout est réalité.

Oui, tout est réalité. Je ne nie pas que jusqu'ici l'incrédulité n'ait eu beau jeu pour s'attaquer aux récits de Moïse, par la difficulté extrême qu'il y avait à faire concorder ces récits avec la disposition des localités. C'est qu'on raisonnait toujours d'après cette hypothèse que la mer Rouge est actuellement ce qu'elle était autrefois. Nous venons d'établir au contraire, sur des preuves irréfragables, que de très-grands changements se sont opérés dans son bassin. Ainsi, au lieu de finir à Suez comme aujourd'hui, elle se prolongeait jusqu'aux Lacs Amers, qui en faisaient partie sous le nom de golfe Héroopolite, et elle avait pour limite extrême le Sérapéum. Nous allons voir qu'avec ces nouvelles données tout s'enchaîne, tout s'explique, tout se comprend [1].

Mais, je m'empresse de le déclarer, je me suis aidé, pour tout ce qui va suivre, des savantes recherches de M. de Lesseps. J'ai fait surtout de très-nombreux emprunts aux « Etudes » si consciencieuses de M. Lecointre, l'un des ingénieurs les plus distingués du canal de Suez.

LES HÉBREUX SORTENT DE L'ÉGYPTE.

On sait par quelle série de prodiges Moïse parvint à arracher à Pharaon l'autorisation pour les Hébreux de quitter le sol égyptien. Ces prodiges sont connus sous le nom de « plaies d'Egypte. » Moïse, craignant quelque nouveau revirement dans l'esprit du roi, ordonna de suite les préparatifs du départ et indiqua Ramessès comme rendez-vous général.

Il est plusieurs fois parlé dans la Bible de Ramessès qui était alors une ville fort importante. On peut même la regarder

1. Consulter pour toute cette partie de mon travail, la carte (page 21) où j'ai figuré la géographie de l'*Isthme au temps de Moïse*.

comme la capitale des Hébreux, puisque c'est dans ses murs que la Pâque fut mangée. Mais où la placer?

Il régnait à cet égard une très-grande incertitude, lorsque M. de Lesseps découvrit, à l'ouest du lac Timsah, sur la lisière de la terre de Gessen, les ruines d'une ville dont la position se rapportait parfaitement à ce qu'on savait de Ramessès. Des fouilles furent organisées, et bientôt on eut la certitude que cette ville était bien réellement la vieille cité biblique, car on retira des décombres la statue en granit rose de Ramessès, son fondateur. On retrouva, de plus, les carrières d'argile qui servaient aux Hébreux à fabriquer leurs fameuses briques et dont nous avons déjà parlé à propos d'Ismaïlia.

Nous savons donc très-exactement où placer Ramessès, d'où fut donné le signal du départ.

« Les Hébreux se mirent en marche, dit l'Écriture, au nombre d'environ 600 000 hommes en état de porter les armes, plus les femmes et les enfants. (Ce qui représente une population d'environ 3 millions d'âmes.) Ils furent suivis d'une multitude innombrable de petit peuple et ils avaient avec eux une infinité de troupeaux de toute espèce. »

Rapprochement bizarre! Cette même ville de Ramessès qui avait été, 400 ans auparavant, le lieu d'arrivée de Jacob, devint ainsi le point de départ de ses descendants.

MARCHE DES HÉBREUX VERS LA TERRE PROMISE; ILS REBROUSSENT CHEMIN.

« Après avoir quitté Ramessès, continue l'Ecriture, ils vinrent à Socoth. »

La position de Socoth est beaucoup plus difficile à indiquer que celle de Ramessès, car on n'y a trouvé aucune espèce de ruines. Mais ici la raison étymologique peut très-bien suppléer aux témoignages matériels. Socoth, en hébreu, signifie « ville des tentes; » d'où il est permis de conclure que c'était moins une cité véritable qu'un lieu de campement. Or, à cinq kilomètres de Ramessès, entre cette ville et le lac Timsah, se trouve une petite plaine appelée par les Arabes *Oum-Riam*, c'est-à-dire « mère des tentes. » Qui ne serait frappé de cette concordance de noms? On est donc parfaitement autorisé à regarder cette plaine comme l'ancien emplacement de Socoth, d'autant plus que le lieu qu'elle occupe concorde à merveille avec le chemin suivi par les Hébreux.

« Etant sortis de Socoth, dit encore le texte sacré, ils campèrent à Etham, à l'extrémité de la solitude. »

La position d'Etham est indiquée, comme celle de Socoth, par les dénominations arabes modernes. Ainsi, tout au nord des Lacs Amers, se trouvent des pâturages fréquentés par une tribu qui doit descendre des anciens pasteurs d'Etham, car elle porte encore le nom de « tribu des Ethamis. » De plus, le désert de Suez, qui est la « solitude » dont parle l'Exode, s'appelle aujourd'hui également « désert d'Etham. » Ces circonstances fixent très-nettement la position d'Etham au Sérapéum, à l'extrémité nord des Lacs Amers.

Maintenant que vont devenir les Hébreux? Sans doute ils continueront leur route vers la Terre Promise dont ils ne sont séparés que par une douzaine de jours de marche. Mais le Seigneur en ordonna autrement, « car, dit la Bible, il ne voulait pas engager son peuple, au sortir de l'esclavage, dans des guerres difficiles avec les Philistins, et de plus il entrait dans ses projets de châtier Pharaon de sa trop longue tyrannie. » Moïse leur fit donc rebrousser chemin et ils revinrent camper sur la côte égyptienne de la mer Rouge.

Ce changement de front dut nécessairement les frapper. Comment! La Terre Promise est au nord et on les ramène vers le midi! Mais chaque pas qu'ils font dans ce sens les en éloigne davantage, et de plus leur barre le chemin par l'interposition de la mer. Et cependant ils ne firent entendre aucune plainte, eux qui généralement en étaient si peu sobres. C'est qu'ils savaient qu'il existait un peu plus loin un gué [1], lequel, une fois franchi, leur ouvrirait de nouveau et avec plus de sécurité la route de la Palestine.

Nous n'avons qu'un médiocre intérêt à connaître le lieu précis où se trouvait ce gué, puisque l'arrivée subite des Égyptiens empêcha les Hébreux de l'atteindre. Disons toutefois qu'il devait correspondre au « Seuil de Chalouf », ainsi que cela ressort des détails dans lesquels nous sommes entrés à propos des travaux que nécessita son percement.

1. L'existence d'un gué est surtout démontrée par ce fait que l'immense dépôt de sel renfermé dans les Lacs Amers, était infiniment supérieur à celui que produirait l'évaporation d'une quantité d'eau égale à la contenance de ces lacs. Ainsi j'ai calculé, d'après la minéralisation de la mer Rouge, que, pour qu'un pareil résidu se fût formé, il avait fallu que les lacs se vidassent et se remplissent au moins quatorze à quinze fois. Or, comment expliquer ces évaporations successives autrement que par la présence d'un gué qui, tantôt laissait arriver les eaux et tantôt les arrêtait, suivant la force des marées?

Quoi qu'il en soit, les Hébreux revinrent sur leurs pas pour gagner les bords de la mer Rouge.

CAMPEMENT DES HÉBREUX PRÈS DE LA MER ROUGE.

L'endroit où les Hébreux établirent leur camp près de la mer Rouge est indiqué de la manière suivante dans l'Exode :

« Le Seigneur parla encore à Moïse et lui dit : « Dites aux « enfants d'Israël qu'ils retournent et qu'ils campent devant « Phihahiroth, qui est entre Magdal et la mer, tout près de « Béelsephon : vous placerez votre camp vis-à-vis, sur les « bords de la mer. »

Voilà certes des instructions très-nettes, et qui durent être parfaitement claires pour Moïse. Malheureusement, elles le sont beaucoup moins pour nous. C'est que non-seulement ici le nom des localités a changé, mais les traditions elles-mêmes nous font défaut. Nous allons voir cependant qu'il y a moyen de s'orienter et de s'y reconnaître.

Nous savons déjà que les Hébreux, après avoir atteint l'extrémité nord de la mer Rouge, n'avaient pas dépassé le Sérapéum et que, revenant sur leurs pas, ils avaient longé la rive égyptienne de cette mer. Nous apprenons, de plus, par une exclamation de Pharaon, que l'endroit où ils s'arrêtèrent formait une sorte de défilé, car, à la première nouvelle de leur fuite, il s'écrie : « Ils sont resserrés par la terre et enfermés par le désert » (*coarctati sunt in terra ; conclusit eos desertum*). Enfin, si nous reportons nos souvenirs à l'inauguration du canal, nous nous rappellerons qu'en traversant les Lacs Amers, nous avions signalé, à notre droite, l'existence des montagnes de Gebel-Geneffe, que domine le pic de Chebrewet, et qu'une plaine sépare de ces lacs. Eh bien ! tout indique que ce fut là que les Hébreux dressèrent leurs tentes. Seulement, du temps de Moïse, Gebel-Geneffe s'appelait Magdal et Chebrewet, Béelsephon. Quant à Phihahiroth, c'était la plaine située entre ces montagnes et ces lacs [1], ainsi que le prouve son nom de Phihahiroth qui, en hébreu, signifie « baie des roseaux. » Notons, en effet, que les Arabes la nomment encore aujourd'hui Oued-Bel-El-Bouze, désignation qui a le même sens et que justifient les nombreux roseaux dont elle est semée.

1. Ces détails ne pourront être compris qu'autant qu'on aura sous les yeux, en les comparant, mes deux cartes de l'Isthme. (*Voir pages* 20-21.)

Ajoutons que la largeur de cette plaine, qui est d'environ quatre à cinq kilomètres, a précisément les dimensions les mieux appropriées au campement d'une multitude de trois millions d'hommes.

ARRIVÉE DES ÉGYPTIENS.

Laissons pour un instant les Hébreux sur les bords de la mer Rouge, et allons voir ce qui se passe à la cour de Pharaon. La Bible, à cet égard, nous donnera tous les renseignements désirables. Voici en effet ce qu'on y lit:

« L'on vint dire au roi des Égyptiens que les Hébreux avaient pris la fuite. En même temps le cœur de Pharaon et de ses serviteurs fut changé envers ce peuple et ils dirent : « A quoi avons-nous donc pensé de laisser aller les Israélites, « afin qu'ils ne nous fussent plus assujettis? » Il fit donc préparer son chariot et prit avec lui tout son peuple. Il emmena ainsi six cents chariots choisis et tout ce qui se trouva de chariots dans l'Egypte, avec les chefs de toute l'armée.

« Les Égyptiens poursuivirent donc les Israëlites qui étaient devant et, marchant sur leurs traces, les trouvèrent dans le camp sur le bord de la mer. Toute la cavalerie et les chariots de Pharaon, avec toute son armée, étaient à Phihahiroth, vis-à-vis de Béelsephon.

« Lorsque Pharaon était déjà proche, les enfants d'Israël levant les jeux, et ayant aperçu les Égyptiens derrière eux, furent saisis d'une grande crainte. »

Ainsi parle l'Ecriture. Cette crainte des Hébreux n'était que trop fondée; jamais en effet position ne fut plus critique ni danger plus imminent. Où fuir? En avant se trouvait la mer, en arrière la montagne, sur les côtés l'ennemi, tout autour le désert. L'arrivée de l'armée égyptienne avait même été tellement subite que c'est seulement « quand ils levèrent les yeux » (*levantes oculos*) vers les hauteurs de Béelsephon, qu'ils furent avertis de sa présence. Aussi se répandirent-ils en récriminations amères contre Moïse.

LES HÉBREUX TRAVERSENT LA MER ROUGE; LES ÉGYPTIENS SONT ENGLOUTIS.

« C'est alors, continue l'Exode, que le Seigneur dit à Moïse: « Dis aux enfants d'Israël de partir. Quant à toi, élève

« ta verge, et étends ta main sur la mer et la divise, afin que « les enfants d'Iraël marchent à sec au milieu de la mer. J'en« durcirai le cœur des Egyptiens, afin qu'ils vous poursuivent; « et je serai glorifié dans Pharaon et dans toute son armée, « dans ses chariots et dans sa cavalerie. Et les Égyptiens sau« ront que je suis le Seigneur. »

Voici maintenant comment le livre saint raconte ce double événement :

« Moïse ayant étendu sa main sur la mer, le Seigneur l'entr'ouvrit, en faisant souffler un vent violent et brûlant pendant la nuit, et il la sécha, et l'eau fut divisée en deux. Les enfants d'Israël marchèrent ainsi à sec au milieu de la mer, ayant l'eau qui leur formait comme un mur à leur droite et à leur gauche.

« Les Égyptiens, les poursuivant, entrèrent après eux au milieu de la mer, avec toute la cavalerie de Pharaon, ses chariots et ses chevaux. Mais, lorsque la veille du matin[1] fut venue, le Seigneur fit périr leur armée. Il renversa les roues des chariots et ils furent entraînés dans le fond de la mer. Alors les Egyptiens s'entre-dirent : « Fuyons les Israélites, « parce que le Seigneur combat pour eux. »

« Le Seigneur dit alors à Moïse : « Etends ta main sur la « mer, afin que les eaux retournent sur les Égyptiens, sur leurs « chariots et sur leur cavalerie. »

« Moïse étendit donc la main sur la mer et, dès le point du jour, elle retourna au même lieu où elle était auparavant. Aussi, lorsque les Égyptiens s'enfuyaient, les eaux vinrent audevant d'eux et le Seigneur les enveloppa au milieu des flots, de même que tous les chariots et toute la cavalerie de l'armée de Pharaon. Et pas un seul n'échappa.

« Mais les enfants d'Israël passèrent à sec au milieu de la mer, et les eaux étaient pour eux comme un mur du côté droit et du côté gauche.

« Et ce jour-là le Seigneur délivra Israël de la main des Égyptiens.

« Et ils virent les corps morts des Égyptiens sur le bord de la mer, et les effets de la main puissante que le Seigneur avait étendue sur eux. Alors le peuple craignit le Seigneur, il crut au Seigneur et à Moïse son serviteur. »

1. Les Hébreux, comme les Romains, divisaient la nuit en quatre parties égales, appelées *veilles*, de trois heures chaque. La « veille du matin, » qui était la quatrième et la dernière, correspondait au point du jour.

DE L'ENDROIT OU EUT LIEU LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

M. de Lesseps et avec lui toutes les personnes compétentes qui ont étudié, sur place, cette grave question, en utilisant les données nouvelles fournies par le percement de l'isthme, sont unanimes à reconnaître que le passage de la mer Rouge s'effectua dans les Lacs Amers. Quant au lieu précis du passage, bien que les opinions offrent quelques divergences, il me paraît cependant assez facile à fixer.

La Bible dit que les Hébreux traversèrent la mer Rouge dans l'endroit qui regardait l'emplacement de leur camp. Cet emplacement nous est connu; c'était la plaine de Phihahiroth. Nous savons également que cette plaine correspondait à la partie moyenne des Lacs Amers. D'où je conclus, avec M. Lecointre, que ce fut par le milieu de ces lacs que s'opéra le passage de la mer Rouge.

Ce qui le prouve encore, c'est que les Lacs Amers n'ont dans ce point qu'une largeur d'une douzaine de kilomètres. Or, quelque lente que puisse être la marche d'une multitude où se trouvent des enfants, des vieillards, des infirmes, et que retarde un nombreux bétail, elle peut cependant très-bien faire trois lieues en une nuit, temps indiqué par Moïse comme ayant été celui du passage.

La profondeur des lacs en cet endroit concorde parfaitement aussi avec la description de la Bible. Elle est, en moyenne, d'une cinquantaine de pieds. Les eaux, en s'entr'ouvrant, devaient donc parfaitement figurer les deux murailles qui bordaient le chemin suivi par les Hébreux et qui s'écroulèrent ensuite sur les Égyptiens.

Enfin il n'est pas jusqu'à la vase dont les bourrelets entourent aujourd'hui encore les Lacs Amers comme d'une ceinture, qui ne rappelle que ce fut là que périt l'armée de Pharaon. Cette vase occupait alors le fond des lacs et le Seigneur l'avait solidifiée en la desséchant (*vertit in siccum*) pour le passage des Hébreux; mais, quand vinrent les Égyptiens, elle reprit sa liquidité et, en même temps, dit l'Exode, « les roues furent renversées et les chars entraînés au fond des abîmes, *comme une pierre*. (*Et subvertit rotas curruum, ferebanturque in profundum*, SICUT LAPIS). Cette dernière image donne parfaitement l'idée d'un sol qui s'effondre. Maintenant comment expliquer que cette vase se trouve actuellement au pourtour

des lacs ? C'est qu'à mesure que se forma l'immense cube de sel que nous avons dit avoir pris graduellement la place des eaux évaporées, la pression exercée par ce cube la refoula vers les côtes, où elle s'ammoncela en bourrelets.

La solution que je propose, relativement au point où eut lieu le passage de la mer Rouge, est donc parfaitement d'accord avec les localités et avec les textes. Comme on avait toujours cru, jusqu'au percement de l'isthme, que cette mer se terminait à Suez, il était impossible qu'on arrivât jamais à aucune interprétation satisfaisante.

Ainsi dom Calmet, dans son système, oblige les Hébreux à faire des marches de quinze à vingt lieues par jour dans des pays déserts, montagneux et sans eau. Le P. Sicard, dans le sien, fait de Ramessès un lieu de campement et le place en dehors de la terre de Gessen, ce qui est en opposition directe avec les paroles mêmes de la Bible. Enfin, tous les deux, et c'est là le vice capital de leurs systèmes, font passer la mer Rouge aux Hébreux à l'extrémité actuelle de cette mer, c'est-à-dire là où sa largeur et sa profondeur constituent des obstacles insurmontables. Or, nous venons de démontrer que le passage eut lieu à travers les Lacs Amers.

DES PRODIGES QUI SIGNALÈRENT LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Les prodiges qui signalèrent le passage de la mer Rouge et que Moïse présente comme appartenant à l'ordre des faits surnaturels, ont soulevé bien des objections. La seule réellement sérieuse, celle qui pour beaucoup donne le mot du problème, est la suivante. On a dit :

« Oui, les Hébreux traversèrent la mer Rouge à pied sec et les Egyptiens furent submergés : seulement ce que vous regardez comme un miracle s'explique au contraire tout naturellement. Il suffit pour cela de substituer au mot « miracle » le mot « marée ». Les Hébreux passèrent la mer Rouge à marée basse, c'est-à-dire au moment où le sable était à découvert par le retrait des eaux ; les Égyptiens au contraire furent surpris par la marée haute, c'est-à-dire par le retour des eaux reprenant possession du sable. C'était précisément l'époque des grandes marées. Ainsi s'explique le salut des premiers et la perte des seconds. Moïse, qui avait voyagé beaucoup et étudié de très-près le flux et le reflux de la mer Rouge, dont les Egyptiens avaient d'autant moins l'idée qu'ils habi-

taient dans l'intérieur des terres, Moïse sut faire tourner ainsi, au profit de son peuple, un événement tout naturel qu'il avait prévu et que, dans l'intérêt de sa propre autorité, il fit de plus passer pour un miracle. »

Telle est l'objection. Elle ne tend à rien moins qu'à convaincre la Bible d'infidélité et Moïse d'imposture. Voyons maintenant quelle en est la valeur.

Et d'abord, est-il possible d'admettre que les Égyptiens n'aient pas su que la mer Rouge avait des marées? Comment! Voilà une mer qui baigne plus de cinq cents lieues de leur littoral; c'est le grand bassin de leur flotte et le centre de leur commerce avec les Indes; ils ont des comptoirs dans chacun de ses ports, d'où partent et où aboutissent d'innombrables caravanes : et, dans tout l'entourage de Pharaon, que nous avons dit se composer de l'élite du pays, il ne se trouve pas un individu, un seul, qui sache que cette mer a un flux et un reflux ! Tout cela est fort étrange.

Il y a mieux encore. Vous voulez qu'aucun habitant de la côte n'ait eu la pensée charitable de donner avis au roi du danger qu'il va courir! Par conséquent, nul ne fera pour le chef d'une grande nation, au moment où il est sur le point de compromettre les destinées de tout son peuple, ce qui, sur nos moindres plages, se fait journellement pour les plus vulgaires baigneurs ! En vérité, c'est à s'y perdre.

Sans doute le Seigneur avait dit : « J'endurcirai le cœur de Pharaon. » (*Indurabo cor ejus.*) Mais prenez garde. Cet endurcissement poussé à ce degré cesse d'être naturel. Si donc vous l'invoquez à l'appui de votre thèse, vous ne niez plus le miracle ; vous vous contentez de le déplacer.

Mais enfin j'admets et l'ignorance des Egyptiens [1] et le mutisme des habitants de la côte à l'endroit des marées. Seulement, avant d'aller plus loin, commençons par nous mettre d'accord sur un point.

Il est bien entendu que, Moïse étant le seul historien qui ait décrit le passage de la mer Rouge, nous ne pourrons nous permettre de rien toucher au texte de son récit. Si d'autres historiens avaient raconté le même fait et que leurs versions différassent, chacun serait libre d'adopter celle qui lui sem-

1. Cette prétendue ignorance des Égyptiens n'est comparable qu'à la naïveté de ce petit paysan des PARABOLES du P. Bonaventure, qui, ne connaissant que les cours d'eau formés par l'orage, lesquels se dissipent d'eux-mêmes, s'assit devant une rivière, attendant qu'elle eût cessé de couler. Il est vrai que le héros de cette histoire s'appelait « Pierre l'imbécile ».

blerait la plus véridique. Mais, du moment où il n'y a qu'un historien et, par suite, qu'une version, il faut forcément s'en tenir à celle-là. Ceci posé, voyons ce que dit Moïse.

Il dit que « Les abîmes des eaux se sont solidifiés *au milieu de la mer* » (congregatæ sunt abyssi *in medio maris*) et, un peu plus loin, que « Les enfants d'Israël marchèrent à pied sec *au milieu de la mer* » (filii Israël ambulaverunt per siccum *in medio maris*). Ce n'est donc pas au voisinage des côtes, mais en pleine mer, par conséquent hors de la portée de la marée que s'effectua le passage de la mer Rouge. Cette allégation de Moïse est du reste tout à fait d'accord avec l'endroit que nous avons désigné comme ayant été le point du passage, à savoir le milieu des Lacs Amers, alors golfe Héroopolite.

Mais il y a quelque chose de bien plus concluant encore. Moïse, dans le récit qu'il donne de la catastrophe, dit que « La mer formait *comme un mur à la droite et à la gauche des Hébreux* (erat aqua *quasi murus a dextra eorum et læva*). » Et, dans un autre verset, il reproduit cette même image dans les mêmes termes ; ainsi il dit que « Les eaux étaient pour eux *comme un mur du côté droit et du côté gauche* » (et aquæ eis erant *quasi pro muro a dextris et a sinistris*). C'était donc là le fait le plus saillant, celui qui avait le plus vivement frappé les esprits. Or où trouver, dans le phénomène de la marée, rien qui ressemble à deux murailles ? Quand la mer se retire, elle entraîne ses eaux, laissant peu à peu le rivage à sec, et quand elle revient, elle les ramène, recouvrant graduellement le rivage. On n'a donc jamais l'eau que d'un côté, ce qui réduirait déjà les deux murailles à une. Et encore cette unique muraille n'existe-t-elle pas, puisque le niveau de l'eau, loin de s'élever à pic, s'abaisse et va se perdre comme en mourant. L'hypothèse d'une marée jouant le rôle qu'on lui attribue est donc, en plus des autres motifs allégués plus haut, incompatible avec l'existence des deux murailles, que Moïse désigne d'une manière si formelle.

Je sais bien, et c'est à quoi j'ai voulu faire allusion en parlant du respect dû aux textes, je sais bien qu'il y a un art de leur faire dire ce qu'ils ne disent pas, et, au besoin, le contraire de ce qu'ils disent : c'est de les mutiler. Personne peut-être n'a pratiqué cet art avec plus de succès que M. Renan. Veut-il prouver, par exemple, que Lazare n'était pas véritablement mort, il supprime le fameux *Jam fœtet* « déjà il sent mauvais », qui est le SEUL SIGNE CERTAIN de la mort, et part de là pour conclure que la résurrection du prétendu dé-

funt n'était qu'une comédie bien jouée. Ainsi a-t-on fait pour les deux murailles. On les a passées sous silence et alors on a pu librement aussi donner un démenti aux Ecritures. Eh bien! je fais ici appel à tout homme de science et de conscience, semblable mutilation des textes ne constitue-t-elle pas un faux en citations historiques? Quant à moi, je le déclare hautement, si jamais miracle m'a paru offrir les garanties voulues d'authenticité, c'est celui du « Passage de la mer Rouge ».

LES HÉBREUX S'ACHEMINENT VERS LE SINAI.

(Eaux amères rendues douces.)

Maintenant que voici les Hébreux à l'abri de la poursuite des Égyptiens, ils vont s'acheminer vers le Sinaï pour reprendre ensuite la route de la Terre Promise. Nous ne les suivrons pas jusque-là, car ils mirent quarante ans à faire le trajet, ce qui nous entraînerait un peu loin. D'un autre côté, nous ne pouvons les quitter aussi brusquement sans chercher à savoir ce qu'ils vont devenir, surtout après avoir partagé toutes les émotions de leur délivrance. Accompagnons-les donc quelques pas encore, prenant, comme toujours, la Bible pour guide.

« Après que Moïse eut fait partir les Israélites de la mer Rouge, ils entrèrent au désert de Sur et, ayant marché trois jours dans la solitude, ils ne trouvèrent pas d'eau. »

La position du désert de Sur est d'autant plus facile à fixer qu'il porte encore ce nom. Il s'étend le long de la côte asiatique des Lacs Amers, par conséquent vis-à-vis le point où nous avons dit qu'eut lieu le passage de la mer Rouge. Quant au manque d'eau, toute cette région est effectivement d'une aridité désespérante et cette aridité a dû toujours être la même, car on n'y trouve la trace d'aucun canal.

« Ils arrivèrent ensuite à Mara, dont ils ne purent boire les eaux parce qu'elles étaient amères; c'est pourquoi on lui donna un nom qui leur était propre en l'appelant « Mara », c'est-à-dire amertume. »

Ici encore il nous est facile de nous reconnaître. Ainsi il existe actuellement dans ces parages un puits désigné sous le nom de « Bir Mara » qui paraît bien réellement se rapporter à celui dont parle la Bible. Le verset suivant lève même toute incertitude à cet égard, car on y lit : « Alors le peuple murmura en disant : « Que boirons-nous? » Moïse cria au Sei-

gneur, lequel lui montra un certain bois qu'il jeta dans les eaux, et les eaux devinrent douces. » Or, aujourd'hui encore, les Arabes du désert sont dans l'usage de faire macérer dans ces eaux une espèce d'épine-vinette qui en neutralise l'amertume. La conservation jusqu'à nos jours de cette recette enseignée par Dieu à Moïse n'a rien du reste qui doive nous surprendre, les paroles de la Bible semblant bien plutôt faire consister le prodige dans l'indication du bois que dans sa propriété.

FONTAINE DE MOÏSE.

« Les enfants d'Israël, dit l'Ecriture, vinrent ensuite à Elim où il y avait douze fontaines et soixante-dix palmiers. Et ils campèrent auprès des eaux. »

Maintenant encore, sur la rive asiatique de la mer Rouge et à quelques heures de Suez, existe une sorte d'oasis où se trouvent les douze sources et les tronçons des soixante-dix palmiers. C'est l'oasis que nous avons désignée déjà sous le nom de « Fontaine de Moïse ». L'aspect des lieux est resté tellement le même qu'on se croirait presque au lendemain du jour où les Hébreux y installèrent leur camp. Et, pour que l'illusion soit plus complète, on aperçoit dans le lointain se dessiner la chaîne du Sinaï. La qualité de l'eau a seule subi de notables changements, probablement par suite de quelque mouvement du sol ayant produit l'infiltration des eaux de la mer Rouge à travers les sables.

Ainsi, il résulte du récit de Moïse que, de son temps, l'eau de ces sources était très-potable. Aujourd'hui elle l'est à peine et c'était seulement, par suite de leur pénurie absolue d'eau, que les habitants de Suez étaient réduits à en faire usage. Mais, maintenant qu'ils ont le canal d'eau douce, elle ne sert plus qu'à l'arrosage des jardins légumiers qui, sur une étendue de quatre à cinq hectares, environnent les sources.

La Fontaine de Moïse est l'excursion obligée de tout étranger qui visite Suez[1]. Seulement son nom de « Fontaine de Moïse » prête facilement à l'erreur. Ainsi, les guides, soit par ignorance, soit pour exciter votre curiosité, vous affir-

1. C'est en venant de visiter ces fameuses Fontaines, que Bonaparte, surpris par la marée, faillit être englouti dans la mer Rouge; événement qu'on s'est plu bien à tort à rapprocher de celui qui causa la perte de Pharaon, puisqu'il ne se passa ni aux mêmes endroits, ni par les mêmes causes.

ment que c'est la même eau que Moïse fit jaillir du rocher en le frappant de sa verge. Or il n'en est rien. Moïse, nous venons de le voir, dit positivement au contraire qu'en arrivant à Elim, les enfants d'Israël y trouvèrent douze fontaines. Dans quel but donc en eût-il créé une nouvelle? D'ailleurs, d'après le récit même de la Bible, le miracle eut lieu bien plus près du Sinaï. Voici en effet ce qu'on y lit :

« Toute la multitude des enfants d'Israël étant partie du désert de Sin (aujourd'hui désert de Suez) campa à Raphidim où il ne se trouva pas d'eau à boire pour le peuple.

« Et ils murmurèrent contre Moïse, en disant : « Pourquoi « nous avez-vous fait sortir de l'Egypte, pour nous faire mourir « de soif, nous et nos enfants et nos troupeaux!... » Moïse cria alors au Seigneur, et le Seigneur lui dit : « Marchez devant le « peuple : menez avec vous des anciens d'Israël; prenez en « votre main la verge dont vous avez frappé la mer, et allez « jusqu'à la pierre d'Horeb. Je me trouverai là moi-même « présent devant vous. Vous frapperez la pierre et il en sor- « tira de l'eau afin que le peuple ait à boire. »

« Moïse fit devant les anciens d'Israël ce que le Seigneur lui avait ordonné et l'eau jaillit. »

Ce n'est donc pas à l'oasis d'Elim mais au mont Horeb que se trouve la fontaine miraculeuse de Moïse[1]. Un monastère s'élève aujourd'hui sur son emplacement.

— Le jaillissement de l'eau du rocher n'est pas le seul miracle qui se soit opéré dans cette plaine dont nous ne pouvions détacher nos regards et qui s'étend de Suez au Sinaï. C'est là également que se manifesta pour la première fois le prodige connu sous le nom de « Pluie de la manne ». Je n'en aurais peut-être pas parlé si un chimiste éminent, M. Berthelot, n'en avait fait dernièrement l'objet d'un travail tout spécial qui, malgré les erreurs dont il fourmille, attend encore sa réfutation. On m'excusera donc d'en dire quelques mots.

1. Beaucoup de personnes croient aussi que ce fut en frappant la pierre d'Horeb que Moïse éprouva cette hésitation et ce doute qui lui valurent de ne pas entrer dans la Terre Promise. C'est encore là une erreur, le miracle dont il s'agit ayant eu lieu beaucoup plus tard et loin du Sinaï. « Ainsi, dit la Bible, Moïse ayant reçu du Seigneur, *comme pour la pierre d'Horeb*, l'ordre de frapper un rocher aride, s'écria devant le peuple : « Pouvons-nous faire sortir « de l'eau de cette pierre? » Et il frappa le rocher DEUX fois avec sa verge. L'eau jaillit aussitôt en abondance. Alors le Seigneur lui dit : « Puisque vous ne « m'avez pas cru et que vous ne m'avez pas sanctifié devant les enfants d'Israël, « vous n'entrerez point avec ces peuples dans la terre que je leur donnerai. »

PLUIE DE LA MANNE.

Voici comment s'exprime M. Berthelot :

« Ils partirent d'Elim, et le peuple des fils d'Israël vint au désert de Sin qui est entre Elim et le Sinaï. Et il murmura contre Moïse et Aaron. Ils leur dirent : « Pourquoi nous avez-« vous conduits dans ce désert pour faire périr de faim toute « cette multitude? » Or Dieu dit à Moïse : « Voici que je ferai « pleuvoir le pain du ciel.» On vit apparaître dans le désert une substance menue et comme pilée, semblable à de la gelée blanche. A cette vue, les fils d'Israël se dirent les uns aux autres : *Man-hu*, ce qui signifie : « Qu'est-ce que cela? » Et la maison d'Israël appela cette substance *man* . Son goût était pareil à celui du miel. Or les fils d'Israël mangèrent la manne pendant quarante ans. Ils s'en nourrirent jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus aux frontières de la terre de Chanaan. »

M. Berthelot fait suivre ce résumé de l'explication suivante :

« Aujourd'hui l'origine de la manne recueillie sur le Sinaï peut être regardée comme fixée, d'après les recherches faites sur place par MM. Ehrenberg et Hemprick. « La manne, dit Ehrenberg, se trouve encore de nos jours dans les montagnes du Sinaï. Elle y tombe sur la terre des régions du ciel, c'est-à-dire du sommet d'un arbrisseau. Les Arabes l'appellent *man*. Les Arabes indigènes et les moines grecs la recueillent et la mangent avec du pain en guise de miel. Je l'ai vue tomber de l'arbre et l'ai recueillie et dessinée. Cette manne découle du *Tamarix mannifera* et se produit sous l'influence de la piqûre d'un insecte (*coccus manniparus*). »

Ainsi, d'après MM. Ehrenberg et Berthelot, la manne du Sinaï dont se nourrirent les Hébreux était de même nature et de même provenance que la manne actuelle du tamaris. Mais, avant d'aller plus loin, il n'est pas sans intérêt de voir quelles mutilations ces deux savants ont dû faire subir au texte sacré pour rendre possibles de semblables suppositions.

La Bible dit :

« La manne tombait pendant six jours, mais ne tombait pas le septième, parce que c'était le jour du sabbat. »—*Supprimé*.

« Elle ne se gardait qu'un seul jour. Dès le lendemain on la trouvait gâtée et pleine de vers. » — *Supprimé*.

« Il fallait en excepter le jour du sabbat. Aussi en faisait-on, la veille, une double provision, et alors elle se conservait parfaitement. » — *Supprimé*.

Voilà une manière « d'accommoder les textes » qui simplifie singulièrement les questions. Nous l'avons déjà signalée, en la qualifiant, à propos du Passage de la mer Rouge. Mais c'est peu, pour une certaine école, de retrancher ainsi ce qui gêne, il faut au besoin savoir créer de toutes pièces ce qui peut servir. Ainsi a procédé M. Ehrenberg. Il peuple de sa propre autorité le désert de forêts dont la Bible, nulle part, ne dit un mot et, tandis qu'elle fait tomber la manne du ciel (*de cœlo*), lui la fait tomber des SOMMITÉS D'UN ARBRISSEAU, absolument comme si ciel et arbrisseau étaient synonymes. Les sommités d'un arbrisseau! En vérité cela tourne à la mystification [1].

Sans doute il existe çà et là dans le désert de petits arbustes, de la famille des tamaris, qui sécrètent, par la piqûre d'un puceron, une matière gommeuse et sucrée. M. Ehrenberg les a vus et je les ai vus comme lui. Mais prétendre que la manne qui en découle est la même que la manne du Sinaï dont se nourrissaient les Hébreux n'est pas chose soutenable. Comparons plutôt ces deux mannes.

La manne du Sinaï, nous le savons, tombait le soir comme une pluie fine sur le sol ; sa forme rappelait celle des graines de coriandre ; elle se renouvelait chaque jour, sauf un, aussi abondante que la veille ; elle ne se conservait que vingt-quatre heures, à l'exception du jour du sabbat, où il n'en tombait pas ; enfin — et c'est encore là un détail essentiel que ces messieurs ont omis — « les Hébreux la mettaient cuire dans des vases et en faisaient des tourteaux qui avaient le goût d'un pain pétri avec de l'huile. »

Au contraire, la manne du tamaris s'étale à la manière d'une rosée *sur* l'arbuste, et non sous l'arbuste auquel elle adhère; il n'en tombe que des parcelles sur le sol; sa forme n'est pas celle de graines, mais de larmes, d'où le nom de « manne en larmes » sous lequel on la désigne communément; sa sécrétion n'offre non plus aucune intermittence; elle se conserve indéfiniment ; enfin, par l'action du feu, loin de durcir, elle prend la consistance d'un sirop.

1. Et comme on ne saurait non plus parler de choses religieuses sans donner, en passant, un « coup de patte » à ceux qui croient, M. Ehrenberg ajoute en note : « Les moines grecs prétendent que la manne ne tombe que sur le toit de leur couvent. » Ils prétendent cela ! Mais avant de vouloir faire ainsi de l'esprit à leurs dépens, vous auriez bien dû réfléchir que les SOMMITÉS D'UN ARBRISSEAU qui tient au sol, ne peuvent atteindre, encore moins dépasser le toit d'un couvent. Jamais donc les moines n'ont pu dire pareille stupidité.

Il résulte de ces caractères différentiels qu'entre la manne du Sinaï et celle du tamaris, il n'y a de commun que le nom. Et encore ce nom constitue-t-il lui-même une objection de plus à la théorie qui fusionne ces deux mannes.

Ainsi le mot « man » que l'usage a vulgarisé, n'est autre que l'exclamation par laquelle les Hébreux manifestèrent leur surprise de voir, un matin, la terre toute couverte d'une poudre blanche et grenue. Or, si réellement cette poudre provenait des tamaris, il faudrait admettre que ces arbrisseaux se seraient tous donné le mot pour produire en une même nuit une substance qu'ils n'avaient jamais sécrétée jusqu'alors. Est-ce assez absurde?

Puis voyez-vous toute une population de trois millions d'individus réduits à faire la « cueillette » de cette manne? Mais, telle est la rareté de l'arbuste qui la produit, qu'ils n'en auraient pas eu pour un repas. Et comme elle provient de la piqûre d'un puceron, il leur eût fallu ensuite attendre des semaines et même des mois que, par de nouvelles piqûres, l'insecte l'eût renouvelée. Pendant ce temps-là, ils seraient tous morts de faim jusqu'au dernier.

Mais il y a mieux encore. Cette fameuse manne du tamaris, qui aurait joué un si grand rôle dans l'alimentation des Hébreux, se trouve précisément être, ce que nous autres médecins savions déjà, un médicament et non un aliment. Laissons parler M. Berthelot :

« L'analyse montre que la manne du tamaris renferme du sucre de canne et du sucre interverti. C'est un miel véritable, complété par la présence de la dextrine. On voit en même temps que CETTE MANNE NE SAURAIT SUFFIRE COMME ALIMENT, puisqu'elle ne contient pas de principe azoté. »

Elle ne saurait suffire comme aliment! L'aveu est précieux. Comment, après l'avoir fait, iriez-vous encore vous élever contre les miracles de la Bible? Car enfin admettre que toute une nation, pendant quarante ans, s'est nourrie à l'aide d'une substance dépourvue précisément de qualités nutritives, c'est supposer le plus grand de tous les miracles.

Il est vrai que vous ajoutez : « Aussi les aliments animaux lui étaient-ils associés. » Pardon. Ceci est une grosse erreur. Sans doute, de temps en temps, des volées de cailles venaient s'abattre dans leur camp pour les *décarémer*, mais leur régime quotidien était la manne. C'était même là un de leurs grands griefs contre Moïse. « Qui nous donnera, lui disaient-ils, de « la chair à manger? *Quis dabit nobis ad vescendum carnes?*

« La manne nous sort par les yeux (mot à mot, nos yeux ne « voient que manne). *Nihil aliud respiciunt oculi nostri nisi « man.* » Il était impossible, ce me semble, de s'exprimer en termes plus énergiques et plus clairs.

Ainsi donc il n'y a rien de fondé ni même de raisonnable dans ce rapprochement entre la manne du Sinaï et celle du tamaris. Vouloir que cette dernière ait pu nourrir le peuple hébreu pendant quarante ans, c'est comme si on disait que, dans nos climats, toute une population a pu vivre quarante ans également à l'aide de mûres, ou mieux de graines de ricin, le ricin, étant comme la manne, un purgatif.

— Mais en voilà assez sur ces digressions qui finiraient par nous faire perdre de vue l'objet de notre voyage. Laissons donc les fils d'Israël continuer leur route vers le Sinaï et regagnons Suez.

DE SUEZ AU CAIRE.

Nous quittâmes Suez, le 21 novembre au matin, n'y ayant séjourné que vingt-quatre heures. C'était bien assez pour l'intérêt qu'offre la ville par elle-même, et beaucoup trop pour les sentiments qu'inspire sa population, en grande partie formée de tous les coupe-jarrets du globe ; je n'ai vu de ma vie figures plus patibulaires. En revanche, ce fut avec un véritable serrement de cœur que nous nous séparâmes du *Thabor*. Comment en eût-il été autrement ? Nous venions d'y passer quinze jours au milieu d'une société choisie entre toutes par son esprit, ses manières et sa parfaite urbanité. Aussi ai-je conservé de ces relations improvisées le plus charmant souvenir.

Le chemin de fer qui relie Suez au Caire longeait autrefois la route des caravanes, en contournant les montagnes de l'Attaka. Aujourd'hui il remonte d'abord vers le nord, parallèlement au canal, pour rejoindre Ismaïlia, d'où il se dirige vers la capitale de l'Egypte.

Au sortir d'Ismaïlia, on se trouve en plein désert. Mais, depuis la station de Tell-el-Kébir, on entre dans cette partie de la terre de Gessen appelée « l'Ouady. » On voit alors peu à peu la fertilité renaître. Bientôt même la végétation devient tellement splendide qu'on éprouve quelque chose d'analogue à ce que les Hébreux durent ressentir en apercevant la Terre Promise. On est au cœur du « jardin de l'Egypte. »

Là se trouve la station de Zagazig, l'ancienne Bubaste. Cette

ville a eu de tout temps une certaine importance, qu'elle a due à la branche du Nil qui baigne ses murs. C'est de cette branche que partait le canal des Pharaons, dont la création remontait à 1500 ans avant l'ère chrétienne, lequel faisait communiquer la Méditerranée avec la mer Rouge par l'intermédiaire du fleuve [1], comme c'est de cette branche que part le canal d'eau douce, œuvre de M. de Lesseps, qui alimente Ismaïlia, Port-Saïd et Suez.

En quittant la station de Zagazig, nous traversâmes une campagne admirablement cultivée, puis enfin, nous fîmes notre entrée, à sept heures du soir, dans la gare du Caire.

LE CAIRE.

C'était le soir même de notre arrivée que le Khédive donnait dans son palais le grand bal qui devait clore les fêtes de l'inauguration. Aussi n'eûmes-nous que le temps de nous rendre à l'hôtel et d'y faire nos préparatifs de toilette.

A dix heures, nous étions au bal. Ce fameux bal dont on avait raconté d'avance tant de merveilles, nous intéressa beaucoup moins que celui d'Ismaïlia. D'abord, il avait le tort d'arriver en second; puis tout y était beaucoup plus encore à l'européenne : costumes, danses, musique, cérémonial. Il se termina, de même, par un souper plantureux.

Bien que nous nous fussions retirés fort tard, nous étions, le lendemain matin, sur pied de très-bonne heure, tant nous étions impatients de faire connaissance avec la capitale de l'Égypte. L'hôtel où nous étions descendus s'appelle l'hôtel Abbat. Sa situation est des plus heureuses. Il occupe le centre du quartier franc et donne sur une sorte de boulevard, en même temps qu'il a vue sur l'Esbékyèh, la place la plus importante du Caire. Nous pûmes donc, de nos fenêtres, avoir un avant-goût des surprises qui nous étaient ménagées. Malheureusement, la première fut une déception. Ainsi cette place si

1. C'est par ce canal que la reine de Saba, partie des bords de la mer Rouge, gagna sur sa trirème la Méditerranée pour se rendre à Jérusalem où l'attendait Salomon. C'est par ce canal également que Cléopâtre, après la bataille d'Actium, se proposait de conduire les débris de sa flotte de la Méditerranée dans la mer Rouge, pour la soustraire, ainsi qu'elle-même, au vainqueur, lorsqu'elle en fut empêchée par les eaux basses du Nil qui, à ce moment, n'était plus navigable. Il fut détruit vers la fin du huitième siècle par le kalife Abou-Giaffar-el-Mansour, et depuis lors ne fut jamais rétabli.

vantée de l'Esbékyèh qui jadis, par ses constructions mauresques, ses boutiques en plein vent et les exercices de ses baladins formait, dit-on, un spectacle si curieux et si étrange, a été transformée en une espèce de square sans goût et sans style. On a même poussé le vandalisme jusqu'à faire disparaître la fameuse galerie où se promenait Kléber, quand il fut poignardé par le jeune Arabe dont le squelette figure aujourd'hui dans le muséum de Paris. Cette galerie résumait en quelque sorte l'histoire de l'Égypte à cause des mouvements populaires et des révolutions dont elle avait été le théâtre. Il est vrai qu'on l'a remplacée par un quinconce tiré au cordeau!

Mais nous ne sommes pas venus au Caire pour faire nos remarques du haut d'un observatoire. Pénétrons donc au cœur même de la cité.

PROMENADES DANS LE CAIRE.

Le Caire est, après Constantinople, la ville la plus belle et la plus grande de l'Orient. C'est aussi celle qui conserve le mieux son caractère original, car, si on en excepte les quartiers neufs où se retrouve la mauvaise manière italienne, elle est restée une ville purement Sarrasine. On y compte huit rues principales. La plus intéressante à visiter est le mouski ou « quartier franc », qui part de l'Esbékyèh. Aussi est-ce vers elle que nous nous dirigerons.

Le Mouski représente une rue longue, étroite et sinueuse, que borde une double rangée de maisons de deux ou trois étages. Du faîte de ces maisons partent des tentures qui, se joignant au-dessus de la rue, forment une sorte de voûte destinée à intercepter les rayons solaires, et à adoucir ainsi ce que la chaleur et la lumière auraient de trop intense. La façade de chaque habitation est communément bariolée de grandes bandes, alternativement rouges et blanches, dont la matière première est la brique et la chaux. Les fenêtres en sont grillées et le treillage en est tellement fin qu'on ne peut distinguer d'en bas si quelqu'un est placé derrière. Quelquefois cependant on aperçoit comme des ombres se mouvoir. Aussi, pour peu que, sur cette terre classique de la chevalerie, vous ayez de la poésie dans l'âme et du roman dans le cœur, vous pouvez supposer que quelque odalisque plonge sur vous ses regards de gazelle. Ces fenêtres portent le nom de « moucharabièhs ».

Au rez-de-chaussée des maisons se trouvent les boutiques.

Ce sont des espèces de loges rappelant assez par leurs dimensions, leur forme et leur ornementation, ces échoppes qu'occupent nos écrivains publics et nos débitants de margotins. La partie qui avance sur la rue présente une établie en planche où le marchand, — jamais de marchande,— se tient accroupi à la manière des tailleurs, et d'où il peut aisément atteindre à ses côtés et derrière lui les objets disposés dans des rayons. Les acheteurs ne sauraient y pénétrer, car l'air et l'espace leur manqueraient également. C'est donc dans la rue que se font les transactions.

Voilà pour les boutiques. Quant aux bazars, ces fameux bazars dont on parle tant, ils ne sont autres que la réunion de plusieurs de ces échoppes symétriquement disposées dans des sortes de carrefours ou de halles. Là se trouvent entassées d'énormes richesses, mais sans cet art de l'étalage qui en rehausse le prix en en doublant l'éclat.

Après les boutiques et les bazars, les seuls monuments qui méritent d'être visités sont les mosquées.

Autrefois l'accès des mosquées était rigoureusement interdit aux infidèles. Il fallait pour y pénétrer un firman spécial, faveur qu'on n'accordait qu'à quelques grands personnages, et encore était-on soumis, en y entrant, à certaines formalités humiliantes. Combien les choses ont changé! L'accès des mosquées est presque aussi libre aujourd'hui que celui de nos églises, et, une fois introduit, c'est à qui vous fera le plus d'avances et de courbettes, y compris le desservant, pour obtenir quelque *batchich* (pourboire).

Il existe au Caire près de 400 mosquées, mais qui en a vu une les a vues toutes, car elles sont toutes copiées sur le même modèle. Ainsi on vous introduit d'abord dans une cour à portique où se trouve la fontaine des ablutions, puis après vous avoir fait traverser une autre grande pièce destinée au populaire, vous pénétrez dans l'enceinte sacrée qui renferme le maître-autel et la chaire à prêcher. Tout cela est nu et froid comme un temple protestant.

La plus remarquable de ces mosquées, comme architecture, est celle du sultan Hassan : la plus riche, comme ornementation intérieure, est celle de Méhémet-Ali; c'est aussi la plus moderne. Mais pour cette dernière, comme pour le palais du vice-roi que nous avons visité à Alexandrie, on a singulièrement abusé du pastiche et du trompe-l'œil.

La mosquée de Méhémet-Ali se trouve dans la citadelle, vieux château fort, construit par Saladin, d'où l'on jouit

d'une vue admirable sur la ville. C'est dans ses murs que s'accomplit le sanglant drame du « Massacre des mamelouks. » On nous montra le préau où ceux-ci s'étaient réunis, attendant l'arrivée du pacha qui les avait convoqués comme pour une fête, lorsque tout d'un coup des batteries qu'on avait masquées vomirent la mort dans leurs rangs. Ce fut une boucherie épouvantable. Un seul, lançant son cheval à travers une brèche de la muraille, réussit à gagner le désert. Il devint plus tard gouverneur de Jérusalem.

Si une visite aux mosquées est de rigueur pour tout étranger, une visite au grand hôpital de Kasr-el-ainy ne l'est pas moins pour tout médecin. Je n'eus donc garde de l'oublier.

Je fus reçu par le directeur, S. Exc. Mohammed-Aly-Bey, dont je ne saurais assez louer la haute courtoisie. Il voulut bien m'accompagner dans les diverses salles de ce magnifique établissement, et me faire voir nombre de ces affreuses maladies que nous ne connaissons plus chez nous que par les récits de la Bible et du livre de Job; telles sont, surtout, l'éléphantiasis, le sarcocèle et la lèpre. Heureusement, grâce aux progrès de la chirurgie moderne, qui a de si dignes interprètes à l'école du Caire, la plupart de ces maladies, réputées jusqu'alors incurables, sont traitées actuellement avec un remarquable succès.

Mais, pour voir des maladies particulières à l'Orient, il n'est pas besoin d'aller jusque dans l'intérieur de l'hôpital; il suffit de se promener dans les rues de la ville. Sur vingt personnes que vous rencontrez, la moitié sont atteintes de l'affection connue sous le nom « d'ophthalmie d'Egypte : » aussi le Caire est-il la métropole des borgnes et des aveugles.

Dans le désert, l'ophthalmie dépend surtout de la réverbération du sable échauffé par un soleil ardent; dans les villes, du refroidissement subit de l'atmosphère et de son humidité excessive aux approches du soir. Mais il est une autre cause, particulière aux populations musulmanes, qui exerce partout, dans le désert comme dans les villes, des ravages encore plus désastreux.

Ainsi l'un de nos grands sujets d'étonnement, c'était de voir des essaims de petites mouches groupés autour des yeux des jeunes enfants qui n'en paraissaient pas autrement incommodés. Et cependant leurs paupières étaient tuméfiées, saignantes et rongées sur les bords ! Voici l'explication qu'on nous en donna. La loi de Mahomet défend de faire du mal à aucun être vivant « fût-ce même une mouche. » Prenant

stupidement ce précepte à la lettre, les parents empêchent leurs enfants, dès l'âge le plus tendre, de chasser ceux de ces insectes qui viennent s'attaquer à leurs yeux dont la sensibilité finit graduellement par s'émousser, et cela dans la crainte qu'ils n'en écrasent quelques-uns. C'est seulement vers l'âge de sept à huit ans, c'est-à-dire à l'époque où l'on peut compter sur leur adresse, qu'ils sont libres d'agir. Mais alors, pour beaucoup, le mal est déjà fait, mal à jamais irrémédiable, car la cornée est devenue opaque. Vainement vous essayerez d'éclairer ces populations qu'abrutit le fatalisme; on vous répondra toujours par le mot sacramentel : « C'était écrit! »

Au Caire, comme dans toutes les villes d'Orient, les habitants sortent peu de chez eux pendant le jour; les rues à ce moment sont donc à peu près désertes : mais, quand arrive le soir, les principaux quartiers, et surtout le Mouski, offrent un mouvement et une animation extraordinaires. Seulement, comme il n'y a pas de trottoirs, ânes, chevaux, voitures, piétons, se mêlent et se confondent sans ordre et cependant sans accident. C'est un vacarme assourdissant. Par moments, l'air retentit des cris fortement accentués de : *Schmaleck* ou *guarda!* (Gare! gare!) Ce sont les saïs qui avertissent de faire place pour laisser passer quelque équipage.

Ces saïs sont de tout jeunes hommes de 15 à 20 ans, choisis parmi les types les plus purs de la race arabe. Ils précèdent l'attelage, munis chacun d'une torche de résine appelée *machalla*. Leur costume est charmant. Il se compose d'un gilet de velours brodé d'or, d'une large ceinture bleue, d'une jaquette blanche et d'une chemise de gaze dont les longues manches, fendues jusqu'à l'épaule, flottent en arrière comme les deux ailes d'un surplis. Leur tête est surmontée d'une petite calotte coquettement posée sur le côté. Autour de leur jambe fine et nerveuse est noué un ruban en poil de chameau. Enfin, une fois lancés, ils fendent l'air avec l'agilité de la gazelle.

Nous vîmes ainsi défiler tout ce que le Caire renferme de plus élégant et de plus aristocratique. Mais, ce qui excita au dernier point notre curiosité, ce fut l'arrivée des voitures du harem.

Le cortége se composait de cinq à six lourds carrosses, dont les glaces étaient baissées, et qui contenaient chacun quatre jeunes femmes tout habillées de blanc. Elles étaient coiffées en cheveux et plusieurs avaient le visage complétement à découvert; chez les autres, il était légèrement dissimulé par un

voile très-transparent. A leur manière de nous regarder, nous jugeâmes qu'elles partageaient la curiosité qu'elles nous inspiraient. Toutes offraient ce plantureux embonpoint si apprécié des Orientaux. Quant à leurs traits, il était difficile de s'en rendre un compte exact, tant elles étaient maquillées de rouge, de noir et de blanc. En résumé, elles n'auraient obtenu à Paris qu'un médiocre succès de beauté.

Les cavaliers qui composaient l'escorte étaient de jeunes nègres, paraissant avoir de 25 à 30 ans, de bonne mine, la figure pleine, mais sans traces de barbe. Leur maintien avait quelque chose de grave et d'un peu solennel. Ils montaient des chevaux noirs, portaient des redingotes de même couleur, boutonnant droit, et avaient la tête couverte du fez traditionnel. La population leur témoignait les plus grands égards. Nous nous demandions quel pouvait être ce bataillon d'élite, lorsque l'un d'eux, élevant la voix pour donner un ordre, fit entendre des sons tellement flûtés et argentins que ce fut pour nous toute une révélation : c'étaient les eunuques du harem. Grand fut notre étonnement, car nous nous serions bien plutôt attendus à voir, au lieu de jeunes hommes bien pris et bien tournés, des espèces d'escogriffes, longs et osseux, comme on les représente dans les gravures.

Quant aux femmes du Khédive, elles continuèrent à circuler au milieu de la foule, puis se retirèrent vers minuit, comme de simples mortelles. Nous ne pouvions en croire nos yeux. Eh quoi! C'étaient là les descendantes de ces superbes odalisques, que jamais infidèle n'aurait osé souiller d'un seul de ses regards sous peine des châtiments les plus terribles! C'est qu'en Orient, la femme, elle aussi, s'est singulièrement émancipée, et, du train dont vont les choses, le moment n'est peut-être pas loin où elle s'inspirera plus encore des articles de la *Gazette rose* que des préceptes du Coran.

Du reste, le Khédive a été le premier à donner l'exemple de cet oubli de l'ancienne étiquette. Ainsi, nous le rencontrions à tout instant dans les rues du Caire, conduisant lui-même sa petite voiture d'osier, véritable panier parisien, et n'ayant d'autre suite qu'un laquais debout derrière lui. Toutefois, il croirait déroger en se montrant en public avec ses femmes. Celles-ci vivent confinées dans un coin isolé de son palais, où on leur prodigue les chatteries les plus propres à augmenter leur embonpoint, absolument comme dans nos fermes on engraisse les volailles pour les rendre dignes de figurer sur la table du maître.

Voilà de ces contrastes comme on n'en voit qu'en Orient. On affiche de grands airs de civilisation européenne, et au besoin de popularité bourgeoise; mais, d'un autre côté, n'osant ou ne voulant pas rompre avec un passé odieux, on continue de mutiler l'homme et d'avilir la femme.

DERVICHES TOURNEURS.

Tandis que les maisons particulières sont rigoureusement closes pour tout étranger, le collége des derviches, espèces de moines musulmans, est ouvert, au contraire, chaque vendredi et ils s'y livrent en public à leurs exercices. Aussi, le vendredi, 26 novembre, nous y étions-nous tous donné rendez-vous. La représentation, — car nous allons voir que c'en était une, — commença par les derviches tourneurs. Voici les scènes étranges dont nous fûmes témoins :

Figurez-vous d'abord une vaste rotonde dont le centre est occupé par un parquet parfaitement uni et ciré, et qu'entoure une balustrade circulaire à hauteur d'appui. Il y a dans un coin une petite tribune pour l'orchestre. En arrière sont rangés des bancs pour les spectateurs, et, derrière ces bancs, règne un espace libre où l'on peut circuler. Le tout est recouvert d'une toiture en forme de dais, que supportent des piliers bariolés de blanc et de bleu et enguirlandés de versets du Coran. Comme nous étions arrivés de bonne heure, nous choisîmes nos places, puis nous attendîmes l'arrivée des derviches.

Le premier qui entra fut l'iman, leur chef. C'était un assez bel homme, à barbe grisonnante, portant le turban au lieu du fez qu'affectionnent surtout les Turcs de la réforme. Il se tint debout au milieu de l'enceinte réservée.

Il fut bientôt suivi des autres derviches, au nombre d'une vingtaine environ. Ceux-ci s'avancèrent lentement et défilèrent devant lui, deux par deux, en le saluant avec les marques du plus profond respect. Le plus âgé pouvait avoir vingt-cinq ans, le plus jeune dix. Ils portaient tous un bonnet de feutre, à poil ras, que je ne saurais mieux comparer pour la forme et la teinte qu'à un pot de fleurs renversé. Nous ne pûmes pas d'abord juger de leur costume, car ils se drapaient dans un manteau couleur de fantaisie où dominaient le vert et le jaune. Mais, quand ils l'eurent ôté pour commencer leurs évolutions, nous vîmes que ce costume consistait en une veste et un gilet blanc, une immense jupe plissée, de

couleur safran, et des caleçons blancs, fort étroits, descendant jusqu'aux chevilles. Leurs pieds étaient nus.

Après les prières et les génuflexions d'usage, les derviches firent processionnellement le tour de l'enceinte, s'inclinant de nouveau devant l'iman qui les bénissait à mesure par une sorte de passe magnétique. Quand tous eurent ainsi reçu la consécration religieuse, ils s'arrêtèrent. A ce moment l'orchestre, silencieux jusqu'alors, préluda par quelques notes un peu vagues, puis se mit à jouer des espèces de valses. Il se composait de flûtes, qui exécutaient des variations et des trilles, et de tarboukas, espèces de tambours de basque, qui marquaient la basse. Étrange mélodie que celle-là !

Cependant les derviches, tout à l'heure si calmes et si recueillis, manifestèrent une animation singulière ; leurs attitudes s'affermirent ; une sorte de trépidation nerveuse s'empara de tout leur être ; enfin l'un d'eux ouvrit les bras, les éleva et se mit à tourner sur lui-même, presque sans changer de place. Son exemple fut suivi par un second, puis par un troisième, et bientôt toute la bande s'ébranla comme entraînée par le même élan. Le pas qu'ils exécutaient rappelait assez notre pas de valse à trois temps. Rien de souple et d'onduleux comme leurs mouvements; nul effort sensible; aucune fatigue apparente. On aurait dit qu'ils obéissaient machinalement à une sorte d'impulsion giratoire, comme ces toupies qui, dans leur immobilité apparente, semblent s'endormir au bruit de leur ronflement. Les uns avaient les bras croisés au devant de leur poitrine; d'autres les tenaient ouverts dans l'attitude du crucifiement; quelques-uns s'appuyaient le front sur l'avant-bras, comme sur un oreiller mystique ou, au contraire, se renversaient la tête en arrière, ne laissant voir que leurs yeux mollement convulsés. Chez tous, la physionomie respirait l'extase, et de leurs lèvres entr'ouvertes par un sourire indicible s'échappait une légère écume.

Que voyaient-ils dans ces visions qui les charmaient? Sans doute les splendeurs d'Allah, les montagnes d'ambre et de myrrhe du paradis de leurs rêves, et la silhouette éblouissante des houris.

L'iman était le seul qui ne prît point part à cette chorégraphie. Il se promenait gravement, comme un maître de ballet, parmi les groupes, frappant des mains de temps à autre pour presser ou pour ralentir l'orchestre, ou bien encore pour encourager les valseurs. Par moments, la musique se taisait et les danses se suspendaient. Alors les derviches, laissant tomber

leurs bras le long de leur corps, recommençaient leur procession dans l'enceinte, puis, après avoir ainsi repris haleine, se mettaient à tourner de nouveau.

Vers la fin, une sorte de *furia* s'empara de toute la bande. Ils ne tournaient plus, ils tourbillonnaient. L'orchestre luimême, par la rapidité de son jeu, sembla possédé du même vertige. Lorsqu'ils furent à bout de force, ils s'affaissèrent sur eux-mêmes, non pas brusquement, mais en tournoyant, comme ces danseurs qui pirouettent sur un pied ou plutôt comme ces jeunes filles qui s'amusent à engouffrer le vent sous leur robe pour faire ce qu'elles appellent « le fromage ». Il y eut un moment où ils se trouvèrent tous ainsi accroupis sur le parquet. Alors l'iman s'approcha successivement de chacun et, le touchant du doigt, murmura à son oreille quelques paroles que lui seul entendit. L'effet en fut magique. Ils se relevèrent, se mirent sur deux rangs, puis sortirent de la salle, graves et silencieux, comme des acteurs dont le rôle est terminé et qui abandonnent la scène.

Nous aussi, nous quittâmes la place. Seulement nous nous sentions tout étourdis, comme des gens qui ont un commencement de mal de mer.

DERVICHES HURLEURS.

Les derviches hurleurs n'occupent pas le même corps de bâtiment que les derviches tourneurs. La pièce où ils se réunissent en est séparée par un couloir dans lequel nous nous engageâmes. Mais, à peine y avions-nous fait quelques pas que nos oreilles furent frappées d'un bruit sourd, confus, étrange, semblable au grommellement d'une ménagerie qui exprime sa mauvaise humeur de ce que l'heure de la nourriture se fait trop attendre. Nous continuâmes d'avancer; le bruit s'accentua davantage. Enfin nous fûmes jusqu'au bout. Oh! alors, quel hideux spectacle s'offrit à nos regards!

Debout, dans une cour en plein air, et isolés de l'assistance par une grossière balustrade, se tenaient sur une même ligne une douzaine d'énergumènes, plus affreux les uns que les autres. La lèvre écumeuse, l'œil brillant comme la prunelle du chacal, le visage ruisselant et livide, ils se balançaient en cadence, reculant d'un pas, puis se ruant en avant par une sorte d'élan brisé, comme ces dogues en furie qu'une chaîne tient rivés à leur loge. Chaque élan était accompagné d'un

formidable *Allah-hou!* qu'ils hurlaient en chœur. Devant eux se tenait l'iman. Il leur donnait la réplique par des balancements de corps qu'il modelait sur les leurs; seulement aucun son ne s'échappait de sa gorge. Par moments, la bande s'agenouillait et, se tenant accroupie sur ses talons, inclinait brusquement la tête jusqu'à terre, puis la relevait tout à coup, à la manière de poules qui ramassent des graines avec leur bec. Quelques-uns étaient porteurs d'une très-longue chevelure qui, pendant ces manœuvres, tantôt leur inondait le visage et tantôt ruisselait sur leurs épaules.

Il y eut enfin un instant de silence. Etait-ce excès de lassitude ou défaut de salive? Peut-être l'un et l'autre. Tout ce que je puis dire, c'est qu'ils respirèrent et nous aussi.

A ce moment, un jeune Arabe en pelisse et en turban vert vint psalmodier, d'une voix dolente et nasillarde, une espèce de litanie rhythmée qu'accompagnaient les sons d'une petite flûte. Sa physionomie avait quelque chose d'inspiré et de mélancolique. A la fin de chaque strophe, les derviches à genoux et hochant la tête répondaient en chœur *hou! hou! hou!* ce qui sans doute veut dire *amen* en langue turque.

Cet intermède ne dura que quelques minutes. Bientôt tous nos épileptiques furent de nouveau sur pied et les vociférations recommencèrent ainsi que les balancements. L'iman, dont les yeux lançaient des éclairs, encourageait de la voix et du geste leur frénésie grandissante. Quand celle-ci eut atteint son plus haut paroxysme, aux hurlements succédèrent des rugissements, sans analogues avec les sons connus, et tels qu'on peut supposer le beuglement d'un mammouth ou d'un mastodonte égaré dans quelque marais antédiluvien. Il semblait même qu'une odeur fauve de ménagerie se dégageât de tous ces corps en ébullition. Cependant j'aurais peut-être tenu bon jusqu'à la fin, lorsque je vis décrocher les tarboukas et que j'entendis leurs premiers grondements; en même temps éclatèrent les tam-tams. C'en était trop. Un concert instrumental greffé, au même diapason, sur un pareil concert vocal, dépassait évidemment mes facultés acoustiques. Je me retirai donc, tout honteux de penser que de pareils monstres appartenaient à la même race que moi.

Certains naturalistes font descendre l'homme du singe. Sans doute, le rapprochement est peu flatteur pour notre espèce, et pourtant, si les singes pouvaient être témoins de ce dégoûtant spectacle, qui sait s'ils ne seraient pas les premiers eux-mêmes à réclamer contre une semblable filiation?

ILLUMINATION DES PYRAMIDES.

Qui n'a pas vu les Pyramides n'a pas vu l'Egypte. Aussi nous proposions-nous de ne pas quitter le Caire sans avoir visité celles de Giseh, qui sont les plus proches et les mieux conservées de toutes celles que nous apercevions à l'horizon, lorsque nous apprîmes, dans la matinée du 24, que le soir même elles seraient illuminées aux feux de Bengale en l'honneur de l'empereur d'Autriche. Nous fîmes donc de suite nos préparatifs de départ.

Dès midi, une calèche nous conduisait au Vieux-Caire en moins d'une heure. Là, nous la quittions pour passer le Nil sur une barque. Le fleuve en cet endroit est magnifique, sa largeur étant au moins six fois celle de la Seine à Paris. Parvenus sur l'autre rive, au village de Giseh[1], nous y trouvâmes les ânes que nous avions commandés d'avance. A peine fûmes-nous en selle qu'ils partirent comme un trait dans la direction des Pyramides.

C'est que les ânes d'Orient, au lieu d'être des animaux paresseux et lâches, sont de fringants coursiers, pleins de feu et d'ardeur. Ils portent la tête haute, les oreilles droites et le regard fier, comme s'ils se souvenaient qu'Homère n'a pas dédaigné de comparer Ajax à un des leurs se retirant de la lice. Ils n'ont donc rien de commun avec leurs collègues d'Occident; pardon! ils en ont la voix. Comme eux, ils sautent d'une gamme à l'autre avec une brusquerie désespérante, entrecoupant leurs modulations de reniflements gutturaux et de longs soupirs saccadés, avec force points d'orgues sur les notes basses. C'est le seul reproche qu'on puisse leur adresser, mais ce reproche ils le méritent pleinement.

A partir du Nil, la route représente une avenue plantée. Sur la droite de la plaine qu'elle traverse fut livrée la célèbre bataille, gagnée par Bonaparte, laquelle emprunta son nom aux monuments, « d'où quarante siècles contemplaient ses

1. Giseh a été de tous temps renommé, comme il l'est encore aujourd'hui, pour l'éclosion artificielle des poulets, industrie particulière à l'Egypte et dont les procédés se voient déjà représentés sur les monuments des temps pharaoniques. On dispose les œufs dans des fours chauffés à 38 ou 40° C. L'éclosion a lieu en vingt et un jours, c'est-à-dire au bout du même temps que dans l'incubation naturelle. Le nombre des œufs qui éclosent de la sorte est, en moyenne, dans la proportion de trois sur quatre.

soldats. » En effet, tout à côté se trouvent les Pyramides, que nous n'avions mis que deux heures à atteindre.

Ces pyramides sont au nombre de trois, deux grandes appelées pyramides de Khéops et de Khéfren, et une moyenne appelée pyramide de Mycenius.

Vus de loin, ces monuments étonnent par leur masse; vus de près, ils causent un sentiment voisin de la déception, et on est tenté de s'écrier : « Ce n'est que cela! » Représentez-vous, en effet, d'énormes blocs, en forme de meules, placés de champ les uns au-dessus des autres, comme les bûches d'un bûcher gigantesque. On a beau songer aux forces mécaniques prodigieuses qu'il a fallu pour extraire, charrier et élever à de pareilles hauteurs de semblables masses, — Pélion entassé sur Ossa, — il est bien difficile d'y voir autre chose qu'un monceau de pierres disposées symétriquement. Du temps où un revêtement de chaux et de porphyre, dont il ne reste que des fragments, rendait leur surface brillante et polie, il devait en résulter des jeux de lumière d'un effet saisissant. Mais aujourd'hui que la pierre dénudée et raboteuse n'offre plus que des tons grisâtres et sans reflets, l'illusion fait place à la froide réalité.

Entre les blocs existent des écartements par la dégradation de leurs bords. Ce sont ces écartements que l'on utilise, comme les marches d'un escalier, pour faire l'ascension des Pyramides. Il n'y a pas d'autres moyens d'accès.

La pyramide de Chéops, qui est la première que l'on aperçoit en arrivant, est la seule que l'on gravisse. La montée du reste en est plus fatigante que difficile, le seul obstacle consistant dans l'épaisseur des blocs, qu'on ne peut franchir d'une enjambée. Il faut qu'un guide vous hisse par les bras, tandis qu'un autre vous pousse en arrière, ce qui, pour une personne, implique au moins l'assistance de deux conducteurs. On parvient ainsi en une demi-heure, moitié rampant sur le ventre et les mains, et moitié se tenant debout, au sommet du colosse, dont la hauteur dépasse de 30 mètres celle du clocher de la cathédrale de Strasbourg. Là se trouve une plate-forme d'où l'œil embrasse un spectacle admirable.

Ce spectacle, je ne pus en jouir, car, à peine eus-je escaladé les premiers gradins, j'éprouvai un tel vertige que je dus redescendre. D'autres, en grand nombre, furent plus heureux que moi. L'empereur d'Autriche surtout se fit remarquer entre tous par son agilité et sa prestesse.

On a beaucoup disserté sur la destination originaire des Py-

ramides, aussi bien que sur leur ancienneté. Il est parfaitement démontré aujourd'hui qu'elles ne sont autres que des constructions tumulaires et qu'elles remontent aux premières dynasties des pharaons.

A cinq cents pas environ des Pyramides, se trouve le fameux Sphinx, dont la gravure a tant de fois reproduit l'image. Ce Sphinx, qui représente un lion accroupi dans l'attitude du repos, est taillé à même d'un seul bloc, et mesure à partir de sa tête jusqu'à l'extrémité de sa queue une longueur de cent soixante-quatre pieds. C'était l'image symbolique d'une divinité égyptienne, ce qui n'empêcha pas les soldats de Cambyse de le mutiler en lui coupant le nez. Il est vrai que peu de temps après ils périrent tous jusqu'au dernier, ensevelis dans les sables !

La journée se termina, comme on l'avait annoncé, par l'illumination de la pyramide de Chéops. A un signal donné, sa surface s'embrasa, simulant un immense incendie dont le rayonnement répandit jusqu'au Caire une lumière éblouissante. Le Sphinx surtout était admirable; ses yeux, où l'on avait disposé deux piles de Bunsen, lançaient de flamboyants éclairs, comme l'antique dragon du jardin des Hespérides. A ce spectacle, si merveilleusement réussi, nous éclatâmes en applaudissements. Qui sait même si les Pharaons n'en tressaillirent pas du fond des Pyramides qui leur servent de tombeau? Mais non; aujourd'hui ces tombeaux sont vides. Les corps des trois souverains qui y reposaient ont même subi les destinées les plus étranges. Deux furent vendus au moyen âge à des marchands vénitiens qui faisaient le commerce de la poudre de momie, alors fort usitée en médecine, et le troisième fut donné en 1837, par le colonel Wyse, au Muséum de Londres. Pauvres monarques! Était-ce bien la peine de faire tant de sacrifices d'hommes et d'argent pour conserver votre dépouille mortelle, puisqu'elle devait, pour deux d'entre vous, être débitée en pilules, et, pour le troisième, figurer derrière une vitrine, à côté d'objets empaillés ?

UN BAIN TURC.

J'avais tant entendu vanter les délices du bain turc, administré à la manière égyptienne, que je me faisais d'avance une véritable fête d'en prendre un au Caire. Je me fis donc conduire au principal établissement.

L'extérieur en est plus que modeste. Une porte basse donne accès dans un couloir étroit et sombre, qui aboutit à un vestibule assez spacieux, mais dont l'atmosphère est imprégnée d'une forte odeur de soufre, ou plutôt, ne reculons pas devant le mot, d'une forte odeur de « crasse ». J'hésitai un instant si j'irais plus loin. Cependant j'en pris courageusement mon parti, et, une fois entré, je me livrai à deux tellaks (garçons de bain), à qui j'expliquai par gestes que maintenant je leur appartenais.

Ils m'aidèrent à me dépouiller de mes vêtements, puis, après m'avoir noué autour de la ceinture une serviette de molleton et entouré la tête d'un turban de toile blanche, ils me bouclèrent aux pieds une paire de patins de bois. Ainsi costumé, ils me conduisirent, en me soutenant par-dessous les bras, dans une grande pièce voisine, où régnait une chaleur très-intense. Au milieu se trouvait une sorte d'estrade où étaient circulairement rangées des dalles de marbre, rappelant à s'y méprendre les tables de dissection d'un amphithéâtre. On m'étendit tout de mon long sur l'une d'elles, puis commencèrent les premières manœuvres. Mes deux tellaks, munis chacun d'une sébille de bois pleine d'eau savonneuse presque bouillante, et la main armée d'un gantelet de poil de chameau, se postèrent, l'un à ma droite et l'autre à ma gauche, se partageant ainsi mon individu. Ils commencèrent à me lotionner et à me frictionner les bras d'abord, puis les jambes, puis le tronc, me pétrissant les chairs et me les malaxant avec une vigueur qui n'était pourtant pas de la rudesse. Après quoi, me retournant tout d'un bloc, de manière à me mettre sur le ventre, ils me bouchonnèrent de la même façon la région dorsale. Enfin, m'ayant replacé dans ma première attitude, ils m'accordèrent un instant de répit.

J'en profitai pour jeter les yeux autour de moi.

J'étais sous une coupole éclairée par de grosses lentilles d'un verre bleuâtre, dont quelques-unes fendillées et ne laissant filtrer qu'un jour vague. Des débris d'incrustations de diverses couleurs s'apercevaient çà et là sur les murailles. Je remarquai de même quelques groupes de mosaïques en ruine, que séparaient des tronçons de corniches. Quant au sol, il était formé d'un carrelage en albâtre à moitié descellé. Tout cela avait dû être fort beau et fort riche dans son temps; mais aujourd'hui, quel délabrement!

Cependant, mes deux baigneurs furent bientôt revenus à la charge. Ils m'abstergèrent de nouveau à plusieurs reprises,

avec de l'eau plus chaude encore que la première; puis, après s'être assurés par de petits pincements que ma peau était suffisamment imprégnée, ils se mirent à promener tout le long de mon corps la paume de leurs mains nues, chassant devant eux des paillettes, ou même des rouleaux grisâtres. Ils les faisaient tomber à mesure d'un coup sec, me regardant d'un air de triomphe auquel je répondais par un geste d'humilité dont je n'ai pas besoin d'indiquer le motif[1]. Quand le raclage n'amena presque plus rien, ils me firent passer dans la salle voisine, laquelle représentait une étuve dont l'atmosphère était tellement imprégnée de vapeurs, qu'on ne distinguait les objets qu'à travers un nuage.

La chaleur m'en parut suffocante; cependant, au bout de quelques instants, je m'y étais fait. Ils me conduisirent alors à un petit bassin creusé à un des angles de la pièce et m'invitèrent par gestes à y descendre. J'obéis machinalement et sans me défier, d'autant plus que j'apercevais, à la surface d'autres bassins analogues à celui-là, s'agiter des têtes rasées qui semblaient exprimer de vives béatitudes. Mais, à peine m'y fus je plongé, que je fus saisi d'une telle sensation de brûlure que je ne pus réprimer un cri. C'est qu'au lieu d'un bain, c'était un court-bouillon. Je fis de vains efforts pour en sortir, car ceux-là mêmes qui auraient dû me venir en aide me regardaient avec l'impassibilité de gens accoutumés à voir de pareilles scènes et à ne pas s'en émouvoir. Je mijotai ainsi cinq grandes minutes : alors seulement on me retira. Ma peau, à ce moment, était fumante et pourpre comme la carapace d'un homard cuit à point.

Je commençais à en avoir assez de toutes ces pratiques orientales. Toutefois, je compris que mon martyre touchait à sa fin et me résignai. Je suivis donc mes bourreaux, chancelant comme un homme ivre et pouvant à peine me soutenir sur mes patins de bois, qui m'étaient cependant indispensables pour me garantir de la chaleur torride des dalles, au-dessous desquelles on entretient le feu des étuves.

Nous parvînmes ainsi dans une pièce voisine dont la température me parut beaucoup plus supportable. On m'approcha

1. Je dois dire pour ma décharge que j'avais pris il y avait peu de jours un bain de propreté. Aussi les « paillettes » et les « rouleaux » étaient-ils en grande partie formés par des fragments d'épiderme qui se détachaient de ma peau échaudée par l'eau bouillante. C'est ce qui explique comment elle resta pendant quelques jours encore très-sensible.

d'un robinet, d'où s'échappait une eau très-fraîche; je m'en lotionnai le front et le visage avec infiniment de plaisir. Mais, au même instant, une véritable cataracte d'eau glacée, tombant du plafond, m'inonda tout le corps : ce fut le bouquet. Mes deux tellaks me séchèrent ensuite très-vivement à l'aide de serviettes chaudes, puis, m'enveloppant dans un grand peignoir de laine, ils m'emportèrent à bras dans une dernière salle, près de celle où j'avais déposé mes vêtements. Là se trouvait une espèce de lit de camp, recouvert d'un traversin et d'un matelas. On m'y déposa avec précaution, puis on me laissa seul.

Je pouvais donc enfin respirer! Il était temps. Ce repos, cette détente, ce calme qui contrastaient si heureusement avec les cruelles épreuves auxquelles on venait de me soumettre, me procurèrent un sentiment de bien-être indéfinissable. Une tasse à café qu'on m'apporta me fit de même grand plaisir et grand bien. On y joignit un narghilé dont j'aspirai deux ou trois bouffées plutôt pour la forme qu'autrement, n'étant pas fumeur, mais je n'en sus pas moins gré de l'intention.

Il y avait près d'un quart d'heure que j'étais ainsi plongé dans une douce rêverie, que favorisait une demi-somnolence, lorsque je vis entrer un nouveau personnage. Il s'approcha de mon lit en homme qui a affaire à moi. C'était le masseur. Il commença par me prendre la main droite, dont il fit craquer toutes les articulations à les déboîter; puis il passa à la main gauche, sur laquelle il répéta la même opération : il fit ainsi la revue complète de toutes mes jointures, grandes ou petites, manœuvrant sur chacune avec une dextérité admirable. Jusque-là, je n'avais pas trop à me plaindre. Mais, m'ayant fait asseoir sur mon séant, il m'enlaça solidement dans ses deux bras, puis, par une pesée subite et vigoureuse sur la nuque, il me fit craquer l'épine dorsale. C'est ce qu'on appelle le « coup de maître ». J'aurais plutôt cru que cela s'appelait le « coup du lapin », tant je me sentis brisé. Cependant, j'en fus encore quitte pour la peur.

Mon masseur était à peine sorti qu'entra le pédicure. Il me tailla les ongles à l'aide d'une espèce de bistouri sans manche; puis il se mit en devoir de me frictionner la plante des pieds avec la pierre ponce. Mais, dès les premiers chatouillements, je le priai d'en rester là.

Vint enfin le barbier. Je lui fis comprendre que je me rasais moi-même. Il me proposa alors de m'épiler. Je déclinai très-énergiquement son offre, et, pour couper court à toute nou-

velle proposition, je me hâtai de m'habiller, de payer mon bain et de gagner la rue,

Jurant mais un peu tard qu'on ne m'y prendrait plus.

Est-ce à dire que je regarde le bain turc comme n'offrant ni utilité, ni même agrément ? Telle n'est pas ma manière de voir, d'autant plus qu'il m'arrive souvent de le prescrire. Seulement le bain turc, de même que tout bain, comporte certains adoucissements pour quiconque en est à ses débuts. Il exige surtout comme condition première la propreté des appareils et des baigneurs. Or, ici tout était dans un tel état de dégradation et de saleté, encore bien que ce fût le premier établissement du Caire, que le souvenir seul m'en donne la nausée.

Il est vrai que ce n'est pas pour y prendre des bains turcs qu'un médecin enverra ses malades en Egypte, mais bien pour lui procurer les bénéfices du climat du Caire. Parlons donc de ce climat.

DU CLIMAT DU CAIRE.

De l'aveu de tous les observateurs qui se sont trouvés en position d'étudier le climat de l'Egypte, le Caire est le lieu d'élection par excellence. Telle est aussi mon opinion, si toutefois il m'est permis d'en émettre une, après un si court séjour dans ces contrées. Mais il est une autorité dont personne ne contestera la haute compétence, c'est celle du docteur Burguières, qui a résidé au Caire pendant vingt ans comme médecin sanitaire français, et qui a bien voulu résumer pour mon *Guide* les résultats de sa pratique et de son expérience. Je crois ne pouvoir mieux faire que de reproduire textuellement ici la Note qu'il m'a transmise.

NOTE DU DOCTEUR BURGUIÈRES.

« Un malade à qui le séjour en Egypte sera recommandé, « devra s'y rendre au commencement de novembre. Débarqué « à Alexandrie, il y restera peu de temps, la cité moderne n'é- « tant plus qu'un grand entrepôt de commerce où l'on cher- « cherait vainement quelque chose qui rappelât son ancienne « histoire. D'ailleurs, au voisinage de la mer, les variations « météorologiques sont brusques et les pluies torrentielles.

« En quelques heures, le voyageur sera transporté d'Alexan- « drie au Caire, par le chemin de fer. C'est là qu'il fixera sa

« résidence, comme étant l'endroit où les circonstances cli-
« matériques sont les plus favorables. Ce qui le frappera tout
« d'abord, en arrivant, c'est le piquant contraste d'une civili-
« sation européenne très-avancée à côté d'une ville arabe res-
« tée parfaitement stationnaire.

« Son premier soin devra être de choisir un appartement
« exposé au soleil. Le Caire offre des hôtels confortables, des
« ressources suffisantes au point de vue médical et pharmaceu-
« tique, et des distractions variées. La promenade au grand air
« sera sinon la plus grande du moins la plus utile de ses dis-
« tractions. En général elle est possible de 10 heures du matin
« à cinq heures d'après-midi. Mais au Caire, comme dans tous
« les pays qui approchent du tropique, le coucher du soleil
« produit presque sans transition un refroidissement subit de
« l'atmosphère et une condensation immédiate de vapeurs per-
« nicieuses pour les constitutions délicates. Il est donc impor-
« tant d'être rentré de bonne heure, quitte à ressortir dans la
« soirée lorsque la température du sol et celle de l'air se seront
« équilibrées.

« Quant à ce qui a trait aux affections pulmonaires, voici
« ce qu'une longue pratique m'a mis à même d'observer.

« La phthisie est rare en Égypte chez les indigènes. Je dis
« *indigènes*, car elle se montre au contraire assez fréquemment
« chez les nègres. Comme ceux-ci constituent un appoint con-
« sidérable de la population, ce sont eux surtout qui grossis-
« sent la liste des morts dans les statistiques qu'on a récemment
« publiées sur la phthisie des hôpitaux égyptiens.

« Les individus de race caucasienne, Européens ou Turcs,
« qui émigrent en Égypte, apportant en eux le germe de la
« phthisie, ne sont pas *absolument* à l'abri du développement
« de ce germe, mais il est de remarque que son évolution est
« beaucoup plus lente et que ses progrès ultérieurs se trouvent
« singulièrement retardés.

« Supposons maintenant qu'il s'agisse non plus de phthisie
« latente, mais de phthisie confirmée. Dans le premier degré,
« l'air tiède et humide qui viendra sans cesse baigner le pou-
« mon pourra agir comme moyen abortif du tubercule et en
« faciliter la résorption. Dans le second et même dans le troi-
« sième degré, à moins que la fonte tuberculeuse ne soit trop
« avancée, vous verrez presque toujours l'expectoration s'a-
« mender, l'hématose devenir meilleure et le dépérissement
« cesser de faire des progrès. J'ai même été assez heureux quel-
« quefois pour constater la cicatrisation de véritables cavernes.

« Nous avons dit que le Caire était la résidence que devaient « préférer les phthisiques. Cependant ceux qui ont besoin d'une « vie moins sédentaire pourront, sans désavantage, et même « souvent avec un avantage marqué, entreprendre le voyage « de la Haute-Égypte. La navigation sur le Nil, au milieu d'une « atmosphère hygrométrique et d'émanations goudronnées « qu'il faut plutôt rechercher que fuir, a paru produire sur les « maladies de poitrine des effets salutaires. Des *canges* ou « barques du pays servent à ces voyages. Ce sont des espèces « de maisons flottantes, dans lesquelles cinq ou six personnes « peuvent s'installer et vivre très-agréablement. L'aspect pit- « toresque des rives du Nil, la visite des temples et des palais « des Pharaons, la chasse des nombreux oiseaux et même « quelques balles adressées sans résultat bien sensible aux « crocodiles[1] qui viennent se réchauffer au soleil sur les berges « du fleuve, tout cela égaye et devient l'occasion d'un utile « exercice. Notons seulement que les qualités de l'air dans la « Haute-Égypte offrent leur maximum de puissance. La tem- « pérature élevée du jour rendant plus sensible le refroidisse- « sement de la nuit, il faut se munir de vêtements chauds pour « le matin et éviter avec grand soin, le soir, les effets du rayon- « ment nocturne.

« C'est du 15 décembre au 15 février que le voyage du Haut- « Nil se fait dans les meilleures conditions. Le reste de l'hiver « devra être passé au Caire. Mais vers la fin de mars et dans « le courant d'avril règne le vent du midi ou *Khamsin* (cin- « quante). On le nomme ainsi, non pas parce qu'il persiste « pendant cinquante jours, mais parce que, pendant cette pé- « riode de temps, il reparaît à plusieurs reprises avec une « moyenne de trois jours chaque fois. Alors l'atmosphère em- « brasée et chargée d'un sable pulvérulent peut être préjudi- « ciable aux phthisiques. On ne peut se garantir du Khamsin « qu'en gardant l'appartement et en tenant ses fenêtres rigou- « reusement closes. Alexandrie offre, à ce moment, un meilleur « abri ; mais mieux vaut quitter l'Egypte pour se rendre à « quelque autre station et n'y revenir qu'aux approches de la « saison rigoureuse. »

Docteur Burguières-Bey.

1. Le crocodile ne se rencontre plus que dans le Haut-Nil. Il aime pendant le jour à se coucher sur le sable, au milieu des petites îles dont le fleuve est semé, et à se chauffer au soleil. On l'approche assez facilement, mais les balles glissent sur sa peau comme sur celle du rhinocéros.

DU CAIRE A ALEXANDRIE

Je quittai le Caire le 27 novembre, dans l'après-midi. Le chemin de fer qui relie cette ville à Alexandrie est le premier qui ait été construit en Egypte. Il n'offre d'autres objets d'art que ses ponts, au nombre de deux, l'un jeté sur la branche de Damiette et l'autre sur la branche de Rosette du Nil, les seules branches restées navigables. C'est l'espace compris entre ces deux bifurcations du fleuve jusqu'à la Mediterranée qu'on appelle le Delta, à cause de sa forme qui rappelle la lettre grecque de ce nom.

La campagne est fertile, mais les villages y sont très-clair-semés. En revanche, nous aperçûmes d'assez nombreuses bandes de chiens errants. On sait que le chien en Egypte est à l'état sauvage, qu'il envahit les villes, à la tombée de la nuit, pour dévorer les immondices abandonnées sur la voie, et qu'il n'a d'autres gîtes, pendant le jour, que les terriers qu'il se creuse. La race en est belle. Ainsi, il a le pelage fauve, la taille élancée et le museau effilé; seulement, comme s'il avait lui-même le sentiment de sa déchéance, il porte la queue et les oreilles basses, fuit l'approche de l'homme; ne répond pas à sa voix et recherche la solitude. Comment reconnaître dans cet être dégradé le *latrator Anupis* des poëtes?

Quand on approche d'Alexandrie, le chemin de fer court entre le lac Maréotis qui n'est plus aujourd'hui qu'un marécage insalubre, depuis que les Anglais ont rompu (mars 1807) les digues qui l'isolaient de la mer, et le canal Mahmoudieh, cette magnifique création de Mehémet-Ali, qui suit en partie l'ancien tracé du canal Canopique et approvisionne la ville d'eau douce. On met environ six heures pour faire le trajet du Caire à Alexandrie.

D'ALEXANDRIE A BRINDISI

Nous nous empressâmes, à notre arrivée, d'aller visiter le nouveau bâtiment qui devait nous ramener en France. C'était le *Principe Tomaso*, l'un des paquebots italiens qui font le service entre Alexandrie et Brindisi et, assurait-on, le meilleur marcheur. En prenant la voie de Brindisi, notre traversée ne devait durer que trois jours au lieu de six que nous avions

mis par la ligne de Marseille. Or, trois jours d'économisés en mer, c'est énorme ; nous y trouvions de plus l'avantage de ne pas revenir par le même chemin.

Ce fut le 28 novembre, à midi, que nous quittâmes la rade d'Alexandrie. Mais à peine avions-nous gagné la haute mer que nous apprîmes — chose qu'on nous avait soigneusement cachée jusqu'alors — que l'hélice de notre bâtiment avait eu deux de ses dents brisées sur les bas-fonds du Sérapeum, lors de l'inauguration du canal, et que, par suite, sa marche en serait singulièrement ralentie. Qu'on juge de notre déception. Puis, pour comble de disgrâce, la mer devint houleuse, de gros nuages s'amoncelèrent à l'horizon, et le capitaine nous avertit que nous étions menacés d'un grain. Effectivement la nuit fut tellement mauvaise que tout le monde à peu près fut malade.

Le lendemain ne valut pas beaucoup mieux. Au vent s'était joint une pluie torrentielle, mêlée de rafales qui lançaient des lames jusque sur le pont du bâtiment. Aussi n'y avait-il plus moyen de s'y tenir sous peine d'être inondé.

Le surlendemain, vers les midi, la mer redoubla de furie. Au plus fort de la bourrasque, nous aperçûmes à notre droite l'île de Candie, la première terre que nous vissions depuis notre départ. Telle était notre détresse que nous demandâmes s'il n'y aurait pas moyen d'y faire côte, mais il nous fut répondu que c'était chose impossible. Nous dûmes donc nous résigner et continuer notre route.

Le jour suivant s'annonça un peu meilleur; il y eut même par moments quelques rayons de soleil. Comme nous longions d'assez près le littoral de la Grèce, nous en profitâmes pour nous faire désigner les endroits témoins de quelque grand événement. D'abord c'est Navarin, célèbre par la victoire remportée en 1825 sur la flotte turco-égyptienne, par les escadres combinées de France et d'Angleterre; plus loin, Arkadia, l'ancien port de Messène; plus loin encore, Zante, dont la côte hérissée de rochers vit périr, en 1564, le grand anatomiste Vésale; enfin c'est Lépante, où se livra le combat naval qui sauva l'Europe de l'invasion musulmane.

Ces localités franchies, notre bâtiment ne tarda pas à s'engager dans l'étroit couloir qui sépare Céphalonie d'Ithaque. Ithaque! dont le nom vaut à lui seul tout un poème. Nous cheminâmes ainsi entre les deux remparts de montagnes qui bordent ces deux îles sur un plan parallèle. On nous montra, au loin, sur une hauteur, des pans de muraille que l'on nous

dit avoir fait partie de l'ancien palais d'Ulysse. Il est de fait que leur situation concorde assez bien avec la description que donne Homère de ce palais.

Le jour était à son déclin lorsque nous parvînmes à l'entrée du golfe d'Actium, où fut livré le fameux combat qui valut à Octave l'empire du monde. Mais alors nous étions beaucoup trop préoccupés de notre propre situation pour songer soit à Octave soit à sa victoire. C'est qu'en effet le temps était devenu pire que jamais. Aussi n'essayerai-je pas de dire quelle terrible nuit nous passâmes.

Enfin, le jour parut et nous permit de nous orienter. Nous venions de dépasser Corfou, et, gouvernant vers la gauche, nous traversions l'Adriatique pour nous rapprocher de la côte d'Italie et de là gagner Brindisi. Par malheur notre situation était toujours aussi critique. Je me rappelai alors qu'Ovide avait été assailli, comme nous, par une épouvantable tempête dans ces mêmes parages, et qu'il en avait donné la description dans ses *Tristes*. Je fus curieux de comparer ses infortunes aux nôtres, espérant y trouver, comme nous dirions en médecine, un utile « dérivatif » à nos misères. J'ouvris donc le volume, lequel faisait partie de ma bibliothèque de voyage, et j'y lus ce qui va suivre.

UNE TEMPÊTE DANS L'ADRIATIQUE.

« Les rigueurs du mois de décembre me faisaient grelotter lorsque j'écrivais ces lignes au milieu de l'Adriatique, à peu de distance de l'Illyrie que je laissais à ma gauche : »

Chartam hanc me, gelidi tremerem cum mense decembris,
Scribentem mediis Adria vidit aquis,
Non procul Illyriis læva de parte relictis.

Et nous aussi nous grelottions, au mois de décembre, en pleine Adriatique, non loin de la côte d'Illyrie, aujourd'hui Albanie. Seulement nous la laissions à notre droite, parce que nous naviguions en sens inverse d'Ovide.

« Oh ! malheur ! s'écrie-t-il. Quelles montagnes d'eau se dressent comme si elles voulaient toucher la voûte des cieux ! Quelles vallées humides s'entr'ouvrent, comme si elles voulaient pénétrer jusqu'au noir Tartare ! »

Me miserum ! quanti montes volvuntur aquarum !
Jamjam tacturos sidera summa putes.

Quantæ diducto subsidunt æquore valles !
Jamjam tacturas Tartara nigra putes.

Combien cette peinture est vraie! C'est au point que, si nous n'avions pas eu la précaution de nous cramponner aux banquettes et aux cordages, la violence du roulis nous eût entraînés dans l'abîme.

« Hélas! continue le poëte, quel rapide éclair a sillonné la nue ! De quels terribles éclats retentit la voûte éthérée ! La lame frappe les flancs du navire aussi violemment que la pesante baliste qui ébranle les remparts : »

Hei mihi ! Quàm celeri micuerunt nubila flamma !
Quantus ab æthereo personat ore fragor !
Nec levius laterum tabulæ feriuntur ab undis,
Quam grave balistæ mœnia pulsat onus.

Ici encore notre situation était tellement analogue à celle du malheureux Ovide, qu'il n'est pas un mot de son récit qui ne nous fût applicable.

Le poëte ajoute : « De quelque côté que je porte mes regards, partout la mer et partout le ciel, l'une grosse de vagues amoncelées, l'autre de nuages menaçants: »

Quocumque aspiciam, nihil est nisi pontus et aer,
Fluctibus hic tumidus, nubibus ille minax.

Nous également nous ne voyions plus que le ciel et l'eau. Or, c'est peut-être là ce qui rend la perspective d'un naufrage encore plus effrayante. Tant qu'on aperçoit la terre, ne fût-ce que dans le lointain, on se flatte toujours qu'on pourra y aborder; mais, quand on ne l'a plus en vue, on se sent perdu. Aussi Ovide s'écrie-t-il : « C'en est fait! Je me meurs! Plus d'espoir de salut qui ne soit une chimère : »

Scilicet occidimus ! Nec spes nisi vana salutis.

« Et, quand j'essaye de parler, la vague inonde mon visage. Elle m'ôte la respiration, et ma bouche, ouverte en vain pour implorer de l'assistance, se remplit d'une onde homicide : »

Dumque loquor vultus obruit unda meos.
Opprimet hanc animam fluctus, frustraque precanti
Ore necaturas accipiemus aquas.

Ce dernier trait complète le tableau. Quoi de plus affreux en effet que cette eau salée qui vous suffoque, en même temps qu'elle vous aveugle !

Notre poëte alors, voyant que « l'art lui-même est frappé d'impuissance : »

. . . . . Ambiguis ars stupet ipsa malis,

fait un retour sur son passé et se demande ce qui a pu lui valoir la colère des dieux. Pour quiconque connaît les précédents d'Ovide et surtout a lu ses œuvres si déplorablement licencieuses, les griefs ne paraissent que trop nombreux. Mais lui n'en admet aucun, car, à chaque imputation, il répond invariablement : « Je n'ai pas fait ceci; je n'ai pas fait cela. »

Il se défend surtout d'avoir pris le chemin de l'Egypte « pour aborder la célèbre ville d'Alexandre et voir les bords enchantés du Nil : »

Non ut Alexandri claram delatus in urbem,
Delicias videam, Nile jocose, tuas.

Quel grand mal pouvait-il donc y avoir à traverser la Méditerranée dans un semblable but? Nous venions bien de le faire, nous autres, et nous n'en avions aucun remords! C'est que, du temps d'Ovide, l'Egypte, ainsi que les îles de Paphos et de Cythère qui se trouvent sur la route, était le séjour de la plus effrénée débauche. Or, comme il se rendait au contraire sur les bords les plus sauvages et les plus inhospitaliers de l'Euxin, où l'exilait le ressentiment d'Auguste, il avait à cet égard la conscience parfaitement nette.

J'en étais là de ma lecture, et je n'y trouvais pas les soulagements que je m'étais promis, lorsqu'il m'arriva la même chose qu'à Ovide, pendant qu'il écrivait ses notes. « Une lame vint frapper mon livre et l'entraîner avec lui : »

Ipsaque cæruleis charta feritur aquis.

Je m'en consolai d'autant mieux que nous arrivions au voisinage des côtes d'Italie et que leur vue vint faire un peu diversion à nos maux.

La première ville que nous aperçûmes fut Otrante. La population tout entière se tenait sur la jetée, contemplant notre détresse. Sans doute, elle mettait mentalement en pratique le fameux passage de Lucrèce : « *Suave mari magno....* » qui n'est que le développement en vers magnifiques de cette pensée, malheureusement toujours vraie, que

L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.

De notre côté, combien nous portions envie à ceux qui puisaient ainsi dans le spectacle de nos propres périls la conscience de leur sécurité! J'aime à croire pourtant que cela n'allait pas jusqu'à nous faire désirer qu'ils fussent à notre place et nous à la leur.

A partir d'Otrante, nous longeâmes constamment la côte italienne, en proie à une double crainte, ou bien d'être engloutis par la vague, ou bien d'aller nous briser contre les récifs. La fin de notre voyage ne fut ainsi qu'un long martyre. Enfin nous arrivâmes en vue de Brindisi. Il était temps. La position n'était réellement plus tenable.

Le capitaine, par une habile manœuvre, parvint à franchir l'entrée du port; mais telle était la force du courant, jointe à la violence du vent, que, quand il voulut jeter l'ancre, le câble se brisa net et le navire continua sa marche désordonnée. Un cri d'effroi s'échappa de toutes nos poitrines. Une seconde ancre qu'on tenait en réserve fut immédiatement lancée. Heureusement cette fois la corde tint bon et le bâtiment s'arrêta, mais en bondissant comme un cheval qui se câbre. Nous étions sauvés.

BRINDISI.

Il était deux heures de l'après-midi. Nous descendîmes à terre avec un empressement que chacun comprendra et fîmes, sans l'ombre de regrets, nos adieux au *Principe Tomaso* qui se rendait à Trieste. Partis d'Alexandrie un dimanche, nous arrivions seulement un jeudi à Brindisi; ce qui nous faisait quatre jours de mer, par conséquent un de plus qu'on n'en met d'habitude pour faire la traversée. Et quelle traversée! Il est vrai qu'une fois que nous nous sentîmes en sûreté dans le port, tout fut oublié.

Brindisi, l'antique *Brundusium*, où les Romains s'embarquaient pour l'Orient, et qui vit mourir Virgile, était jadis pour l'Adriatique ce que Marseille est aujourd'hui pour la Méditerranée. Ce n'est plus maintenant qu'une pauvre cité, tellement déchue qu'elle n'offre même plus à l'étranger l'intérêt des ruines. Si encore nous y avions trouvé de quoi restaurer nos estomacs cruellement éprouvés par le mal de mer! Mais rien, du moins rien de passable. Il est vrai que cette partie de l'Italie n'a jamais été citée pour ses ressources culinaires, témoin la cinquième satyre d'Horace où il raconte si plaisamment le menu d'un repas qu'il fit à Brindes.

On comprend que, malgré mon extrême fatigue, j'aie eu hâte d'abandonner cette plage aussi triste que peu hospitalière. Aussi profitai-je du premier départ du chemin de fer qui eut lieu le soir même, à sept heures, pour quitter Brindisi et prendre la route de Rome.

DE BRINDISI A ROME.

La nuit que je passai en wagon fut comme pluie, comme vent et comme froid, le digne pendant de celles que je venais de passer sur le *Principe Tomaso;* je n'eus en moins que la crainte de sombrer. Où était-il donc ce ciel azuré que l'on cite toujours comme type, ce printemps perpétuel dont on dote si gratuitement la péninsule? Les toits, les arbres, le sol, tout était recouvert d'une épaisse couche de neige qui tombait à flocons et à travers laquelle nous avions bien de la peine à nous frayer une voie. Tant il est vrai que le climat beaucoup trop vanté de l'Italie a également ses vicissitudes et ses rigueurs! J'y étais d'autant moins préparé qu'il y avait tout au plus six jours que j'avais quitté le Caire où nous jouissions au contraire de toutes les splendeurs de l'été.

Il était onze heures du matin quand j'arrivai à Naples. Comme je connaissais déjà cette ville pour y avoir séjourné avec Magendie, pendant le voyage scientifique où je fis, sous sa direction, mes premières recherches sur les eaux, je n'y restai que le temps nécessaire pour jeter un nouveau coup d'œil sur le Musée et sur Pompeï, ces deux merveilles qu'on ne saurait se lasser d'admirer.

Pompeï surtout appela très-vivement mon attention, à cause des procédés qu'on emploie aujourd'hui pour reproduire les épisodes les plus émouvants de la cité expirante. On sait qu'elle fut ensevelie sous les cendres vomies par le Vésuve. Celles-ci, en se durcissant, ont formé autour des victimes de véritables moules qui conservent leurs formes, leurs attitudes et jusqu'aux traits de leurs visages, alors que les corps eux-mêmes ont fini par tomber en poussière. Il a donc suffi de couler du plâtre dans ces moules pour obtenir des groupes d'une fidélité effrayante. Il en est un surtout qui fait mal à voir. C'est celui d'une jeune fille étendue près de sa mère qu'elle serre dans une suprême étreinte, en même temps que sa bouche est collée sur le sol, comme pour aspirer l'air qui lui échappe. La mère, repliée sur elle-même, paraît se tordre dans les angoisses du

désespoir. Ici l'illusion est telle qu'on croit assister aux convulsions de leur dernière agonie.

Je quittai Naples le 4 décembre, au soir, par le chemin de fer et, le lendemain dans la matinée, par un temps toujours aussi mauvais, j'arrivais à Rome.

ROME.

Rome à ce moment justifiait plus que jamais son titre de capitale de la chrétienté, tous les évêques du globe s'y étant donné rendez-vous pour l'ouverture du Concile. C'était de plus la ville cosmopolite et polyglotte par excellence, par suite du nombre prodigieux d'étrangers qu'y avait appelés ce grand événement. Aussi était-il très-difficile de s'y loger. Heureusement l'un de mes excellents amis — il veut bien me permettre de lui donner ce titre, — le cardinal Grassellini, que j'avais informé par une dépêche de mon arrivée à Rome, m'avait offert l'hospitalité dans son palais. Je me fis donc conduire directement de la gare chez son Eminence. Du plus loin que le cardinal m'aperçut, il me dit avec cette grâce italienne dont il possède plus que personne le secret : « Mon cher docteur, vous n'êtes point ici chez moi, vous êtes chez vous ; commandez en maître. » Et en effet, j'eus beau m'en défendre, rien ne se fit plus sans que l'on consultât mon heure et mes convenances.

Dès le lendemain de mon arrivée, le roi François II, qui habitait alors Rome, m'accorda une audience dont je ne puis résister au plaisir de dire quelques mots.

UNE AUDIENCE DU ROI FRANÇOIS II.

Comme je n'avais pas de lettre de recommandation, je me présentai tout simplement au palais Farnèse, où le prince Pignatelli voulut bien se charger de transmettre au Roi ma demande d'audience. Deux heures après, Sa Majesté me fit dire qu'elle me recevrait le jour même avant le dîner.

J'arrivai donc au palais vers les cinq heures. On m'introduisit dans un grand salon. Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit et le Roi entra. Il marcha droit vers moi, me prit affectueusement la main et me dit : « Soyez le bienvenu, « mon cher docteur. Je vous connaissais depuis longtemps par « vos écrits et je suis charmé de faire votre connaissance per- « sonnelle. »

Cette entrée subite et cet abord si affable ne laissèrent pas, je l'avoue, que de me décontenancer quelque peu. Aussi, balbutiai-je plutôt que je ne fis une réponse. Le Roi alors, me tenant toujours par la main, me conduisit dans son cabinet de travail et me fit asseoir à côté de lui sur un canapé; puis, prenant de nouveau la parole : « Vous êtes descendu chez le « cardinal Grassellini? — Oui, Sire. Son Eminence a insisté « d'une manière si pressante qu'il m'a été impossible de refu- « ser. — Je le reconnais bien là. Aussi excellent cœur qu'es- « prit distingué. Il y a longtemps que vous êtes lié avec son « Eminence? — Près de vingt ans, Sire. — Cest ce qu'il me « disait lui-même il n'y a qu'un instant, car il est venu me « voir dans l'après-midi. Il m'a beaucoup parlé de vous. Vous « avez en lui un ami bien dévoué. »

Le Roi, ensuite, m'adressa diverses questions plus bienveillantes les unes que les autres sur moi et les miens; puis il reprit: « Vous arrivez d'Egypte où vous avez assisté à l'inaugu- « ration du canal de Suez? — Oui, Sire. — Je vous en félicite. « C'est une entreprise au succès de laquelle j'ai toujours porté « le plus vif intérêt. Or, vous êtes précisément la première « personne que je voie, qui ait été témoin de ce grand événe- « ment. Je vous saurai donc un gré infini de vouloir bien « m'en faire un récit un peu circonstancié. »

La chose m'était d'autant plus facile qu'il y avait huit jours à peine que j'avais quitté l'Egypte. Je racontai donc les divers incidents de notre voyage depuis Port-Saïd jusqu'à Suez. Le roi m'écouta avec une extrême attention, m'interrompant de temps en temps pour me faire certaines remarques qui prouvaient sa parfaite compétence sur toutes ces questions. Il y eût même un moment où, à propos des difficultés de la navigation dans les canaux, il entra dans des détails tellement techniques que je ne pus maîtriser un petit mouvement de surprise. Le Roi s'en aperçut et me dit en souriant : « Ne « croyez pas que je veuille me poser en homme du métier. « Seulement, tout ce qui touche à la marine a toujours eu « pour moi un attrait tout spécial, et je m'en suis tant de « fois entretenu avec des personnages compétents qu'il a dû « m'en rester quelque chose. »

Le Roi m'ayant ensuite demandé quel itinéraire j'avais suivi pour revenir d'Egypte, je lui dis que j'avais pris la voie de Brindisi, et que de là je m'étais rendu à Naples. « Seule- « ment, ajoutai-je, je n'ai plus reconnu Naples d'autrefois. « La ville que j'avais vue, lors de mon voyage avec Magendie,

« si heureuse et si prospère, m'a paru aujourd'hui, par son « aspect silencieux et morne, porter le deuil de Votre Majesté. » Le Roi ne me répondit rien. Son front devint même un peu soucieux. Puis, comme pour couper court à toute nouvelle allusion de ma part, il reprit vivement : « Vous avez visité Pompeï? — Oui, Sire, et j'en suis revenu tout émerveillé. — « Cela ne m'étonne pas. Les fouilles y sont dirigées avec « une entente parfaite. Il serait difficile de mieux faire. » (Cette réponse me frappa d'autant plus que le directeur actuel a été nommé par le gouvernement piémontais.)

Enfin, le Roi me parla du plaisir qu'aurait eu la Reine à me recevoir si elle n'en eût été empêchée par l'arrivée de sa sœur, l'Impératrice d'Autriche, qu'elle attendait d'un moment à l'autre dans la soirée. Puis, jetant les yeux sur la pendule de sa cheminée : « Déjà six heures ! me dit-il. C'est l'heure à « laquelle le cardinal se met à table. Je serais désolé d'être la « cause que vous le fissiez attendre. »

Je m'étais levé. Le Roi me reconduisit à travers le salon jusqu'à la porte de sortie; puis, me prenant par la main et la serrant avec effusion, il me dit : « Merci, mon cher docteur, des « bons moments que vous venez de me faire passer. Si, comme « je l'espère, vous revenez quelque jour à Rome, n'oubliez « pas que je serai charmé de vous revoir. »

Tel est le résumé de ma visite au roi François II, résumé nécessairement fort succinct puisque notre entretien s'était prolongé près d'une heure. Ai-je besoin d'ajouter qu'en prenant congé de Sa Majesté, j'étais sous l'impression d'un véritable charme ? Je n'admirais pas moins la vivacité de son esprit et la finesse de ses aperçus que la bienveillante indulgence de ses jugements. Le Roi, du reste, exerce le même ascendant sur tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Ainsi s'explique comment, dans son ancien royaume de Naples, son souvenir est dans tous les cœurs, son nom sur toutes les lèvres, et comment, pour beaucoup, les regrets ou peut-être les remords du passé sont tempérés par les espérances de l'avenir.

OUVERTURE DU CONCILE.

Le 8 décembre, jour de l'ouverture du Concile, restera une date à jamais mémorable pour quiconque a eu, comme moi, l'heureux privilége d'assister à cette solennité d'un caractère si auguste et d'un aspect si grandiose. Dès le matin, tout

Rome, on peut le dire, était sur pied. Le cardinal nous quitta de très-bonne heure ; comme il devait être l'un des assistants de Sa Sainteté, il fallait qu'il fût arrivé l'un des premiers. Je partis peu de temps après son Eminence ; mais déjà les rues étaient tellement encombrées, qu'on avait beaucoup de peine à circuler au voisinage du pont Saint-Ange. Ce qui ajoutait encore aux embarras, c'est que le temps était affreux et que, par suite, on avait mis en réquisition toutes les voitures de Rome, lesquelles se trouvèrent ainsi converger à un même moment vers le même point. Quand j'arrivai sur la place Saint-Pierre, l'atrium et les bas côtés étaient déjà envahis par la multitude. Enfin les portes s'ouvrirent et le flot s'engouffra dans l'immense basilique. J'y pénétrai en même temps et, grâce au patronage du cardinal, je pus me placer tout à fait sur le passage même du cortége.

Neuf heures sonnaient quand l'auguste assemblée sortit de la chapelle Sixtine, et déboucha sous le portail pour entrer dans le temple. Nous vîmes ainsi défiler processionnellement tous les plus hauts dignitaires de l'Eglise, évêques, archevêques, cardinaux, primats, etc., venus des confins de l'Orient et de l'Occident, de l'extrême Nord et de l'extrême Midi, en un mot de tous les points habités du globe. Ils marchaient deux par deux, entre une double haie formée par les zouaves pontificaux, dont nous admirions le maintien à la fois respectueux et digne. Arrivés à la salle du Concile, laquelle se trouvait à la droite du baldaquin de Saint-Pierre, ils allaient prendre place sur les gradins qui leur étaient réservés.

Le défilé dura ainsi près de deux heures. Quand il fut terminé, parut le Saint-Père, porté sur la *Sedia gestatoria*. Il était entièrement vêtu de blanc et la tête découverte. Sa belle figure avait son calme et sa sérénité ordinaires. Sur un signe qu'il fit aux porteurs, ceux-ci s'arrêtèrent, puis, fléchissant le genou, se baissèrent assez pour qu'il pût facilement descendre. Il se couvrit alors de la tiare et, prenant le même chemin qu'avait suivi le cortége, s'avança d'un pas lent mais ferme, distribuant sa bénédiction à l'assistance qui ne pouvait que difficilement s'agenouiller pour la recevoir, tant les rangs étaient pressés. Enfin, après diverses cérémonies, toutes empreintes d'une majesté singulière, le pape entra dans la salle du Concile, dont les portes se refermèrent sur lui, l'accès en étant interdit au public. A partir de ce moment, la foule commença à s'écouler, et je me retirai avec elle, profondément ému de tout ce que je venais de voir.

Ainsi donc il m'avait été donné, à trois semaines d'intervalle, et à huit cents lieues de distance, d'être témoin des deux plus grands événements du siècle, l'inauguration du canal de Suez et l'ouverture du Concile.

Hélas! que de changements se sont opérés depuis lors dans cette même ville de Rome où le catholicisme s'était donné rendez-vous pour affirmer ses dogmes et retremper son unité!

DE ROME A MARSEILLE.

Je pris congé du cardinal le lendemain de l'ouverture du Concile, et gagnai Gênes où je m'embarquai pour Nice. Notre bâtiment s'appelait le *Général Garibaldi :* singulier nom, on en conviendra, pour des gens qui viennent d'assister à l'ouverture du Concile.

Je retrouvai à Nice le climat de l'Egypte. Un ciel bleu et sans nuages, un air tiède, plutôt sec qu'humide, une végétation luxuriante. Quel contraste avec les affreux temps que nous venions de traverser en Italie! C'est même chose singulière qu'à une si petite distance et sous des latitudes à peu près égales, il puisse exister entre deux localités tant de différences dans les conditions atmosphériques.

Le dimanche, 12 décembre, je pris à neuf heures du matin l'express pour Paris. A la station de Cannes, il y eut un arrêt de quelques minutes. Apercevant devant moi la villa du duc de Vallombrose, je me rappelai la promesse que j'avais faite au duc d'aller le voir à mon retour d'Egypte, et demandai au chef de gare si je ne pourrais pas descendre, puis reprendre un autre train dans l'après-midi. Il me l'accorda, non sans hésitation, comme étant chose contraire aux règlements. Que ne les fit-il exécuter! J'arrivais sans accident à Paris[1].

Je passai donc la matinée chez le duc. A une heure et demie je remontai en chemin de fer avec lui, et il m'accompagna jusqu'à Marseille où nous arrivâmes le soir à neuf heures. Me voyant très-fatigué, il me dit en me quittant : « Recommandez-vous de moi près du chef de gare. Je le connais personnellement. Peut-être pourra-t-il vous procurer pour la nuit un compartiment où vous serez seul. » Tels furent ses adieux qui, nous le verrons dans un instant, équivalurent presque pour moi à un arrêt de mort.

1. J'extrais les détails qui vont suivre de ma déposition devant la cour d'assises d'Aix.

INCIDENTS A LA GARE DE MARSEILLE.

Mon premier soin fut d'aller trouver le chef de gare. A peine lui eus-je exposé ma requête qu'il me promit de mettre à ma disposition le compartiment dit « des familles, » dans le cas où il serait libre. « Seulement, ajouta-t-il, je ne pourrai savoir « s'il l'est, qu'au moment du départ. Avez-vous un coin dans « le wagon où vous êtes venu? — Oui. — Eh bien! Gardez-le « pour plus de sûreté, et tenez-vous en dehors près de la por- « tière au moment du départ. De cette manière je pourrai vous « avertir à temps. » Ceci convenu, nous nous séparâmes.

Il paraît que, tandis que je m'entretenais ainsi avec le chef de gare, un jeune homme assez mal vêtu et de fort mauvaise mine, se tenait derrière nous, ne perdant pas un mot de notre conversation. Il me suivit lorsque je passai dans la salle à manger, s'assit derrière moi, et prit une tasse de café pendant que je soupais. De même, il put remarquer que, pour solder ma dépense, je payais avec de l'or et que mon porte-monnaie paraissait bien garni. Il me vit, également, regarder l'heure à ma montre qui tenait à une chaîne d'or. Enfin, quand je me dirigeai vers mon wagon, il prit les devants et s'y installa tandis que je restais en dehors, ainsi que j'en étais convenu avec le chef de gare. Il fallait que ses allures eussent quelque chose de bien suspect, puisque beaucoup de voyageurs en avaient été frappés. D'un autre côté, il avait manœuvré si habilement que, non-seulement je ne m'étais aperçu de rien, mais que plus tard, quand j'appris toutes ces particularités, je ne me rappelai même pas l'avoir vu.

Cependant le chef de gare vint me prévenir que, le compartiment des familles étant libre, il le mettait à ma disposition. Je m'y rendis de suite, emportant mon sac de nuit et, une fois monté, j'en refermai la portière sur moi, heureux de me trouver seul. Or, à ce moment, une scène qui avait sa signification, se passait près de moi et à mon insu.

L'individu que nous avons dit s'être attaché à mes pas depuis mon arrivée dans la gare, m'avait suivi jusqu'au wagon où je venais de monter, et il voulait y monter à son tour. Vainement les employés s'y opposaient, lui objectant que c'était un compartiment réservé, ainsi du reste que l'indiquait la plaque réglementaire; il insistait disant qu'il y avait autant de droits que moi, et qu'il ne devait y avoir de privi-

léges pour personne. Enfin, sur la menace qu'on partirait sans lui, il regagna en maugréant son wagon.

C'est alors que le signal du départ se fit entendre et que le train quitta la gare se dirigeant vers Paris.

DE MARSEILLE A MIRAMAS. MON ASSASSINAT.

Une fois le convoi en marche, je fis mes préparatifs pour la nuit. Je commençai par assombrir la pièce en fermant les rideaux de toutes les glaces et même celui de la lanterne du plafond. Je disposai ensuite les coussins en plan incliné, puis, pour mieux m'y étendre, je soulevai la séparation mobile qui divise la banquette en deux moitiés. Ceci fait, je me couchai tout de mon long sur le côté droit, bien enveloppé dans ma couverture de voyage qui empiétait sur mon visage au point que je n'avais, à vrai dire, que la tempe gauche à découvert. C'est dans cette attitude, — je la décris en détail pour faire mieux comprendre ce qui va m'arriver, — que le sommeil me gagna.

Je dormais ainsi depuis quelques instants, lorsqu'il me sembla que le train s'arrêtait — nous étions en effet à la station de Rognac — puis je sentis distinctement la portière de mon compartiment s'ouvrir. Pensant que c'était le vérificateur de billets, je cherchais déjà le mien pour le lui présenter, lorsque la portière se referma brusquement et le train se remit en marche. En même temps, j'entendis du bruit à côté de moi et une voix qui disait : « Voilà mon affaire ! » Je regardai et j'aperçus un étranger [1] qui venait de prendre place sur la banquette opposée à la mienne.

Vivement contrarié qu'on eût ainsi laissé quelqu'un pénétrer dans mon compartiment, au mépris de mon droit d'être seul, je dis brusquement au nouvel arrivant : « Allez-vous jusqu'à « Paris? — Non, monsieur, me répondit-il, je descends à « Arles. » C'était la station la plus voisine. Je le vis alors s'étendre, et, après avoir essayé diverses postures, devenir

1. Cet étranger, ai-je besoin de le dire? était le même qui m'avait suivi avec tant de persistance dans la gare de Marseille. Il n'avait pris son billet que jusqu'à la station de Rognac, espérant m'assassiner sous le tunnel qui se trouve entre Marseille et cette station. Nous avons vu comment il en avait été empêché au départ. Mais cette fois il était parvenu, après avoir ouvert successivement plusieurs wagons, à pénétrer dans le mien, le chef de gare lui ayant permis de continuer son chemin à la condition qu'il payerait le supplément plus tard.

immobile comme quelqu'un qui s'endort. Prenant son sommeil au sérieux, je ne tardai pas moi-même à m'endormir profondément.

Je reposais ainsi dans le calme le plus parfait lorsque, tout à coup, une effroyable commotion ébranla tout mon être. Puis il me sembla qu'on me fendait le crâne avec un marteau. Je crus d'abord être en proie à un cauchemar; mais, à ce moment, quelque chose de tiède me coula le long des joues et pénétra dans ma bouche. Je reconnus la saveur du sang. J'étais donc blessé! Enfin, j'ouvris les yeux.

J'aperçus alors, debout devant moi, une espèce de fantôme qui me frappa en plein visage avec une arme que je ne pus distinguer, mais que je pris pour une de ces masses dont se servent les cantonniers pour briser les pierres du chemin. Bien qu'aveuglé et terrassé, je rebondis sous le coup et voulus me lever. Mais l'assassin, par une infernale précaution, avait abaissé pendant mon sommeil la séparation que j'avais redressée pour mieux m'étendre, et mes pieds se trouvèrent pris comme dans un étau. Tout ce que je pus faire, ce fut de m'asseoir sur mon séant, cherchant de la main quelque objet qui me permît d'appeler à mon secours. Mais rien! Lui, à ce moment, se précipita sur moi et, m'appuyant un genou sur le ventre, il me serra la cravate d'une main, me comprima la bouche de l'autre, s'efforçant à la fois de m'étrangler et de m'étouffer. Je compris que j'étais perdu.... J'offris mon âme à Dieu et pensai à ma femme et à mes enfants.

L'issue d'une pareille lutte ne pouvait être douteuse. Déjà même, il me semblait sentir le froid de la mort, lorsqu'en me débattant, je lui saisis un doigt et le lui mordis avec une telle force que du même coup mes dents pénétrèrent jusqu'à l'os. La douleur dut être bien vive, car il cessa toute attaque. Presqu'en même temps une secousse qu'éprouva le wagon, et le sifflet de la machine qui retentit plusieurs fois, m'avertirent du voisinage d'une gare. Je pouvais donc être secouru!

Cette perspective redoubla mon énergie. Je serrai plus fortement encore le doigt de l'assassin, et m'y cramponnai avec la rage du désespoir. Mais le sang, qui me tombait jusque dans l'arrière-gorge, me suffoquait au point que je dus lâcher prise et lui rendre ainsi la liberté de ses mouvements.

Il parut d'abord hésiter sur ce qu'il allait faire. J'en profitai pour me dégager les jambes et m'asseoir sur la banquette. A ce moment la marche du train se ralentissait à tel point qu'il était évident que ma délivrance était prochaine. Aussi

lui criai-je : « Pourquoi voulez-vous m'assassiner? » Il ne parut pas m'avoir entendu. Je repris, en élevant la voix davantage : « Vous voulez donc absolument m'assassiner? » A ces mots il recula d'un pas; puis, laissant tomber ses bras le long de son corps, il baissa la tête et me dit d'un ton suppliant : « Oh! monsieur, ne me perdez pas. C'est le besoin « qui m'a poussé au crime. Je suis bien jeune. De grâce, ne « me perdez pas. »

Cependant le train venait de s'arrêter. Je voulus ouvrir la portière, mais elle résista, retenue qu'elle était par le crochet du bas. J'avoue que quand il me fallut me pencher en dehors pour le soulever, l'idée que l'assassin se tenait là, derrière moi, et que j'étais à sa merci, me donna le frisson. Toutefois, dans cette attitude, il ne me fit aucun mal, et, une fois la portière ouverte, il me laissa librement descendre.

JE DESCENDS A MIRAMAS.

Me voilà donc enfin en sûreté. Mais je me sentais si étourdi, si faible, et la tête me faisait tellement souffrir que je dus rester à la même place. Un employé étant passé à portée de ma voix, je l'appelai. Aussitôt qu'il m'aperçut : « Qu'avez-vous, s'écria-t-il « avec effroi; vous êtes tout couvert de sang! » Et il s'approcha de moi pour me soutenir. « Ce que j'ai? lui répondis-« je; j'ai que je viens d'être assassiné. » A ces mots, l'assassin, qui jusqu'à présent était resté debout dans le wagon, épiant ce que j'allais dire, s'élança vers la portière opposée, l'ouvrit et se sauva par l'entre-voie. L'alarme fut promptement donnée et on se mit à sa recherche, mais on ne put même retrouver sa trace, la nuit étant très-sombre et la gare à peine éclairée.

On me demanda alors d'indiquer son signalement. Tout ce que je pus dire, c'est qu'il était de taille moyenne, sans barbe et qu'il paraissait avoir de 18 à 20 ans; j'ajoutai que je lui avais fait à la main droite une profonde morsure [1].

La gare où je venais de descendre était celle de Miramas. Il pouvait être alors onze heures du soir. Comme nous avions quitté Rognac à dix heures et demie, et que j'avais été frappé

1. C'est cette morsure qui le fit reconnaître et arrêter six jours après à Marseille. On sut alors qu'il s'appelait Alcide Humbert, et était originaire de l'arrondissement de Pontarlier. Bien qu'âgé seulement de dix-huit ans, ses antécédents judiciaires étaient déplorables. Il fut traduit devant la cour d'assises d'Aix et condamné aux travaux forcés à perpétuité.

peu d'instants après, ma lutte contre l'assassin avait duré plus d'un quart d'heure.

Cependant j'étais tellement à bout de forces qu'il était haut temps qu'on vint à mon secours. N'ayant point à ma disposition de perchlorure de fer, dont *une seule goutte* eût suffi pour arrêter le sang, j'en fus réduit à prier qu'on me donnât de l'eau froide. On me conduisit au robinet de la gare, et, comme je n'avais pas non plus de linge, je me servis de mon mouchoir pour m'absterger le visage et tamponner ma plaie. J'étais alors tellement couvert de sang qu'au dire d'un témoin devant la cour d'Aix, « on ne pouvait distinguer le devant du derrière de ma tête. »

Voici maintenant quelles étaient mes principales blessures.

J'avais à la tempe gauche une plaie large et béante qui avait coupé l'artère en travers; de plus, la peau de toute cette partie du crâne et du front avait été comme hachée par un instrument contondant. Mon œil droit était tellement tuméfié que je ne pouvais l'ouvrir : le sourcil correspondant offrait de même de nombreuses meurtrissures. Je souffrais cruellement à la main droite, surtout au doigt du milieu dont l'ongle était en partie détaché. Enfin je sentais que mes jambes dévaient être entamées à l'endroit où avait porté la séparation que l'assassin avait abaissée sur moi avant de me frapper.

Dans cet état, que faire? Rester ou continuer ma route? Rester paraissait sans doute le parti le plus prudent, et cependant ce n'est pas celui que j'adoptai. En voici la raison.

Le seul accident que j'eusse à craindre, pour le moment, était l'hémorrhagie, car l'inflammation et l'érysipèle, ces deux redoutables complications, ne se développent que plus tard. Or l'hémorrhagie, depuis les applications froides que je venais de faire, avait sensiblement diminué. J'avais donc lieu d'espérer qu'en continuant le même moyen, chose facile en wagon, je finirais par m'en rendre maître. Sans doute, elle pouvait prendre tout à coup un caractère foudroyant, mais, même alors, à quoi m'aurait servi d'être resté à Miramas? Miramas est moins une gare qu'un campement perdu au milieu d'un steppe, appelé « désert de la Crau » : c'est au point que les express n'y arrêtent pas d'habitude. Par conséquent, il m'eût été impossible, à une heure aussi avancée de la nuit, de faire venir un médecin, encore bien que, quand il s'agit de la blessure d'une artère, sa présence soit indispensable. Je n'avais donc rien de mieux à faire que d'aller au-devant des secours qu'on ne pouvait m'apporter. Précisément le train ne devait

pas mettre plus d'une heure pour gagner Arles, où je trouverais au besoin toutes les ressources que réclamerait mon état. Aussi me décidai-je de suite à quitter Miramas.

L'ARME DE L'ASSASSIN TROUVÉE DANS MON WAGON.

Je remontais dans mon wagon, lorsque mon pied heurta un objet, placé en travers, qui me barrait le passage. C'était une canne. On l'examina; il y manquait la pomme. Cette pomme, on la retrouva juste derrière le coussin sur lequel je reposais, quand j'avais été assailli : des cheveux et des fragments de peau y adhéraient encore. C'était donc l'arme dont s'était servi l'assassin, arme terrible entre toutes, car la tige n'était autre qu'une broche en fer, enroulée d'un nerf de bœuf, et la pomme, un plomb massif. Les deux pièces réunies figuraient parfaitement, par la manière habile dont elles étaient peintes, un simple rotin, tandis qu'en réalité elles constituaient un formidable casse-tête. Je pus ainsi me rendre compte des diverses phases de l'agression.

Evidemment c'était le premier coup qui m'avait ouvert l'artère temporale, en même temps qu'il me jetait dans une sorte de léthargie; mais l'arme s'était brisée. Le meurtrier voyant que je respirais encore — lui-même l'a raconté plus tard — voulut m'achever et continua de me frapper avec une frénésie sauvage; seulement, comme la canne etait dégarnie de son plomb, il ne me fit plus que de simples contusions. En revanche, chaque nouveau coup qu'il me portait me rappelait davantage au sentiment de la vie, jusqu'à ce qu'enfin j'eusse repris connaissance. C'est alors qu'il m'asséna en plein visage le dernier coup qui m'aveugla. On sait le reste. Que n'eus-je à ce moment quelque moyen d'appeler à mon aide!

La canne, trouvée dans le wagon, fut laissée comme pièce de conviction à Miramas.

MON RETOUR CHEZ MOI A PARIS.

Me voilà donc de nouveau étendu sur ma banquette, la position horizontale étant la seule qui me parût supportable. Un voyageur que je ne connaissais pas, et que j'ai su plus tard s'appeler M. Kintzinger, avait bien voulu monter avec moi. Comme il s'était précautionné à la gare d'une

bouteille d'eau et d'un verre, il continua les applications froides sur mes plaies.

Il était près de minuit quand nous arrivâmes à Arles. Mon état s'était notablement amélioré, en ce sens que je pouvais me regarder comme à peu près maître de l'hémorrhagie. Aussi ne songeai-je pas à descendre.

Nous atteignîmes Lyon à six heures du matin. Là je pus obtenir un oreiller qui me parut d'autant meilleur que j'eus enfin de quoi reposer ma tête.

Nous quittâmes Lyon à sept heures et arrivâmes à onze à Dijon, où il y eut un nouvel arrêt d'une demi-heure, puis le train se remit en marche. Je supportai cette dernière partie de la route mieux que je n'avais osé l'espérer, mon courage se retrempant, à mesure que nous approchions, dans la perspective de ma prochaine délivrance..

Six heures sonnaient comme nous entrions dans la gare de Paris. Les premières personnes que j'aperçus furent ma femme et mes enfants qui étaient venus au-devant de moi, ne sachant rien encore. Ce fut seulement en me voyant tout couvert de sang qu'ils apprirent la triste réalité....

Quand de part et d'autre l'émotion se fut un peu calmée, on fit approcher une voiture et on me ramena chez moi, où mes confrères, mandés en toute hâte, procédèrent à un premier pansement. Un premier pansement! Et il y avait quelque chose comme vingt heures que j'avais été frappé! Ce pansement fut très-laborieux, par cette circonstance surtout que le contact prolongé de l'air sur les plaies les avait séchées au point que les cheveux et les chairs, agglutinés par le sang, ne formaient plus qu'un tout inextricable.

Mais laissons ces détails, dont ce n'est pas ici la place. Ne parlons pas davantage des complications graves qui s'en suivirent et qui, après avoir mis à plusieurs reprises mes jours en danger, entraînèrent une longue convalescence. Qu'il me suffise de dire que, grâce à la Providence qui m'a protégé d'une manière si visible, ma santé est redevenue aujourd'hui ce qu'elle était avant l'accident.

FIN.

TABLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A L'USAGE DES PERSONNES DU MONDE

Guide pratique aux eaux minérales, aux bains de mer et aux stations hivernales

Contenant : La description détaillée des établissements thermaux et des plages balnéaires, tant de la France que de l'Étranger. — Des Études sur l'hydrothérapie ancienne et moderne. — Un Parallèle entre les eaux minérales françaises et étrangères. — Un Traité thérapeutique complet des diverses maladies pour lesquelles on se rend aux eaux, avec l'indication en regard des sources les mieux appropriées au traitement de chacune. — Un mémoire sur les Dangers des eaux minérales prises mal à propos ou avec excès. — Un compte rendu analytique du Voyage de Michel de Montaigne aux eaux minérales en 1580 et 1581. — Enfin une Étude complète des Stations hivernales et tout particulièrement d'Egypte.

1 volume cartonné. 8e édition. Prix : 9 fr. 50. Paris, G. MASSON.

Premiers soins à donner avant l'arrivée du médecin

L'auteur passe en revue dans ce livre TOUT CE QUI PORTE SUBITEMENT ATTEINTE A LA SANTÉ, fait ressortir les caractères propres à chaque lésion, les soins ou pansements qu'elle réclame, et mentionne les médicaments qui en constituent le traitement. Il indique, de plus, dans un petit CODEX, les recettes ou formules qu'il importe de connaître pour leur appropriation aux cas les plus urgents.

1 volume cartonné. Prix : 6 fr. Paris, G. MASSON.

Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste, et Conseils à une Parisienne sur les cosmétiques

Ce livre comprend, dans sa première partie, la description de tout ce que faisait une élégante de Rome pour mettre en relief ses agréments naturels, et, au besoin, s'en créer de factices; dans sa seconde, l'étude de tout ce qu'une Parisienne fait et imagine dans le même but. On y trouve, de plus, l'exposé des principaux cosmétiques modernes, avec l'indication de ceux qui peuvent être utiles ou nuisibles à la santé.

1 volume broché, 2e édition. Prix : 3 fr. Paris, HACHETTE.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9. à Paris.


3 2044 073 559 585

